

Université de Genève
Département de Linguistique
Dr Antoine Auchlin

Approche interactionniste du discours sarkozyen

Semestre d'hiver 2007-2008

Mémoire de licence,
Modules A9-A10

Ilic Nathalie
Tél. : +41 79 378 13 48
nathalieilic@hotmail.com
Français, allemand, informatique





« La forme, c'est le fond qui remonte à la surface. »
Victor Hugo

« L'homme est comme un lapin, il s'attrape par les oreilles. »
Mirabeau





Introduction

En faisant campagne avec le leitmotiv de « rupture », Nicolas Sarkozy n'évoquait pas seulement un changement avec les politiques passées, il annonçait une nouvelle manière de communiquer. S'inspirant directement du modèle anglo-saxon, avec des exemples comme George W. Bush ou Tony Blair, il a assimilé le principe de conseillers en communication et amélioré ses techniques de discours. Ayant compris que pour *faire sa place*, il faut *prendre de la place*, il utilise les médias d'information pour relayer son message politique.

Nous proposons par le biais d'une émission de débat, diffusée en mars 2005, soit bien avant les élections présidentielles d'avril 2007, d'observer comment le politicien tente de prendre place sur le devant de la scène, en négociant celle-ci au cours d'une interaction avec le journaliste Olivier Mazerolle.

Comme cette notion de position est constitutive du module référentiel – tel qu'il est défini par l'Ecole de Genève – nous consacrerons notre première partie à une analyse approfondie de ce module. Il sera ainsi question du contexte dans lequel prend place l'interaction : le genre « débat », l'identité des interactants, la matérialité de la situation de communication etc.

Nous tenterons ensuite de voir à l'aide d'un extrait comment Nicolas Sarkozy se comporte à l'épreuve d'une interaction médiatisée ; plus précisément, il sera question de son rapport avec le journaliste Olivier Mazerolle et de ses techniques discursives mises en application – tout en gardant à l'esprit, que le message délivré par cet invité politique vise un tiers absent : le citoyen-télespectateur.

Conscients de la difficulté que représentent la transcription et la description d'un corpus audio-visuel (le dvd de l'émission se trouve en annexe de ce travail) – de ce que Bateson appelle le « contenu plus-que-lexical » (Winkin : 126) –, nous essaierons de faire part au mieux des dimensions paraverbales et non-verbales.

Puis, nous terminerons par une approche plus expérimentale, puisqu'elle consistera à tirer des parallèles entre le discours suggestif, tel qu'il est pratiqué au cours de l'hypnose, et celui du politicien.

Nous pouvons d'ores et déjà dévoiler ici que le discours du politicien puise sa force dans son pragmatisme – une notion sur laquelle il revient fréquemment, puisqu'elle est, selon lui, synonyme d'efficacité.





1. Module situationnel

*100 minutes pour convaincre*¹, magazine d'information politique de la rédaction de France 2 créé en 2002 et présenté par Olivier Mazerolle, traite de l'actualité politique et sociale par le truchement d'une personnalité politique invitée à réagir sur différents sujets et à en débattre avec d'autres intervenants. L'émission mensuelle, qui n'existe plus², était généralement diffusée le jeudi³ en direct sur la chaîne publique. La case-horaire allouée à cette émission est selon le jargon télévisuel un *prime time*, c'est-à-dire une tranche horaire qui correspond à l'après journal de 20 heures (l'*access prime time*). Cette programmation est d'autant plus surprenante⁴ qu'actuellement les émissions politiques peinent à s'imposer – sauf occasion idoine telle la présidentielle – à cette heure de grande écoute. Il faut dire que ce rendez-vous politique, fortement tributaire de l'actualité et de l'invité-vedette, connaît des aléas d'audimat. L'émission a certes eu de bons taux d'audience depuis sa création, mais a aussi expérimenté quelques 'flops'. A titre d'exemple, lors du baptême de l'émission en 2002, 5 millions⁵ de téléspectateurs suivent les propos du Premier ministre de l'époque, Jean-Pierre Raffarin, un très bon score, tandis que Dominique de Villepin en janvier 2005 ne réunira qu'un peu plus de 2 millions de personnes (Artufel 2006 :47). Nicolas Sarkozy, quant à lui, bénéficie en tout de '300 minutes' pour peaufiner son score et fidéliser son auditoire, puisqu'il est l'invité-phare de l'émission à trois reprises : décembre 2002 (plus de 5 millions), novembre 2003 (plus de 6 millions) et mars 2005 (moins de 4 millions)⁶. Un vrai travail de domestication des médias qui fait de Sarkozy le seul homme politique français à avoir profité de trois invitations à cette émission, dont deux en l'espace de 11 mois.

Faut-il voir là une dérive commerciale d'un magazine dit d'information ?

¹ Selon le générique et les sources INA, les auteurs de ce magazine sont : Jean-Jacques Amsellem pour la réalisation; Jean-Louis Gaudin, comme responsable d'édition et Pierre Géraud, le rédacteur en chef.

² L'émission a été arrêtée à l'été 2005.

³ Olivier Mazerolle indique en fin d'émission aux téléspectateurs : « Et puis la semaine prochaine, vous retrouverez bien sûr *Envoyé spécial*. » *Envoyé spécial* est une émission hebdomadaire diffusée le jeudi.

⁴ Si l'on considère avec Lochard (1998 : 26) que la télévision généraliste, prise dans une spirale de course à l'audience, « doit produire, aux heures de grande écoute [...] le discours le plus consensuel possible. »

⁵ Selon une source Internet consultée le 10 novembre 2007 <<http://www.web-libre.org/dossiers/olivier-mazerolle,978.html>>.

⁶ Chiffres recoupés entre diverses sources.





L'affaire n'a pas manqué de provoquer des critiques au sein de la corporation des journalistes de France 2, mais aussi au sein de la classe politique, à entendre les remarques ironiques de Michel Sapin et d'Henri Emmanuelli⁷, tous deux invités à débattre avec N. Sarkozy lors de l'émission du 31 mars 2005 (cf. script en annexe).

Comme l'indique Lochard (1998 : 4) en reprenant une notion développée par Jürgen Habermas (à propos de la presse) « la communication médiatique moderne répond initialement à une exigence politique : l'organisation d'un "espace public" de discussion des intérêts généraux et privés ». Or, à cette composante civique vient bien souvent se greffer une logique commerciale ; l'information médiatique devient alors, au pire, un produit et le citoyen, un consommateur. Sans pour autant invoquer ce cas extrême, on peut se demander dans quelle mesure une émission de débats politiques, proposée par le service public, comme *100 minutes pour convaincre* réalise la dimension civique sans trop se soumettre aux contraintes économiques. S'il est vrai que Nicolas Sarkozy est un bon client des *et* pour les médias, – la presse évoque son « omniprésence » et le principe de « saturation médiatique »⁸ –, il n'en reste pas moins que ceux-ci ne peuvent faire l'impasse sur un futur candidat à la présidentielle. Entre une politique de communication et la communication politique, il est parfois difficile de démêler ce qui appartient à la sphère civique et ce qui tient du commercial – nous reviendrons sur cette question grâce à l'analyse d'un extrait.

C'est déjà dans le titre, *100 minutes pour convaincre*, qu'on trouve les indices quant à l'activité de l'émission : le dire d'opinions, à travers un genre précis, le débat. Le verbe « convaincre » laisse également entendre un autre, « vaincre » : une évocation directe à la situation agonistique⁹. Trognon (1994 : 14) précise cette situation de pugnacité symbolique : « le discours politique est un inter-discours et puisque l'essence du politique est la lutte, la confrontation, c'est le débat qui en constitue la

⁷ Deux intervenants dont on peut se demander s'ils n'ont pas contribué à la baisse du taux d'audience, si l'on compare les émissions consacrées à N. Sarkozy de décembre 2002 et novembre 2003. Rappelons que les deux participants invités à se mesurer à N. Sarkozy, en novembre 2003, sont : Jean-Marie Le Pen et Tariq Ramadan – deux personnalités connues pour leur verve et leur dimension polémique. Pour une analyse du *100 minutes* de novembre 2003 : cf. Kerbrat-Orecchioni & De Chanay (à paraître).

⁸ Terme de Jean-Louis Missika dans *Les Echos* du 25.07.2007, p.2 : « Le principe de saturation médiatique s'apparente à ce que les militaires appellent le "carpet bombing", le tapis de bombes. Il y a tellement d'annonces, d'événements qui se succèdent, qu'il [= Sarkozy] a toujours un coup d'avance. Cela complique l'exercice d'un droit de suites par les journalistes, car cette accélération rend la critique, l'analyse, l'approfondissement extrêmement difficiles. ».

⁹ Le terme, qui n'est pas répertorié dans *Le Robert* (2001), provient du grec *αγών* : la lutte, le combat (Bailly : 1901).





forme prototypique ». Notons avec Catherine Kerbrat-Orecchioni (à paraître B : 1) que « dans "débattre", il y a "battre" », trace étymologique qui atteste du lieu commun :

Les affrontements langagiers s'apparentent à une guerre : la métaphore est bien attestée dans de nombreuses langues – voir sur l'anglais Lakoff & Johnson (1980), et en français, on parle de "polémique", de "joute oratoire", de "bagarre", d'"empoignade" ou de "duel" verbal [...]. (Kerbrat-Orecchioni 1992 : 141f.)

Le nom de celui qui doit mener l'activité n'est en revanche pas dévoilé (sauf peut-être à l'occasion d'un *teasing*, l'annonce publicitaire). S'il est vrai que l'invité change à chaque émission, on aurait pu imaginer un titre tel que « les 100 minutes de X ». Le délai précis exprimé en minutes vient contrebalancer le flou laissé par le syntagme verbal ; sans connaître l'issue du programme, on sait qu'il va durer 100 minutes – une drôle de formule qui rappelle quelque peu celle de George Orwell dans *1984* : « les Deux Minutes de la Haine » qui servent à conspuer l'ennemi. Plus sérieusement, la limitation de temps exprimée en minutes rappelle l'activité médiatique et ses contraintes (il y a une grille de programmes à respecter) et symbolise par sa précision les impératifs temporels d'un débat, à savoir le temps de parole attribué aux intervenants. Il faut souligner qu'une durée exprimée en heure paraît psychologiquement plus longue ; a contrario, la conception du temps s'égrenant en minutes participe à l'effet compétitif (chronométré) et même à une légère tendance à la dramatisation. Ce que ce titre met en évidence, c'est le « jeu » politique plutôt que les « enjeux », « les stratégies de conquêtes et de positionnement » plutôt que « les programmes et les politiques publiques »¹⁰.

Contrairement au titre directif d'un autre programme consacré au débat politique (*A vous de juger*¹¹), la forme infinitive n'est pas une adresse aux téléspectateurs, il n'y a aucune personne d'interlocution¹² ; tandis que l'infinitif « convaincre » renvoie très clairement à la scène du débat, à savoir un (des) actant(s) sur un plateau de télévision, le verbe « juger » convoque, lui, la scène médiatique par ricochet et le téléspectateur devant son poste. Le téléspectateur absent du plateau de l'émission est uniquement relié à celle-ci par son poste émetteur, il n'y a ni situation de co-présence ni situation de réciprocité : si le spectateur est amené à *juger*, ce sera chez lui sans aucun effet sur le

¹⁰ (Legavre 2005 : 119) Nous nous référons à son article « Les journalistes politiques : des spécialistes du jeu politique » qui décortique le traitement par la presse de la réalité politique comme « jeu » politique.

¹¹ Le magazine politique actuel de la rédaction de France 2, dont la présentation a été confiée à Arlette Chabot, est également réalisé par Jean-Jacques Amsellem.

¹² Sur le caractère elliptique du titre se référer à l'analyse de Kerbrat-Orecchioni & De Chanay (à paraître B : 1 et s.).





débat qui se déroule sous ses yeux. L'activité médiatique est alors évoquée en creux dans le titre *A vous de juger*, c'est-à-dire que s'il y a possibilité pour le récipiendaire de juger, c'est grâce à la réception de la chaîne et de l'émission par ce dernier. Cet exemple montre en fait une tentative de faire oublier cette dimension monologique, ce lien unidirectionnel que la télévision tisse avec son spectateur. Une autre technique pour transcender cette dynamique monologique consiste à convier un public de participants à l'émission. Ce qui est le cas pour le numéro de mars 2005 de *100 minutes pour convaincre*, où un panel de Français, lecteurs « assidus » de deux grands quotidiens régionaux, ont été sélectionnés pour poser leurs questions en direct à Nicolas Sarkozy.

Pour terminer, les deux programmes de France 2 proposent le même genre d'activité, le débat, mais évoquent deux temporalités différentes : ils ont tous deux pour enjeu d'influencer les croyances du public, mais si l'un reste au stade de la proposition, *juger* les opinions débattues, relevant ainsi le caractère contingent de cette influence ; l'autre relève de la performance et sous-entend le caractère quasi nécessaire de cette influence : l'invité doit *convaincre* chrono en main. L'usage du syntagme prépositionnel de forme « pour + infinitif », *pour convaincre*, marque le but (Hanse : 2000). Il y a donc anticipation sur les conséquences du débat, à savoir un possible changement dans les croyances du destinataire, ce qui transforme le dire d'opinion en acte perlocutionnaire. Le titre *A vous de juger* se révèle être, au final, moins engageant que celui de *100 minutes pour convaincre* – au sens goffmanien, on dirait qu'il est moins menaçant pour la face négative du téléspectateur, qu'il envahit moins son territoire. Selon Brown et Levinson, qui ont développé une conception de la politesse à partir des notions de Goffman, chaque locuteur possède une « face positive » et une « face négative », l'une correspondant à « une image du moi », l'autre au « territoire » :

Leur théorie repose sur l'idée que tout individu, est mû par le désir de voir préserver « son territoire » (corporel, matériel, spatial, temporel ou mental) et sa « face » (on dit aussi qu'il cherche à faire « bonne figure » dans l'interaction) [...]. [I]l se trouve que la plupart des actes de langage que l'on est amené à accomplir dans la vie quotidienne sont potentiellement « menaçants » pour telle ou telle des faces en présence : ainsi la requête vient-elle menacer la face négative de son destinataire, la critique sa face positive, la promesse la face négative de son auteur, l'aveu sa face positive... ; actes qui sont à ce titre des FTAs (Face Threatening Acts). (Kerbrat-Orecchioni 2001 : 72)



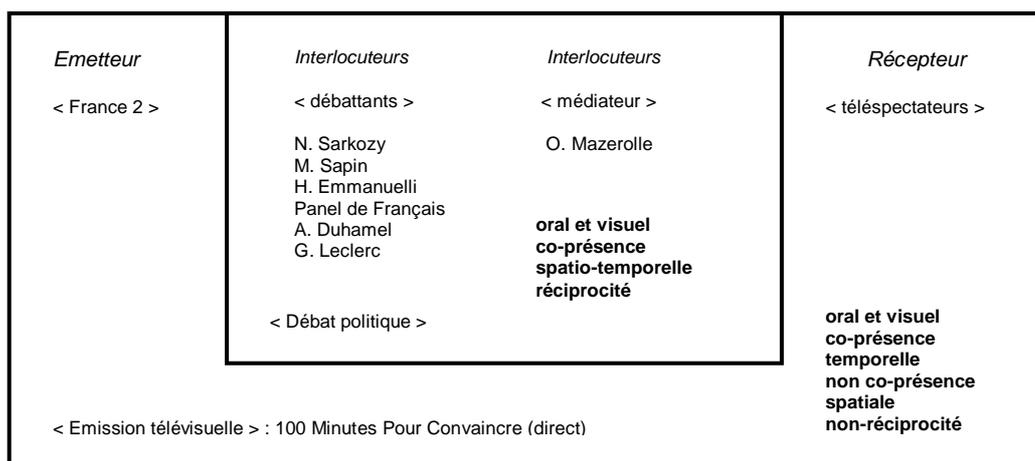


1.1. Dimension interactionnelle

Cette comparaison entre deux titres d'émission nous a permis d'entrevoir la question de la matérialité de la communication télévisuelle. A chaque situation d'interaction correspond en effet une situation matérielle spatio-temporelle selon un principe d'enchâssement, qui « définit l[es] possibilités d'agir et de rétro-agir » des interactants (Roulet 2001 : 139). La matérialité est un faisceau de trois paramètres (Roulet 2001 : 141) :

- a. le canal d'interaction : support physique utilisé par les interactants (**audio, écrit, visuel**)
- b. le mode d'interaction : degré de **co-présence** spatio-temporelle des interactants
- c. le lien d'interaction : **réciprocité** ou **non-réciprocité** entre interactants

Figure 1. Cadre interactionnel de l'émission télédiffusée le 31 mars 2005



Le premier niveau d'interaction et ses deux positions d'interaction¹³ marquées en italique, ici : l'émetteur et le récepteur, évoquent la dimension monologique décrite plus avant, à savoir la non-co-présence et la non-réciprocité, puisque un émetteur de télévision assure la diffusion du programme et participe ainsi à l'activité médiatique¹⁴. Autrement dit, c'est par un poste de télévision que le téléspectateur est relié à France 2 (dans la figure 1 : les informations référentielles mises entre guillemets simples < >). A noter que la retransmission en direct de l'émission tend à gommer cet effet

¹³ « Une position d'interaction définit l'identité de chaque interactant en termes des valeurs prises par les trois paramètres du canal, du mode et du lien d'interaction » (Roulet 2001 : 143).

¹⁴ Rappelons que le terme « média » vient de l'abréviation anglaise *mass media* : « moyens de communication de masse » (Robert 2001).





unidirectionnel, qui lie la chaîne publique à son récepteur. Le téléspectateur est le témoin *direct* de ce qui se déroule sur le plateau, le deuxième niveau d'interaction.

Les intervenants du débat, qui se savent *regardés*¹⁵, communiquent en situation de co-présence spatio-temporelle. Ce numéro de mars 2005 n'a d'ailleurs pas recours au duplex¹⁶ – les débattants sont tous en situation de face à face. Il y a donc co-présence, réciprocité entre les intervenants, mais pas égalité pour ce qui est du temps de parole. L'invité-vedette, qui est présent tout au long de l'émission, dispose, d'une part, de plus d'occasions que l'intervenant venu débattre avec lui durant quelques minutes, d'autre part, les deux journalistes politiques, Alain Duhamel et Gilles Leclerc, ont moins de temps pour s'exprimer que leur confrère Olivier Mazerolle, le présentateur. Précisons que ces derniers ne correspondent pas à l'image qu'on se fait du débattant classique – comme par exemple, un politicien de l'opposition –, ils sont plutôt à situer dans la catégorie d'interviewers ; ce qu'annonce d'ailleurs Olivier Mazerolle en début d'émission. Ils vont susciter par leurs questions des réactions chez l'interviewé (N. Sarkozy), sans prendre position de manière polémique. Tout au plus, relancent-ils la controverse par d'autres questions. Enfin, si ces deux journalistes forment une sorte de passerelle intermédiaire entre le statut de débattant et celui de l'animateur, il nous faudra aussi revenir sur le statut d'Olivier Mazerolle, car il lui arrive de déroger à la règle et de participer également à la controverse. La figure 1 permet d'envisager la position dissymétrique, entretenue par le médiateur avec les autres débattants : il ne s'investit, normalement, pas subjectivement dans le débat, il se contente d'inciter ceux-ci à débattre.

Précisons encore que Mazerolle est, en tant que médiateur, le seul à partager avec son invité le privilège d'intervenir à tout moment de l'émission. Au vu du nombre d'intervenants, il est clair que le débat ne peut pas faire l'économie d'un médiateur, dont le rôle s'apparente à celui d'un chef d'orchestre : il garantit une bonne écoute aux téléspectateurs, en assurant et distribuant les tours de parole, une bonne gestion des thèmes abordés, ainsi que le bon déroulement de la *confrontation* entre débattants. Il doit veiller notamment à ce que les interruptions et les chevauchements (deux personnes qui parlent en même temps) ne perturbent pas la compréhension du débat ou ne dégénèrent.

¹⁵ Ils tiennent compte de « la présence indirecte des téléspectateurs » (Roulet 2001 : 146).

¹⁶ Cf. les articles à paraître de Kerbrat-Orecchioni & De Chanay qui parlent du duplex entre Tariq Ramadan et Nicolas Sarkozy dans l'émission *100 minutes* de novembre 2003.





qui revêt certes des apparences didactiques, mais qui ne manque pas, à en observer le contenu textuel des titres (accompagnés d'une image), de donner une touche plus ludique au débat civique : « Le code Sarkozy » évoque, par exemple, le *Da Vinci Code* de Dan Brown¹⁸, et on notera le jeu de mot dans « travail, mode d'emploi ». Cette dimension divertissante répond sous couvert d'exigences d'actualité aux exigences de captation ; la crédibilité de l'information, quant à elle, est affirmée (mais pas garantie) par les diverses opinions qu'expriment les intervenants et qui sont mises en confrontation lors du débat. L'actualité, la crédibilité et la captation sont selon Lochard (1998 : 28) et Burger (1999 : 42-43) les trois « impératifs » du discours informatif.

1.2. Dimension référentielle

Nous avons déjà effleuré la dimension référentielle en évoquant les différentes activités à travers leurs agents, mais aussi la question du statut des interactants. Nous avons aussi remarqué qu'il y a emboîtements des situations d'interactions et des cadres actionnels (des enjeux), mis par ailleurs déjà en relief par le titre de l'émission :

- *convaincre* ; la situation de communication : un débat entre intervenants pour une audience publique et les actions s'y référant (informer, débattre et persuader)
- *100 minutes* ; une limite de temps correspondant à la contrainte du genre « débat » et à un respect de l'agenda médiatique (la grille de programmes), ainsi que la gestion de ce temps par un régulateur (Olivier Mazerolle)

Selon l'analyse modulaire, la dimension référentielle étudie « les rapports que les productions langagières entretiennent avec les situations dans lesquelles elles sont produites » (Roulet 2001 : 97). C'est la question du contexte : l'univers dans lequel le discours s'inscrit *et* l'univers dont le discours parle. Un spectateur qui achète un billet pour un combat de boxe ne s'attend certainement pas à voir un ballet russe ; il en est de même pour les productions verbales, un téléspectateur, qui s'apprête à visionner un débat télévisé, possède des représentations mentales quant aux objets (concepts) du débat et son schéma d'action¹⁹. Lorsque Henri Emmanuelli s'adresse en ces termes à Nicolas Sarkozy : « vous qui êtes spécialiste de la défense » (Annexe, p.45), le

¹⁸ Henri Emmanuelli fait une remarque à ce propos avant de commencer à débattre avec N. Sarkozy.

¹⁹ La même remarque reste valable pour les personnes qui participent à l'émission ; tout dépend du point de vue que l'on adopte, du niveau d'enchâssement que l'on observe.





compliment ne risque pas d'être pris comme tel par le débattant ainsi que par le téléspectateur, mais plutôt comme une attaque ironique.

Aux représentations « conceptuelles » et « praxéologiques » (Roulet : 2001) s'ajoute – suivant la situation d'interaction considérée – le savoir que possède l'individu sur l'activité : tout acte de communication, ici un débat télédiffusé, implique certaines règles qui « doivent être identifiées et respectées par les protagonistes pour que cet acte puisse se réaliser » (Lochard 1998 : 11). Lochard, reprenant une expression de Patrick Charaudeau, parle de « contrat de communication », ce qui revient à considérer que : « les actes de communication médiatiques sont fondamentalement surdéterminés par les contraintes des situations dans lesquelles ils s'inscrivent » (Lochard 1998 : 11). Ainsi pour en revenir à la boxe, on se souvient du licenciement du journaliste Paul Amar, qui, pour animer le débat entre Jean-Marie Le Pen et Bernard Tapie, lors du journal de France 2, procura des gants de boxe ainsi que des masques de protection à ses deux invités afin de signifier que la joute verbale entre les deux participants allait être sanglante²⁰. On serait bien en peine de savoir si cet épisode a su combler ou non les attentes du téléspectateur, mais son caractère inhabituel (c'est au journaliste normalement de faire respecter le contrat communicatif auquel se soumettent les participants) a en tout cas beaucoup fait gloser les médias. Cette anecdote démontre la codification de l'univers télévisuel : toute entorse aux règles peut être sanctionnée.

Pour ce qui est du cadre référentiel de l'émission *100 minutes pour convaincre*, nous allons reprendre les outils d'analyse mis en place par Roulet et son équipe ainsi que le schéma explicatif de ces instruments créé par Laurent Fillietaz (Roulet 2001 : 136). On distingue ainsi dans la composante praxéologique des productions discursives :

- des représentations vs des structures praxéologiques
- des représentations vs des structures conceptuelles
- des cadres actionnels

²⁰ Journal de France 2 du 1^{er} juin 1994. L'épisode peut être visionné sur le site Internet de l'INA, <http://www.ina.fr/archivespour tous/index.php?vue=notice&from=tl__ogp_int_parours&num_notice=1&id_notice=I00005876> (page consultée le 21 novembre 2007).





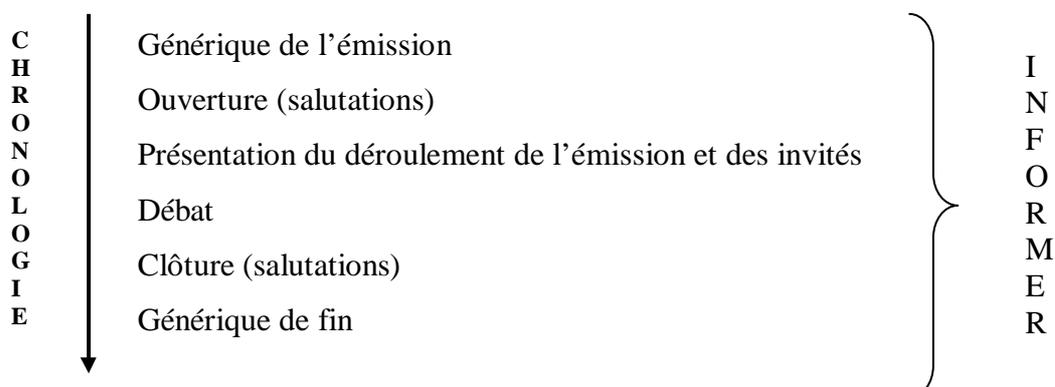
Figure 3. Outils pour l'analyse de l'émission

A C T I O N	<p><u>Représentation praxéologique</u></p> <p>Formes stéréotypées qui pilotent des attentes</p> <p>Ex. : la forme abstraite du débat</p>	<p><u>Structure praxéologique</u></p> <p>Ce qui se déroule effectivement</p> <p>Ex. : l'émission <i>100 minutes</i></p> <p><u>Cadre actionnel</u></p> <p>Le rôle, statut et face des intervenants</p>
O B J E T	<p><u>Représentation conceptuelle</u></p> <p>Les attentes</p> <p>Ex. : sujets du débat</p>	<p><u>Structure conceptuelle</u></p> <p>Ce dont on discute</p> <p>Ex. : les sujets abordés lors de l'émission</p>

La *représentation* évoque le domaine des attentes, le schéma possible, tandis que la *structure* traduit le parcours accompli, le « produit émergent » (Roulet 2001 : 135) ; le terme qualificatif *praxéologique* renvoie aux actions, l'adjectif *conceptuel*, aux objets. Ainsi, deux temps se dégagent quant aux actions et concepts pour une situation d'interaction : celui des attentes typifiantes et celui de la négociation entre interactants. Le cadre actionnel propose, quant à lui, de décrire la position de ces derniers dans l'interaction selon trois critères : 1. le statut social 2. le rôle 3. la face

Avec ces remarques préliminaires, on peut proposer donc une représentation praxéologique de l'activité médiatique suivante :

Figure 4. Représentation praxéologique globale de l'activité médiatique





A la suite de cette représentation, faisons trois remarques sur la manière dont les attentes du téléspectateur sont traitées ainsi que sur la mise en scène du dispositif :

i. On peut voir, d'une part, l'importance de l'éclairage dans la mise en scène pour suggérer l'activité médiatique : si, lors du générique, le plateau se trouve dans une pénombre partielle (lumière de couleur bleue) – puisque l'invité seul est éclairé, attendant assis sur une chaise –, la lumière apparaît dès la fin de ce générique de début et avec l'entrée du médiateur. La clarté ramenée par une lumière blanche sur le plateau évoque l'éclairage métaphorique du téléspectateur par le biais de l'information.

ii. D'autre part, le graphisme du titre que découvre le téléspectateur sur son écran au son du générique laisse apercevoir l'ombre de la personne invitée (sa tête) et le « 100 minutes pour convaincre » inscrit juste en-dessous. Le rôle de l'invité, dont l'identité reste encore à découvrir (si l'ombre ne l'a pas déjà révélée), est donné sans détours : convaincre. Pour compléter cette mise en scène graphique, la silhouette ombrée du journaliste O. Mazerolle (représenté de pied en cap) est mise pour le « t » de « minutes », une allusion indirecte au rôle de chef d'orchestre qui doit *trancher* le temps imparti.

iii. En apercevant le décor du plateau, dont les couleurs principales sont le blanc et le bleu, l'on décèle également quelques signaux annonciateurs de l'activité de débat : la circularité du plateau ainsi que le tapis, un grand cercle blanc-écru avec le nom de l'émission, placé au centre du plateau, convoquent la scène de l'arène et symbolisent la confrontation verbale. De même que les chaises des intervenants disposées de manière 'bifrontale' sur le tapis et le public réparti sur deux rangées bien distinctes font émerger le caractère éristique de la situation. Un rythme ternaire contrebalance toutefois cette disposition binaire : les chaises préparées pour les intervenants sont au nombre de trois ainsi que la place du médiateur (au sommet du triangle formé par les sièges). Il dispose d'un pupitre situé en face du couloir, séparant les strapontins où se trouve le public, et pile dans l'axe de la caméra « regard-au-téléspectateur ». Olivier Mazerolle est le seul à avoir un accès visuel direct aux téléspectateurs durant toute la durée de l'émission²¹. Par sa position de médiateur, il incarne donc une troisième *voix* : celle qui régule les deux parties adverses mais également celle qui s'adresse au tiers-muet et le représente, les téléspectateurs absents du plateau. L'invité, quant à lui, est placé de biais, ce qui a pour effet de limiter le contact visuel direct au public du plateau et d'interdire celui à la

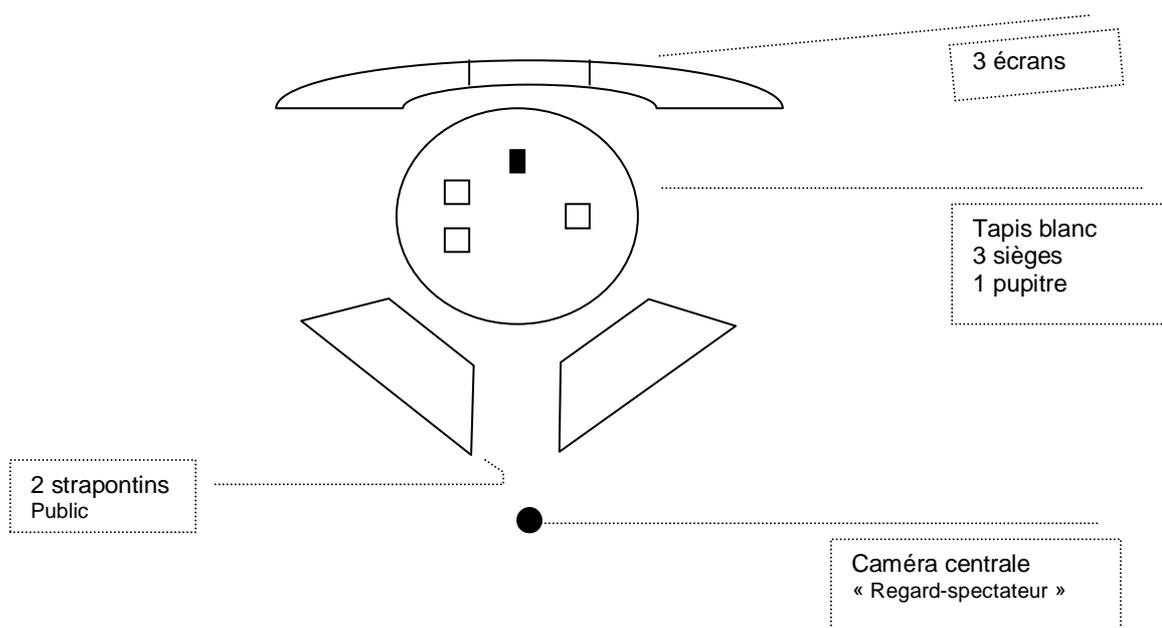
²¹ Cette information n'est pas sans importance pour juger du statut, rôle ainsi que de la place du médiateur (cadre actionnel) au cours de l'émission. Nous y reviendrons.





caméra (accès aux téléspectateurs). La contrainte médiatique influe directement sur l'interaction du politicien, qui, ne pouvant pas interpeler directement son auditoire comme il en a l'habitude, doit se rabattre, pour exercer cette fonction phatique²², sur le journaliste : « Je veux dire aux Français qu'il n'y a pas un élément dans la constitution, vous m'entendez Olivier MAZEROLLE, pas un seul, qui n'aggrave la situation. » (Annexe, p.2).

Figure 5. Plateau de l'émission schématisé



Nous constatons, à la suite de ces remarques, que l'attente du téléspectateur est bien vite prise en charge par le dispositif médiatique, et ce dès la première note du générique de l'émission ; un recadrage qui suggère une manière de penser l'émission. Guy Lochard et Henri Boyer expliquent que l'instance de réception est une cible sur laquelle l'instance de production essaie d'influer :

La communication médiatique repose [...] sur des « paris », bien sûr plus ou moins risqués en fonction de la précision du « ciblage » du média. Elle s'adresse à des images idéalisées de récepteurs, la « cible », visant à produire sur elle des *effets de sens*. Mais ceux-ci, que l'on peut reconstituer à partir d'une analyse des messages diffusés, ne sont que des *effets attendus*, qu'il ne faut jamais confondre avec les *effets* effectivement *produits* sur les publics « réels ». (Lochard 1998 : 14)

²² Nous nommons *phatiques* « l'ensemble des procédés dont use le parleur pour s'assurer l'écoute de son destinataire » (Kerbrat-Orecchioni 1990 : 18).



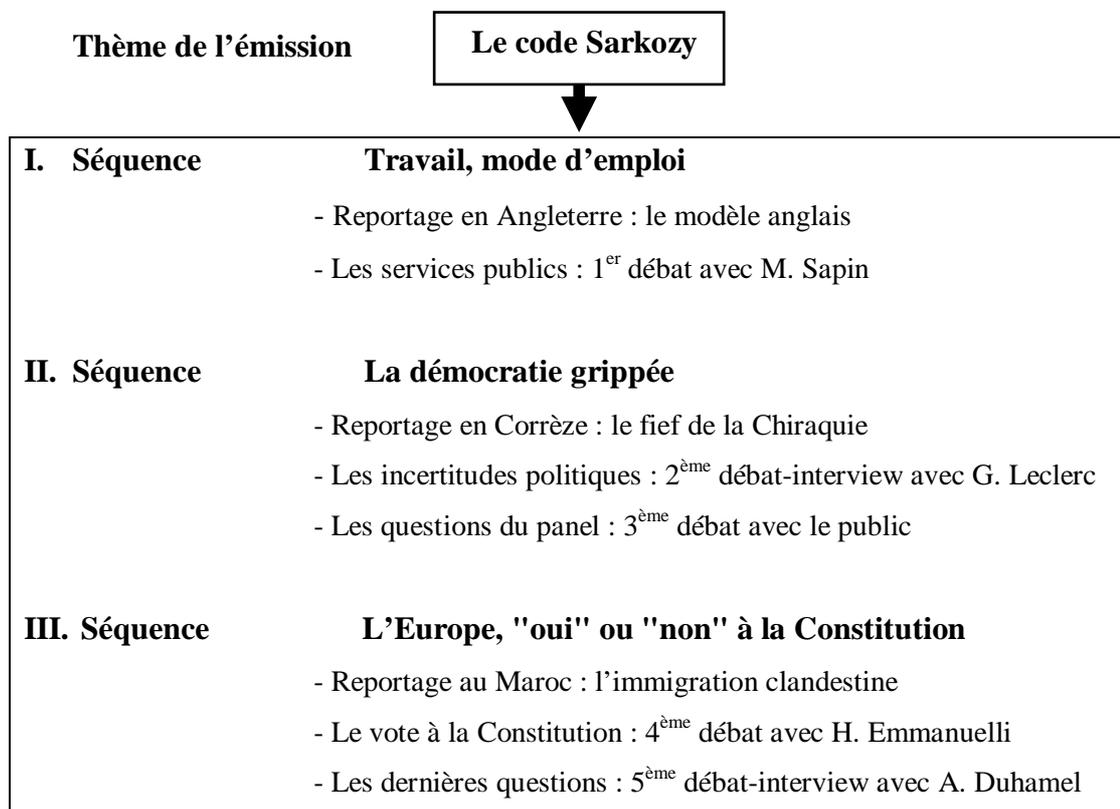


On est en mesure de penser que les effets de sens recherchés par les réalisateurs de *100 minutes*, décrits plus avant, fonctionnent. Ni le décor, ni l'éclairage ni le graphisme n'ont changé depuis 2002 – année de création du programme –, le téléspectateur est toujours accueilli de la même manière, témoignant du succès de ce dispositif sur la durée. Rien de tel qu'un rituel pour rassurer la personne à qui l'on souhaite s'adresser. Demandons-nous également quel message N. Sarkozy souhaite faire passer en venant pour la troisième fois participer à *100 minutes* en tant qu'invité-vedette : quel est l'enjeu ? Le suspens quant à sa candidature à la présidentielle de 2007 avait d'ores et déjà été levé lors de la précédente émission (en 2003) durant laquelle, répondant au journaliste A. Duhamel qui lui demandait s'il y pensait comme Fabius « quand il se rasait le matin en regardant son miroir », il avait déclaré : « pas simplement quand je me rase ». Son retour à cette émission lui permet de se positionner comme candidat de droite potentiel et de persuader les Français de sa capacité à rassembler.

1.2.1. Représentation vs structure conceptuelle : un entre-deux

En observant le canevas de l'émission, l'on peut s'interroger sur le traitement réservé à l'invité.

Figure 6. Canevas non détaillé de l'émission du 31 mars 2005





Les diverses séquences annoncées en début d'émission par l'animateur découlent toutes d'une sorte d'*hyperthème* intitulé sobrement : « Le code Sarkozy ». Ce titre, dont nous avons rappelé ici la ressemblance avec celui du livre de Dan Brown (*The Da Vinci Code*), se montre digne d'un président, voire d'un Empereur, si l'on pense au code Napoléon²³.

Olivier Mazerolle précise, pour éviter peut-être toute confusion, que le nom du thème de la soirée se réfère à la « ligne politique » de Nicolas Sarkozy ainsi qu'à l'« idéologie qui sous-tend [son] action » (Annexe, p.1). Sans aller jusqu'à Napoléon, l'intitulé du programme entretient quand même un léger vague sur le statut de l'invité : président d'un parti ou d'une nation ? Le titre du *100 minutes pour convaincre* de novembre 2003, « l'homme pressé », était moins élogieux.

Le code, dont la troisième acception signifie un « ensemble de règles, de préceptes, de prescriptions » (Robert 2001), exprime une manière d'entreprendre la chose publique. Selon les trois séquences, le code Sarkozy va se décliner en : I. un code du travail ; II. un code politique ; III. un code législatif. Le code Sarkozy, ce que montre d'ailleurs la flèche en caractère gras de cette figure 6, devient par implication la solution. Les problèmes de travail, de démocratie malade, d'immigration et de Constitution européenne trouvent leur solution grâce au code Sarkozy. Ce traitement des questions publiques sur un mode dramatique semble aller dans le sens de l'invité-vedette, puisque pas moins de dix occurrences du mot « solution » ont été relevées dans les interventions du politicien tout au long de l'émission. Le concept est lancé dès les premières minutes d'émission :

[...] qu'est-ce qu'ils veulent les Français, au fond, ce que je crois plus profondément ? Ils ne veulent pas qu'on leur promette n'importe quoi, qu'on leur fasse miroiter des rêves qui les décevraient une fois de plus. Ils veulent que les responsables politiques s'attaquent aux problèmes [et] essayent de trouver des solutions [...].

²³ L'autre nom du Code civil français.

Quant à la comparaison avec Bonaparte, elle est récurrente. L'article de Jean-Marie Rouart dans *Paris Match* tire par exemple des parallèles entre Napoléon et Sarkozy à plusieurs reprises : « Sarkozy me reçoit dans son bureau du ministère de l'Intérieur, ce samedi matin, avant la grande manifestation contre le C.p.e. [...] Sarkozy se prépare à cette journée avec la même sérénité que Napoléon la veille d'Austerlitz. ». Puis lors de son entretien avec le même ministre, il demande – évoquant ses déboires conjugaux : « - Napoléon a pleuré. Vous est-il arrivé de pleurer ? ». Rappelons comme le fait d'ailleurs l'article que son auteur est membre de l'Académie française, ce qui explique peut-être ses envolées lyriques. In : *Paris Match*, 23-29 mars 2006, p. 44-51.
Du côté des humoristes, un « Nabotléon » est né.





Le code évoque également un style discursif prescriptif tel que « ne faites pas, mais faites » ou plus probable chez Nicolas Sarkozy « je ne veux pas, mais je veux », exemple (tiré également du début) :

Je veux que les règles de fonctionnement de l'Europe, elles changent et elles bougent. Je ne me satisfais pas de l'Europe qu'on connaît aujourd'hui et je dirai 'oui' pour faire bouger les règles de fonctionnement de l'Europe. [...] Je vais vous dire une chose : l'Europe, c'est la famille et on ne réagit pas avec humeur contre la famille.

La situation d'énonciation, l'annonce de thèmes orientés avant même leur discussion, permet en fait une sorte d'équilibre subtil : la suggestion précède la réalisation de l'interaction sans faire pencher la balance en faveur d'un statut : la présidence de l'UMP ou celle de la France ? C'est à l'invité de faire incliner cette balance au fil des débats, et en l'occurrence, de convaincre.

Ce canevas se trouve donc à mi-chemin entre, d'une part, les attentes rédigées ici par la rédaction de France 2 en faveur du téléspectateur (qui lui correspondent ou non), et, d'autre part, la réalisation de l'interaction. Un mi-chemin entre une représentation conceptuelle *artificielle*, parce que prémâchée par la chaîne, et une structure conceptuelle, l'accomplissement du débat.

1.2.2. Polyphonie

Il faut bien évidemment souligner que les objets du discours proposés au cours de l'émission sont dépendants de l'actualité telle qu'elle est traitée par l'ensemble des médias. Pour un téléspectateur en phase avec l'actualité, les thèmes abordés sont donc familiers, compte tenu du degré polyphonique et intertextuel de l'univers médiatique. Ce n'est pas France 2 qui impose un choix de sujets ; la sélection de l'information traitée résulte plutôt d'un consensus *négatif*, où chaque média consulte ce qui est communiqué par un autre avant de communiquer à son tour. Le sociologue Pierre Bourdieu parle de ce « jeu de miroirs se réfléchissant mutuellement » (1996 : 25) dans son essai *Sur la télévision* :

[...] le fait que les journalistes qui, au demeurant, ont beaucoup de propriétés communes, de condition, mais aussi d'origine et de formation, se lisent les uns les autres, se voient les uns les autres, se rencontrent constamment les uns les autres dans des débats où l'on revoit toujours les mêmes, a des effets de fermeture [...]. (1996 : 26)





Pour exemple, l'éditorial d'*Enjeux Les Echos*²⁴ donne à lire au lendemain de l'émission *100 minutes pour convaincre* de mars 2005 un incroyable titre : « cette étrange maladie qui est la nôtre ». L'article reprend ainsi les thèmes de l'émission avec l'éclairage subjectif qui convient à son genre. L'auteur de cet éditorial répète mot pour mot les propos de Nicolas Sarkozy – le tout sans référer une seule fois à l'émission de la veille ni à son invité. Il est question de ces maux qui paralysent la France : la « crise du travail », « la crainte du changement et la méfiance vis-à-vis du discours politique » ainsi que la « peur incontrôlée »²⁵ face à un « avenir collectif » que constitue l'Union européenne.

Ajoutons à ces « effets du mécanisme de circulation circulaire » la nature polyphonique même du discours politique qui bénéficie de ce mouvement de renvois perpétuels : « réactif autant qu'initiatif, le discours politique est rapporté, relayé, reformulé et transformé » (Trognon 1994 : 12). Dès lors, l'on conçoit que dans le cadre d'une analyse de discours les paroles d'un locuteur soient parfois « difficilement assignables », même en ayant au préalable décortiqué le cadre de l'énonciation. Sans oublier que le destinataire de ce discours peut être multiple ; Myriam Revault d'Allonnes résume très bien cette problématique : « on parle à tout en parlant *de*, on parle *pour* tout en parlant *avec* » (*Esprit* 2007 : 154).

1.2.3. Cadre actionnel

Il est difficile de faire des hypothèses quant aux enjeux spécifiques à chaque agent qui participe à une action conjointe. Sans aborder la question du réductionnisme qui surgit lors de la schématisation d'un comportement²⁶, il nous faut constater avec Roulet le « caractère nécessairement unique et partiellement insaisissable des conduites humaines effectives » (2001 : 11). En outre, l'occurrence de l'activité, – dans notre cas : la même émission avec le même invité sur quatre ans –, n'est pas synonyme de configurations identiques, bien au contraire. Prenons le cas de l'invité et de l'animateur vedettes :

²⁴ Cf. l'éditorial de François Lenglet in : *Enjeux Les Echos*, 1^{er} avril 2005, p.9.

²⁵ Cf. les propos de Sarkozy (Annexe, p.51) : « [...] moi je fais confiance au bon sens des Français, l'Europe c'est important, l'Europe c'est la famille, eh bien on ne rejette pas sa famille parce qu'on a des inquiétudes, parce qu'on a des craintes ou parce qu'on a même une exaspération ».

²⁶ Cf. Roulet (2001 : 110).





Si en 2002 et 2003, Nicolas Sarkozy participait à *100 minutes* avec un statut de ministre²⁷, il n'est en revanche 'que' président de l'UMP²⁸ et député de la circonscription des Hauts-de-Seine lors de sa venue à cette même émission en 2005.

Sa position politique *hors gouvernement* et le fait d'être à deux ans des élections présidentielles permettent au président de l'UMP de se présenter comme candidat potentiel et favorisent ce qui apparaît – nous allons le voir – comme une revendication.

Pour Olivier Mazerolle, les choses ont également changé depuis 2002, date à laquelle il crée l'émission. Son statut de journaliste et de directeur de la rédaction a été quelque peu éclaboussé à la suite d'une information erronée, diffusée lors du journal du soir, concernant la carrière politique d'Alain Juppé²⁹. Olivier Mazerolle est contraint de quitter en février 2004 son poste de directeur de la rédaction de France 2³⁰, mais il reste cependant l'animateur de l'émission politique *100 minutes pour convaincre*.

Ces deux précisions nous permettent de revenir sur la question de l'enchâssement des situations d'interaction. S'il nous faut considérer l'emboîtement des cadres interactionnels (cf. figures 1 et 2 de ce travail), celui des cadres actionnels est également important. Marcel Burger parle à juste titre de l'« enchâssement des identités communicationnelle et sociale » (1999 : 46 ff.)³¹ :

un statut communicationnel : est l'identité qui oriente les comportements d'un agent pour une activité donnée.

- *Les statuts communicationnels constituent ainsi des identités qui dépendent de la temporalité d'une activité, et cessent d'être pertinentes avec la clôture de l'activité.*

- *Etre un débattant, être un animateur sont des statuts communicationnels*

un statut social : est l'identité qui légitime la participation d'un agent à une activité donnée.

²⁷ De 2002 à 2004, il a dirigé le ministère de l'Intérieur, de la Sécurité intérieure et des libertés locales puis le ministère de l'Economie et des Finances. Il prend la direction de l'UMP le 28 novembre 2004. Notons encore qu'il est de retour à Beauvau (ministère de l'Intérieur) juste avant l'été 2005, après le « non » des Français à la Constitution européenne lors du référendum de mai 2005.

²⁸ « J'ai l'impression qu'il y a quelqu'un qui m'a aidé à choisir » est l'explication donnée, lors de l'émission *100 minutes* du 31 mars 2005, par N. Sarkozy au sujet de sa démission du gouvernement pour ne se consacrer qu'à la présidence de l'UMP. C'est en effet Chirac qui contraint Sarkozy à démissionner de son poste de ministre de l'Intérieur en juillet 2004. Pour les détails se référer à Noir (2005 : 72).

²⁹ David Pujadas, au nom de la rédaction de France 2, annonce à l'ouverture du journal de France 2 le retrait d'Alain Juppé de la vie politique, alors que ce dernier affirme le contraire quelques minutes plus tard sur TF1. Pujadas sera suspendu deux semaines pour cette bévue et Mazerolle remplacé par Arlette Chabot à la direction de la rédaction de France 2.

On peut consulter un résumé de cette affaire dans un article disponible sur le site Internet d'ACRIMED (Action-Critique-Médias) : <<http://www.acrimed.org/article1475.html>> (page consultée le 30 novembre 2007).

³⁰ Cf. <<http://www.web-libre.org/dossiers/olivier-mazerolle,978.html>> (page consultée le 30 novembre 2007).

³¹ Dans le modèle genevois d'analyse modulaire du discours, le *statut communicationnel* correspond au *rôle praxéologique* – une notion moins spécifique et qui reste applicable à tout type d'activité.



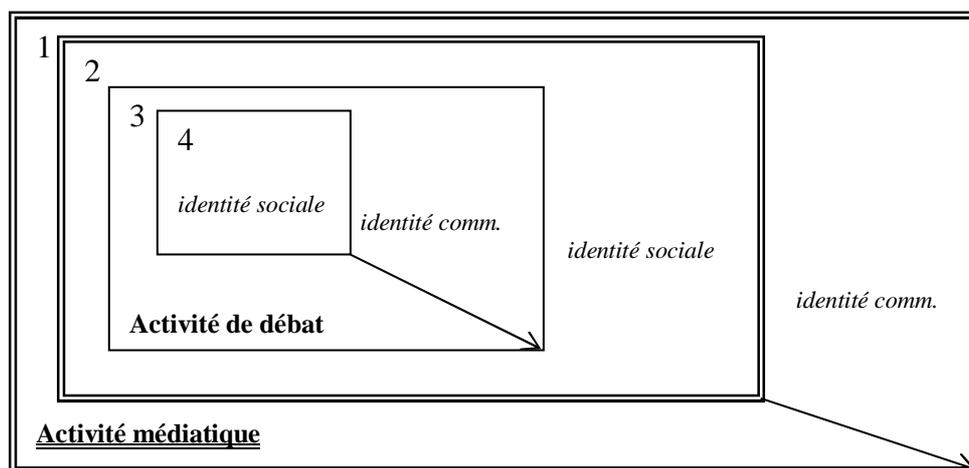


- Les statuts sociaux constituent ainsi des pré-requis à une activité, qui expliquent et sous-tendent une identité au plan communicationnel, et perdurent à celle-ci.
- Être un politicien, être un journaliste sont des statuts sociaux.

Lorsque Nicolas Sarkozy participe comme invité à l'émission, c'est parce que son statut d'homme politique le légitime à débattre sur des questions politiques ; le fait d'être un politicien est une pré-condition sociale pour participer à une activité de communication en tant que débattant. Sa carrière politique importante, avec les hauts et les bas qu'on lui connaît, est également un pré-requis pour être l'invité-vedette d'une émission médiatique. Quant à Olivier Mazerolle, en vieil habitué de la politique, son statut de journaliste (pré-condition sociale) lui permet d'animer le débat ; en ancien directeur de la rédaction de France 2, il reste un candidat de choix pour l'animation d'une émission en prime-time.

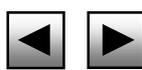
En résumé, si chacun des actants possède deux identités, sociale d'une part et communicationnelle de l'autre, il nous faut également prendre en compte les activités liées à l'émission *100 minutes pour convaincre*, l'activité médiatique et l'activité de débat, auxquelles ils participent. L'agent est en quelque sorte une poupée gigogne, dont chaque strate correspond à une identité.

Figure 7. Pluri-identité de l'agent³²



Comme l'activité médiatique est soumise à des enjeux de crédibilité, d'actualité et de captation, on peut postuler que l'identité communicationnelle de l'agent varie selon. Olivier Mazerolle, qui a vu son statut de journaliste (n°2 cf. figure 7) égratigné, peut

³² Ce schéma s'inspire des recherches de Marcel Burger (1999 : 48).





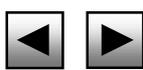
tenter de se refaire une identité d'informateur (n°1) crédible lors de l'émission ; ou à l'opposé, il peut décider, ayant perdu son poste de rédacteur (n°1), de 'lâcher un peu les brides' de l'information civique pour aller vers une posture plus vendeuse, racoleuse (captation) – basculant de l'informateur au vendeur, puisque « il faut bien gagner ses émoluments »³³.

C'est parce qu'il y a eu trois « occurrences de l'activité », à savoir les trois numéros de *100 minutes pour convaincre* consacrés à Nicolas Sarkozy et animés par Olivier Mazerolle, qu'il est intéressant d'observer comment la rencontre de ces deux instances agentives réitère l'enjeu commun – une émission de débat –, en variant leurs actions participatives – leurs diverses contributions à cet enjeu –, et en occupant des positions différentes³⁴. L'enjeu commun est, en effet, le projet commun **nécessaire** qui articule l'interaction des agents, et il constitue la finalité à partir de laquelle on peut « évalue[r] la rationalité des conduites de chacun » (cf. Roulet 2001 : 113). Tandis que l'action participative est individuelle ; elle correspond à la contribution respective apportée par chacun des interactants.

Nous proposons d'aller donc au devant de ce rapport entre enjeu commun, situation d'interaction et production verbale en analysant un extrait qui met en scène Olivier Mazerolle et Nicolas Sarkozy.

³³ Réplique de Mazerolle à Sarkozy (Annexe, p.16). Nous reviendrons sur le paradoxe que constitue cette phrase.

³⁴ La position « se manifeste à la fois sous la forme de statuts sociaux, de rôles praxéologiques et de mises en jeu de faces » (Roulet 2001 : 115). Nous avons évoqué déjà le statut social et communicationnel (rôle praxéologique). La notion de face est, elle, définie par Goffman comme « la valeur sociale positive qu'une personne revendique effectivement à travers la ligne d'action que les autres supposent qu'elle a adoptée au cours d'un contact particulier » (1974 : 9).





2. Extrait

Il s'agit d'un dialogue tiré de la deuxième séquence³⁵ de l'émission, intitulée « Démocratie grippée » – un titre qui fait part de l'état cacochyme des partis politiques français. A cette occasion, Olivier Mazerolle s'enquiert de la *santé* de la droite française et plus particulièrement des relations entre Jacques Chirac et Nicolas Sarkozy.

A l'aide de ce passage, nous envisageons de décrire plus précisément certains aspects du cadre actionnel. Nous nous demanderons comment les interactants gèrent les relations de faces et de places dans le discours, en recourant à l'organisation stratégique, puisque selon les termes de L'Ecole de Genève :

L'étude de l'organisation stratégique vise à décrire la manière dont le scripteur ou les interlocuteurs gèrent les rapports de positions actionnelles et de place dans le discours. Il s'agit d'une forme d'organisation complexe, qui relève manifestement d'un traitement modulaire, tant elle fait intervenir de dimensions (lexicale, syntaxique, interactionnelle, référentielle, hiérarchique).
(Roulet 2001 : 351)

Nous appuyant sur les possibilités de couplage entre les diverses formes d'organisation³⁶, nous proposons également d'observer la polyphonie du texte afin de la combiner avec l'organisation stratégique. Tout ceci nous amènera à considérer la position délicate de Nicolas Sarkozy et à dégager quelques techniques caractéristiques de son discours.

Enfin, nous invitons le lecteur à se reporter dans un premier temps à la retranscription donnée par le site de l'UMP d'Anières, qui se trouve en annexe de ce travail, pour en avoir une version non élaguée.

2.1. Transcription de l'extrait en tours de parole

Nous avons opté pour une transcription en tours de parole (TP) : une alternance des TP entre Nicolas Sarkozy et Olivier Mazerolle. Par ce choix, nous voulons mettre en évidence le caractère *électrique* de l'interaction ; les interlocuteurs se coupent la parole à de multiples reprises et parlent en même temps. Cette bataille pour *tenir le crachoir* ne

³⁵ Séquence qui débute au temps 0:35:53 et qui se termine à 0:43:17 (temps du DVD témoin).

³⁶ Cf. Roulet (2001 : 43) : « L'architecture du modèle est hétérarchique [...], ce qui signifie qu'elle autorise des couplages entre tous les modules et formes d'organisation. ».





saurait être rendue par un découpage en actes sous peine de n'obtenir qu'une vision lointaine et parcellaire de cette joute verbale.

« Quiconque cherche à transcrire un discours oral peut constater que la parole ne se présente pas comme un flux continu [...] » (Roulet 2001 : 223) ; c'est en partant de ce constat, et remarquant le vide théorique et descriptif quant à la question des chevauchements³⁷ dans les recherches sur l'analyse du discours, que nous avons dû tenter de résoudre quelques difficultés soulevées lors de la retranscription et l'analyse de l'extrait choisi. Il suffit de comparer la transcription proposée en annexe (14ff.) et celle que nous proposons ci-après pour s'en rendre compte : que devient la ponctuation d'un discours oral lorsqu'il est retranscrit ? Comment rendre les diverses interruptions du flux par l'un ou l'autre des interlocuteurs ?

Nos conventions de transcription, qui s'inspirent du travail à paraître de Kerbrat-Orecchioni et De Chanay, tiennent compte de la volonté déployée par chaque interlocuteur pour achever un tour de parole. Ainsi, malgré les interruptions ou les chevauchements, le TP entamé par un des agents peut continuer sur plusieurs lignes (TP 1a, 1b, 1c etc.) : il s'agit d'une continuité intra-tour.

En revanche, lorsque l'interruption est prise en compte, il y a création d'un nouveau TP (TP 2, TP4), et ce même si le flux de parole continue.

Quant à la ponctuation, elle est rendue le plus souvent par des contours mélodiques.

Conventions de transcription :

- Un chiffre en début de chaque TP indique la numérotation des tours de paroles
- Un numéro accompagné d'une lettre en indice correspond à un segment de tour interrompu à l'intérieur d'un même TP (ex : 1a, 1b...)
- Les segments soulignés sont des chevauchements
- ▢ représente, lors d'un chevauchement, la continuité intra-tour
- ▢▢ la continuité intra-tour, lors d'un double chevauchement
- ↗ signifie le changement de tour inter-locuteur sans qu'il y ait interruption du flux de parole
- ASP : prise de souffle par le locuteur
- () mot dont la compréhension est incertaine

³⁷ *Chevauchement* : « Croisement de deux objets qui se recouvrent en partie, qui empiètent l'un sur l'autre ». (Robert 2001). En linguistique, c'est l'empiètement d'un énoncé sur un autre, le fait de parler en même temps que son interlocuteur.





- L'accent circonflexe ^ suivant une consonne marque les liaisons forcées (très caractéristique chez Jacques Chirac)
- L'accentuation d'un mot est indiquée par la mise en caractère **gras**
- Les commentaires [rire, gestes] sont placés entre crochets droits
- Les allongements de syllabes sont indiqués par les deux points :
- Les pauses sont notées – suivant leur durée : (.) ou (..) ou (...)
- Les contours mélodiques sont retranscrits de la manière suivante :
 continuatif montant : / continuatif descendant : \
 conclusif montant : // conclusif descendant : \\

Extrait 1. Joute verbale : Olivier Mazerolle (OM) et Nicolas Sarkozy (NS)

1 OM : [...] ASP deuxième euh: partie maintenant monsieur Sarkozy/ de la démocratie grippée\\ ben parce qu'y a pas mal d'incertitudes euh politiques actuellement/ et ça commence/ i faut bien l'dire/ **dans** les partis politiques\\ y a des affrontements à gauche/ y en a aussi à droite/ eh: ben on s'est dit tiens\\ dans le fond/ on a envie de savoir ce que pensent les supporters les plus acharnés de Jacques Chirac\\ de Nicolas Sarkozy/ alors on est allé (.) **en Corrèze**\\.

2a NS : ben ça c'est une:
I

3 OM : reportage (..) Farida Seti (..) Emmanuel Morel

2b NS : c'est une idée sans arrière-pensées au moins

4 OM : ↪ aucune arrière-pensée

[Reportage]

5a OM : (.) ASP alors monsieur Sarkozy\\ la question est simple après tout ce qu'on vient d'entendre/ est-il concevable qu'en 200ze::: c'est une question de principe, hein/

6a NS : ah (je vous?)

5b OM : est-il concevable/

6b NS : et pis avec l'œil qui frise en plus

7 OM : [Rire du public]
euh ben oui ben euh il fait frais

[Rire NS]

ASP est-il concevable qu'en 2007 (..) un candidat (.) de l'UMP (.) c'est-à-dire du même parti que le président actuel/(.) se présente à la présidentielle/ face à ce président si celui décidait de se représenter

8 NS : vous voulez une réponse franche//

9 OM : oui/

10 NS : eh ben oui\\

II





alors je m'inclinerai\ je ne parle pas pour moi// je parle simplement parce que je crois que dans une République\ c'est aux Français de choisir\ on verra l'moment venu ce qu'il en est/ je vous dis simplement les choses la question de la présidentielle\ c'est une affaire entre les **Français** et celui qui estime/\ qu'il a quelque chose à faire partager/ celui-là doit être libre// il n'y a pas/ un candidat/ (.) **primus/** par rapport aux autres\ car à partir du moment où on est en élection\ eh bien tout le monde est candidat\

- 33 OM :** ASP alors j'parlais tout à l'heure des incertitudes au sein des partis
- 34 NS :** ca veut pas dire que je parlais pour moi **naturellement**\
- 35 OM :** ↪Non/ je vous ai posé une question de principe [Rire du public]
- 36 NS :** bien sûr ::r\ (.) restons sur les principes totalement
- 37 OM :** [Bredouillement] (uniquement?) [Rire OM] bon [Rire OM]
- [...]
- 38a NS :** monsieur monsieur Mazerolle/ je pourrais-je dire quelque chose sur (.)▮
- 39 OM :** sur qui//
- 38b NS :** ▮mes relations avec Jacques Chirac
- 40 OM :** ah mais je vous en prie (.) on est très avide de connaîtreeuuh :::
- 41 NS :** hein/ non :::/
- 42 OM :** vous savez qu'il y a un livre qui est sorti récemment de Philippe Reinhard intitulé/(.) Chirac/ Sarkozy/ la mortelle randonnée\
- 43 NS :** ↪ouais ben s'il n'y en avait qu'un seul mon pauvre
- 44OM :** [Rire] non mais la mortelle randonnée c'est un programme
- 45 NS :** bon eh pis...j'espère pour l'auteur qu'il se vendra bien/ (.) euh je voudrais dire deux trois choses pour que les Français soient **éclairés** là-dessus\ d'abord j'ai du respect pour la fonction du président de la République\ qui est une fonction éminente\ et extrêmement difficile\ mais j'vais dire une deuxième chose\ j'ai de l'attachement pour la personne de Jacques Chirac\ que je connais depuis très longtemps et pour qui j'ai de l'admiration/ parce que sa vie politique pour moi qui suis tellement passionné par la politique\ c'est quand même quelque chose qui est extraordinaire\ je soutiens son action\ mais je veux dire aussi une chose et je veux l' dire devant les Français je suis un homme libre\ quand je ne suis pas d'accord/ mon tempérament/ m'amène à le dire\ ça ne remet rien en cause de mon soutien\ de mon attachement\ ou de mon respect\ mais quand je ne suis pas d'accord/ je le dis au président de la République\ et d'ailleurs il l'accepte\ nous avons eu/ un désaccord/ récemment\ (..) sur la Turquie\
- 46 OM :** oui/
- 47 NS :** eh bien ce désaccord/ nous l'avons assumé\ y a pas eu d' drame\ et l'UMP a décidé que nous ne voulions pas de l'adhésion de la Turquie\ eh bien c'est comme ça que je conçois mes rapports avec le président de la République vous voyez c'est très respectueux// ça peut mêm^ être avec de l'attachement/ c'est un soutien politique/ mais chuis un homme libre et et j'veux dire très simplement que quand je ne crois pas que quelque chose est juste/ je le dis\ fut-ce au président de la République\

IV





2.2. Comme on connaît ses saints, on les honore

Cette petite escarmouche entre le journaliste et l'homme politique est peu commune pour le paysage audiovisuel français ; les journalistes de l'Hexagone ont effectivement moins l'habitude que leurs homologues allemands ou anglais³⁸ de bousculer les personnalités politiques – une des raisons de notre choix.

Ce corpus, que nous avons divisé en quatre parties (I–IV), cristallise en fait un duel entre le journaliste et son invité, qui va perdurer tout au long l'émission. Ceci pose déjà une question : comment se fait-il qu'Olivier Mazerolle, qui tient le rôle de médiateur, soit si offensif dans ses questions et réflexions, au point de friser parfois la désinvolture ? Ainsi, cet exemple tiré en fin de deuxième séquence, quelques minutes après l'accrochage cité avant, où la bataille de mots reprend à l'occasion d'une question posée par une dame du public :

YASMINA HAMIMDET, LECTRICE OUEST FRANCE

Alors Monsieur Sarkozy, en étant pour la discrimination positive, vous vous êtes heurté à l'hostilité de plusieurs députés de l'UMP. La position de Guillaume Sarkozy, votre frère, pressenti pour être le prochain président du MEDEF, est éduquons plutôt que d'imposer et sacrifier ainsi toute une génération par manque de temps. Alors Monsieur Sarkozy comment pouvez-vous appliquer cette loi sachant que votre camp y est opposé ?

[...]

NICOLAS SARKOZY

En revanche, je ne vois pas trop ce qu'est venu faire mon frère là dedans, enfin bon.

OLIVIER MAZEROLLE

Si, il est au MEDEF, il est contre [= la discrimination positive] voilà c'est tout, voilà c'est ce que dit Madame en tout cas.

NICOLAS SARKOZY

Ce n'est pas pire que d'être journaliste Monsieur Mazerolle.

OLIVIER MAZEROLLE

Ah mais moi vous savez parfois je ne sais pas tout.

NICOLAS SARKOZY

Ca c'est vrai.

OLIVIER MAZEROLLE

Je n'ai pas un savoir encyclopédique.

La posture de Mazerolle est combative et Sarkozy n'hésite pas à contre-attaquer (son statut de débattant l'y autorise). On ne peut que constater le jeu de la petite provocation et son effet recherché, puisque c'est notoire : « verbalement, Nicolas Sarkozy, a la

³⁸ Des émissions comme *Arrêt sur images* (France 5) ou *J'ai mes sources* (France Inter) ont dénoncé cette pusillanimité française. On peut évidemment se demander si ces émissions, qui s'inscrivent elles-mêmes dans une activité médiatique, sont des modèles de journalisme. Cf. les travaux de Pierre Bourdieu sur la question et plus spécialement le film de Pierre Carles *Enfin pris ?* sur l'émission *Arrêt sur images* et son présentateur Daniel Schneidermann.





gâchette facile »³⁹. Ces petits instants sont voués à la captation et font basculer temporairement le débat citoyen vers le débat spectacle.

A la décharge de Mazerolle, l'habileté oratoire de Sarkozy et sa connaissance du monde médiatique font de lui un invité *ardu* ; ainsi, selon Patrick Poivre d'Arvor : « Nicolas Sarkozy est sans conteste l'homme politique le plus difficile à interviewer, car il termine toujours ses réponses par des questions »⁴⁰. Mais à tant vouloir débusquer la faille, le journaliste met en péril sa crédibilité – aspect que soulève d'ailleurs Sarkozy dans son attaque : « ce n'est pas pire que d'être journaliste ».

En décembre 2002 et novembre 2003, l'accueil de Nicolas Sarkozy se révèle différent et ce, dès l'échange confirmatif du début d'émission, dates auxquelles Mazerolle se fend d'un « bonsoir, Monsieur le Ministre ». En mars 2005, le terme d'adresse « Monsieur le Ministre » fait place à « Monsieur Sarkozy » et son locuteur, autrefois rédacteur de l'information, n'est plus que simple journaliste : un changement de position hiérarchique pour les deux protagonistes qui amène une réévaluation de l'un vis-à-vis de l'autre. Nous pensons, en effet, que cette *chute* sur l'axe vertical (un axe social externe à la scène d'interaction) interfère sur la relation verticale, négociée lors de l'interaction, et se répercute sur l'axe horizontal⁴¹.

Lorsque Mazerolle provoque Sarkozy par ses questions dérangeantes voire provocantes – un empiètement sur la distance formelle –, il rehausse sa position initialement basse par rapport à celle de l'invité-vedette (position haute) et tente de prendre du galon auprès de l'opinion publique. A Nicolas Sarkozy, non-dupe de la manœuvre, de tenir un certain rang de civilité, tout en maintenant une position élevée par rapport au journaliste afin de se crédibiliser auprès du grand public, car s'il n'est plus ministre, il vise le poste de « représentant de tous les Français ».

³⁹ Cf. l'article « Sarkozy, le clone rebelle de Chirac » de Cécile Cornudet et Françoise Fressoz, in : *Les Echos*, 12 janvier 2007, p. 10.

⁴⁰ Propos cités par Aymeric Mantoux dans un article pour l'hebdomadaire *Stratégies*, in : « La mouette et le requin », 16 février 2006, p. 6.

⁴¹ Pour le détail des notions d'axe vertical et horizontal, nous renvoyons le lecteur au tome 2 de Kerbrat-Orecchioni, *Les Interactions verbales* (1992), qui traite des relations interpersonnelles entre interactants. La relation horizontale « renvoie au fait que dans l'interaction, les partenaires en présence peuvent se montrer plus ou moins "éloignés", cette distance étant fonction (1) de leur degré de connaissance mutuelle [...], (2) de la nature du lien socio-affectif qui les unit, (3) de la nature de la situation communicative : on parle d'une situation "familiale" (vs "formelle") [...] » (idem : 39). La relation verticale définit le système de place et « renvoie à l'idée qu'au cours du déroulement de l'interaction, les différents partenaires peuvent se trouver placés en un lieu différent sur cet axe [...]. On dit alors que l'un d'entre eux se trouve occuper une position "haute" de dominant, cependant que l'autre est mis en position "basse", de "dominé" » (ibidem : 71).





Un jeu stratégique où l'on traite son interlocuteur selon les mérites qu'on lui connaît, ce que Nicolas Sarkozy résume par une locution au terme de l'échange, donné en extrait : « comme on connaît ses saints, on les honore »⁴². Une belle formule qui en dit long sur la troisième rencontre entre les deux hommes.

2.3. Duel au sommet où « il fait frais »

Nous considérons comme hypothèse de base que les deux intervenants ont plus à gagner qu'à perdre de la situation d'interaction qui les unit, étant en quelque sorte des *outsiders* de leur milieu : Sarkozy, du gouvernement politique français ; Mazerolle, du milieu rédactionnel de France 2.

Paul Watzlawick, qui dans *Une logique de la communication* propose un certain nombre d'analogies pour décrire les processus d'interaction et qui puise ces analogies notamment dans les mathématiques, reprend la théorie des jeux établie par Nagel et Newman (qui décrit l'analogie entre les échecs et le calcul mathématique) pour l'appliquer à la communication humaine et décrire les stratégies de prise de décisions comme celles d'un jeu. Il en découle deux situations :

- 1) *Jeux à sommation nulle* : situations dans lesquelles le gain d'un joueur égale toujours la perte de son adversaire, ce qui veut dire qu'on se trouve en présence de la rivalité pure, puisque la perte d'un joueur est le gain de l'autre.
- 2) *Jeux à sommation non nulle* : situations dans lesquelles le gain et la perte ne sont pas fixés en raison inverse l'un de l'autre : ils ne s'annulent donc pas forcément ; ils peuvent être fixés soit entièrement (collaboration pure), soit en partie seulement (motifs combinés).

(Watzlawick 1972: 280)

Au vu de ce qui précède, nous envisageons que la confrontation entre les deux interactants ne relève pas d'une traditionnelle compétition avec un vainqueur et un perdant, elle s'avère plus complexe : leur interaction consiste, en effet, en une négociation de leur identité propre – caractérisée par une certaine liberté de parole – et une conciliation des exigences de leurs faces. Cela revient à dire que leur échange, tout agonal qu'il soit, ne peut pas se solder par un « K.O. verbal »⁴³, les agents doivent coopérer « sans perdre la face »⁴⁴.

⁴² Il y a deux significations concomitantes à cette locution adverbiale : 1. la renommée, « on traite les gens selon leur mérite » ; 2. la méfiance, « on se méfie des gens que l'on sait être fourbes ou dangereux », (Duneton 1990 : 229 et 553).

⁴³ Nous nous référons au titre de l'ouvrage d'Uli Windisch (1987), in : Kerbrat-Orecchioni (1992 : 142).

⁴⁴ Cf. « Perdre la face ou faire bonne figure ? » in : *Les rites d'interaction*. (Goffman 1974 : 9-42).





Enfin, comme le remarque Trognon : « les ressources dont disposent les débattants sont infiniment nombreuses » (1994 : 59), au point que les débats finissent généralement par s'enliser plutôt que de déboucher sur une issue nette avec triomphe et échec de part et d'autre.

2.3.1. Préparation à la controverse – partie I

S'il y a similarité de statut entre les interactants, celle d'électron-libre, il n'y a cependant pas de symétrie. Mazerolle ne fait pas partie de la catégorie des débattants, puisqu'en temps normal il doit les gérer, il est plutôt un intervieweur. Le face à face est alors dissymétrique et non pas complémentaire⁴⁵ : il ne s'agit pas d'une interview classique ; le rôle du journaliste est de représenter par sa voix le tiers-muet, ainsi comme le remarque Ruth Amossy :

L'objectif de l'interviewer consiste à mettre l'homme politique à l'épreuve en l'interrogeant sur tous les sujets qui soulèvent un problème national, et sur toutes les façons de faire et de penser qui peuvent susciter des inquiétudes. [...] [L]e journaliste représente l'ensemble des téléspectateurs, c'est-à-dire des citoyens appelés à voter et remplit de ce fait des fonctions qui légitiment les jeux de pouvoir feutrés inscrits dans l'échange. (2006 : 231)

Pris entre plusieurs contraintes, celle d'intervieweur, de présentateur et de *participant temporaire à la confrontation*, Olivier Mazerolle doit avancer masqué pour amener le sujet de controverse : la candidature de Nicolas Sarkozy à la présidentielle de 2007. Cette multiplicité de rôles, doublée d'une position physique (cf. figure 5) d'arbitre, force le journaliste à jongler et user de détours pour arriver à ses fins. Le titre de la première partie du corpus traduit cette projection du débat : la « préparation à la controverse ».

Pour aborder la question de la présidentielle, Mazerolle s'appuie *l'air de ne pas y toucher* sur le reportage, qui introduit cette deuxième séquence (« la démocratie grippée ») et qui est censé résumer et remettre en contexte pour le public le duel au sommet Chirac-Sarkozy. La mise en scène de l'équipe de rédaction, rendue par un « on » polyphonique, et l'air naïf feint par le journaliste, pour introduire le sujet du reportage, constituent autant d'appels à la controverse à l'attention de l'invité et de clins d'œil au téléspectateur.

⁴⁵ Cf. Kerbrat-Orecchioni (1992 : 71f.) : « Si la hiérarchie implique la dissymétrie, la dissymétrie n'implique pas nécessairement la hiérarchie : on peut en principe concevoir (dans l'interview par exemple) une communication « complémentaire », qui ne soit pas pour autant « inégale ». Mais il semble bien qu'en fait, toute dissymétrie des rôles sociaux ait tendance à s'interpréter en termes de dominance [...] ».





O [Y a des affrontements à gauche, y en a aussi à droite... Eh ben on s'est dit : O' + X [tiens, dans le fond, on a envie de savoir ce que pensent les supporters les plus acharnés de Jacques Chirac, de Nicolas Sarkozy. Alors, on est allé en Corrèze.]]

N.B. Nous reprenons ici la notation établie par Eddy Roulet dans son chapitre consacré à l'organisation polyphonique (2001 : 277). Le discours est mis entre crochets droits et la source de la voix, indiquée par une lettre, précède celui-ci. Ici : O pour Olivier Mazerolle, X pour l'équipe de la rédaction, O' + X : Olivier et l'équipe, interlocuteurs du discours rapporté.

La représentation polyphonique, potentielle (vs effective)⁴⁶ et formulée de manière directe, joue astucieusement sur la captation du téléspectateur, puisque cette envie pourrait « au fond » lui être attribuée.

Prétextant des motifs externes⁴⁷ – l'impératif de l'actualité et la préparation de l'émission au sein de la rédaction – il tait sa réelle intention et allège ainsi l'attaque menaçante sur le territoire⁴⁸ de son invité (plus par égard pour le téléspectateur, à vrai dire), à savoir débusquer ses ambitions politiques. L'air faussement ingénu de Mazerolle est toutefois démasqué par la présence d'un superlatif absolu : « les supporters *les plus acharnés* de Jacques Chirac » (nous soulignons). L'adjectif évaluatif axiologique⁴⁹ vient combler l'ellipse argumentative et ôter totalement le caractère implicite : c'est parce que la Corrèze est le « fief de la Chiraquie » – selon l'expression du reportage – qu'on y trouve les supporters les plus intraitables de Jacques Chirac, et peut-être les adversaires « les plus acharnés » de Nicolas Sarkozy, puisqu'il est question d'« affrontements » dans la phrase d'avant. Ce dernier, rompu à ce sujet, affiche le sourire amusé d'un participant bon joueur, sur lequel le cameraman s'attarde. L'ironie est utilisée pour répondre à l'attaque (« c'est une idée sans arrière-pensées au moins »), afin de tourner au ridicule la *muleta* agitée par Mazerolle, sans pour autant refuser le duel. Cette technique est suffisamment typique du politicien pour ne pas manquer d'être relevée ; Artufel et Duroux parlent d'un « sourire figé parfois ironique » (2006 : 60).

⁴⁶ Distinction émise à la suite des travaux de Bakhtine sur un discours qui a effectivement eu lieu (discours représenté effectif) ou qui n'est que pure imagination ou anticipation (discours représenté potentiel) du locuteur. Cf. Roulet (2001 : 285).

⁴⁷ Laurent Fillietaz parle de « complexes motivationnels » et explique à propos de cette notion dans le sous-chapitre « cadre actionnel » (Roulet 2001 : 116f.) : « Lors de rencontres interpersonnelles, les participants à l'action conjointe évoquent fréquemment des enjeux externes à la situation qui les rassemble [...]. Ce faisant, ils verbalisent non pas les intentions qui sous-tendent leurs conduites momentanées, mais plus spécifiquement les raisons qui expliquent leur engagement dans l'interaction ».

⁴⁸ Selon la théorie des faces, Olivier Mazerolle tente une intrusion sur le territoire (face négative) de Nicolas Sarkozy.

⁴⁹ Cf. Kerbrat-Orecchioni (1999 : 94ff.). L'adjectif évaluatif axiologique implique un jugement de valeur positif ou négatif lors de l'évaluation d'un objet. Il manifeste l'inscription de la subjectivité.





Mazerolle, qui n'est pas perturbé par ces réactions, lance le sujet en images (« reportage Farida Seti (...) »), coupant court à tout commentaire.

Il est donc clair que cette première partie (I) se veut une projection du débat, une sorte de pré-sollicitation où l'on ne demande pas encore l'avis de l'intéressé (Nicolas Sarkozy), on le relègue momentanément au rang d'observateur. C'est l'avantage que possède le journaliste face au débattant, grâce à son occupation de l'espace et son statut de représentant du public – le sommet du triangle –, il peut *casser* le rythme du duel avec un simple coup d'œil à la caméra centrale, celle qui donne un accès direct aux téléspectateurs. Il réussit à avoir le dernier mot de cette première partie de l'extrait démontrant que le chevauchement des interlocuteurs n'empêche pas l'écoute mutuelle : Olivier Mazerolle retourne la remarque ironique, prononcée alors qu'il entamait son 3^{ème} tour de parole, à son invité et l'annule (« aucune arrière-pensée »). Comme à la guerre, il faut être sur tous les fronts...

2.3.2. Sollicitation avortée – partie II

Autant d'efforts, stigmatisés par la grosse inspiration placée en début de TP5, et de précautions pour une « simple » question, « une question de principe » qui plus est, paraissent suspects. Olivier Mazerolle bredouille, s'interrompt lui-même, laissant une brèche à son invité, au point de s'y reprendre à trois reprises. Une attitude malhabile que décide de relever Nicolas Sarkozy, une fois de plus sur le ton de la rigolade: « avec l'œil qui frise en plus ». La réponse de Mazerolle n'en est que plus probante : « euh ben oui il fait frais », sorte d'oxymoron inséré pour diminuer l'aspect brûlant de la question...

Est-il concevable qu'en 2007, un candidat de l'UMP, c'est-à-dire du même parti que le président actuel, se présente à la présidentielle face à ce président si celui décidait de se représenter ?

Sans évoquer la syntaxe fautive, la tournure de la question peut paraître grotesque, car chacun sait qui est visé derrière l'article indéfini « un ». Des maladresses communicationnelles (ceci inclut les scories⁵⁰ du début), qui ne sont que des faux-semblants pour atténuer l'atteinte faite à la face *du* candidat, un « face-work » selon Goffman:

Par *figuration* (face-work) j'entends désigner tout ce qu'entreprend une personne pour que ses actions ne fassent perdre la face à personne (y compris elle-même). La figuration sert à parer aux « incidents », c'est-à-dire aux événements dont les implications symboliques sont effectivement un danger pour la face. (1974 : 15)

⁵⁰ Le nom donné par Kerbrat-Orecchioni (1990 : 41) à ces entraves au discours.





Le sérieux de la question, au TP7, est quand même préservé grâce à une scansion lente et un geste accompagnateur du pouce et de l'index pincés : une solennité d'énonciation qui veut faire écho au contenu de l'énoncé : on parle pouvoir.

A ce propos, l'acte menaçant ne réside pas seulement dans l'idée d'aveu (*dites-nous quelles sont vos intentions ?*), mais dans la présupposition de l'acte lui-même : le fait d'avoir des ambitions élyséennes. En effet, la représentation des faits ainsi que le reportage participent à une construction médiatique dramatisante, destinée à l'opinion publique, du duel Chirac-Sarkozy. Cette construction relayée et entretenue grâce aux autres médias⁵¹ présente le président de l'UMP en candidat menaçant : un candidat du même parti s'en allant chasser sur les terres – le territoire (« fief ») de Chirac. Le canevas de l'émission, on l'a vu, dramatise les enjeux de cette élection, la « démocratie grippée » évoque une politique en mauvaise santé avec des incertitudes au sein des partis mais également chez les citoyens. En présentant, Nicolas Sarkozy en Brutus⁵² de la politique française, l'émission néglige indirectement un aspect démocratique important du principe électoral : celui d'offrir le choix entre plusieurs candidats. En évoquant le scénario de « parricide »⁵³ ou de « guerre fratricide »⁵⁴, on nourrit la bête médiatique à coup d'histoires : il s'opère une survalorisation du jeu (une guerre intestine montée en drame) par rapport au contenu proprement politique (cf. Legavre 2005).

Toute la difficulté pour Nicolas Sarkozy va consister à décoller cette étiquette de Brutus – puisqu'un homme qui trahit⁵⁵ ne peut en termes d'image prétendre au poste de président de la République – tout en maintenant et affirmant son ambition. Il doit en quelque sorte se positionner en remède à cette grippe.

C'est ainsi qu'à la question qui lui est posée, il désarme le journaliste par une autre question : « vous voulez une réponse franche ? » (TP 8), une inversion de rôle qui force l'intervieweur à répondre et place l'interviewé en personne qui supervise la discussion.

⁵¹ Depuis l'émission *100 minutes pour convaincre* de novembre 2003, au cours de laquelle N. Sarkozy avait fait part ouvertement de son ambition présidentielle, les médias se font le relais des petites phrases assassines entre Chirac et lui. Le 20 heures de France 2 du 13 janvier 2004 propose par exemple un sujet sur la rupture consommée entre les 2 hommes ; il est question de « lutte d'influences qui tourne en affrontement ouvert » pour ces « deux fauves politiques en embuscade », en bref une course à la présidentielle.

⁵² Citons à ce propos le titre de l'ouvrage de Victor Noir (pseudonyme) paru en 2005 : *Nicolas Sarkozy ou le destin de Brutus*.

⁵³ Idem, p. 12.

⁵⁴ Termes du reportage pour qualifier l'élection présidentielle de 1995 et le duel droite-droite entre Chirac et Balladur – tous deux candidats cette année-là.

⁵⁵ La trahison est un terme qui revient fréquemment dans la presse et la littérature, qui évoquent la carrière politique de Sarkozy : il aurait trahi en 1983 Charles Pasqua pour briguer la mairie de Neuilly, puis en 1995, il trahit Chirac pour s'allier à Balladur. L'homme partagerait ainsi plus que son prénom avec Machiavel – une autre comparaison très appréciée par les médias.

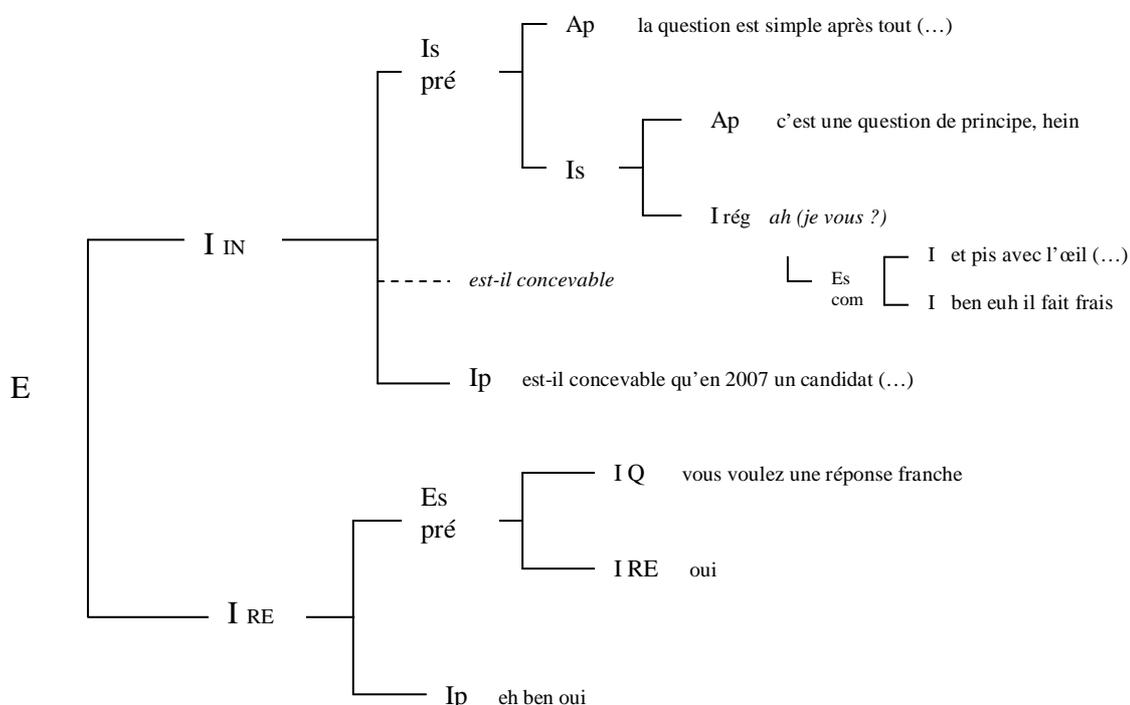




En s’arrogeant le rôle de Mazerolle, il veut souligner sa préséance sur la discussion, même si jusque là, il n’a presque rien dit. Le nombre de tours de parole des interlocuteurs de cette deuxième partie est égal, mais Mazerolle parle plus, ce qui n’est pas forcément synonyme de supériorité.

La concision de la réponse de Sarkozy (au TP10) n’arrange pas les affaires du journaliste qui a déployé beaucoup de soins pour faire « accoucher » son invité. Sa sollicitation se retrouve avortée. Nous avons schématisé ce fragment de discours de manière à rendre la structure complexe des interventions :

Figure 8. Organisation relationnelle du fragment



N.B. La ligne pointillée indique la continuité intra-tour d’Olivier Mazerolle (TP 5b), qui n’apporte rien de nouveau au niveau du contenu de la question, étant donné qu’il s’agit d’une répétition. Nous avons jugé cependant important de l’indiquer – au même niveau que l’échange subordonné (ES), puisque ce TP 5b chevauche le TP6a (« ah (je vous ?) ») et empiète sur le début du TP6b (« et pis avec l’œil (...) ») – afin de signifier que le journaliste garde le fil de sa question malgré l’interruption de son adversaire, à laquelle d’ailleurs il répond ! Conscients du statut discutable des TP6a et 5b, nous les avons retranscrits en italique ; nous considérons néanmoins qu’ils ont une place légitime dans cette structure hiérarchique (les interactants en tiennent compte pour poursuivre leur échange). Précisons que l’Ecole de Genève aurait tendance à évacuer de la structure hiérarchique les cas de chevauchement.





L'organisation relationnelle traite des « relations [qui] s'établissent entre un constituant textuel et une information en mémoire discursive » (Roulet 2001 : 169) ; ces relations peuvent être illocutoires (IN pour intervention initiative ; RE pour intervention réactive) ou interactives⁵⁶ (intervention du type commentaire, préalable, argument etc.). Les relations hiérarchiques, quant à elles, permettent de déterminer le caractère principal (p) ou subordonné (s) des différents constituants de l'interaction.

Ce que montre très nettement cette structure arborescente, par la récursivité⁵⁷ des échanges, c'est d'une part le dynamisme des TP et la vivacité des locuteurs, prêts à rebondir sur tout commentaire ; d'autre part, les embûches faites au développement de cette « simple » question et qui freinent considérablement l'arrivée de la réaction à cette même question : nous avons illustré cette intervention initiative par une ramification à trois branches. La négociation complexe vient donc démentir la qualification du journaliste (« la question est simple »), et indique au téléspectateur, observateur externe du duel, l'importance de l'enjeu pour le présentateur. D'autant que lorsque l'on touche à l'aspect brûlant de l'actualité, on est jamais très loin de l'audimat ; le journaliste se transforme momentanément en présentateur de talk show en quête de petites révélations. On ne peut s'empêcher de voir dans l'intervention interrogative (IQ : *vous voulez une réponse franche*), nichée au sein de l'intervention réactive principale, un certain mimétisme adopté par Nicolas Sarkozy pour casser l'effet d'emphase de la question du journaliste. Il induit effectivement ce dernier à participer à un échange préalable avant de répondre à la question initiale qui lui a été posée. Comme voulant faire écho au long préambule du journaliste, il organise un petit effet de suspens.

Sa réponse vient trancher avec les atermoiements du début : un unique connecteur accolé à l'adverbe d'affirmation (« eh ben ») représente de manière implicite la question posée : N[O[]Eh ben, oui.]⁵⁸ : *oui, c'est concevable, même si vous insinuez le contraire*.

En résumé, Sarkozy propose de répondre avec franchise et met en scène sa totale collaboration – sorte de bravoure déjà visible au TP6a où nous pensons que

⁵⁶ Il faut comprendre par *relation interactive* : la relation qui porte « sur un constituant de l'intervention et une information en mémoire discursive », cf. note 4, in : Roulet (2001 : 168f.).

⁵⁷ La récursivité est la propriété que possèdent les échanges et interventions de pouvoir se contenir eux-mêmes.

⁵⁸ La notation est empruntée au chapitre sur l'organisation polyphonique de Roulet (2001 : 284). Les crochets droits vides sont mis pour le discours représenté d'Olivier Mazerolle (O) ; Nicolas Sarkozy (N) est la source de ce discours.





l'intervention fonctionne comme régulateur (*je vous écoute*)⁵⁹, comme signe d'encouragement donné à son interlocuteur de poursuivre : *mais allez-y donc, j'attends votre question*. Nicolas Sarkozy, souhaitant faire preuve de bonne foi non sans ironie, désamorce d'abord la question, puis détourne ensuite délicatement son enjeu, en produisant un énoncé méta-communicatif (TP8) – qui présuppose qu'il pourrait mentir ! Il met l'attention sur la manière plutôt que sur le contenu, un contenu qui paraît bien parcellaire (phrase incomplète) en comparaison de sa question. Il évite de trop s'impliquer dans son énonciation ; une modestie de propos qui lui permet de rendre sa candidature tout aussi modeste. Cette stratégie dérange visiblement le journaliste.

La question qualifiée de « simple » par Mazerolle ne souffre donc pas de réponse simple ; il ne se satisfait pas de cette intervention réactive, pourtant placée sous le signe de la connivence (« vous voulez une réponse franche ? »), et relance pour la quatrième fois sa question sur un ton exclamatif : « c'est concevable ». Un peu à court d'argument dans un premier temps, et peut-être courroucé de s'être fait trancher l'herbe sous les pieds, Mazerolle s'oppose aux répliques de son invité (TP 11-13b) dans un second temps : il y a une escalade du volume de la voix du journaliste qui va crescendo avec le nombre de chevauchements. Un empiètement de parole qui désigne un empiètement de la distance formelle : est-ce le fait de rencontrer pour la troisième fois son interlocuteur qui enhardit le journaliste ?

Il « sai[t] » en tout cas ce que son interlocuteur va dire et propose une anticipation de ses objections, – objections du politicien qui en restent au stade embryonnaire (cf. TP 12, 14a, 14b). Mazerolle recourt à la polyphonie pour rapporter des propos tenus par le président de l'UMP lors d'une émission de variété⁶⁰. Cette diaphonie⁶¹ à distance est une double menace pour la face positive de l'homme politique : on insinue qu'il ressort son ambition présidentielle à qui veut l'entendre, en allant même jusqu'à se fourvoyer dans des émissions de divertissement. L'utilisation de ce FTA⁶² se révèle être en fait à

⁵⁹ La notation de cette intervention (*rég* pour régulateur) dans la figure 8 n'appartient pas à celle de l'Ecole de Genève, nous avons emprunté ce terme à Kerbrat-Orecchioni (1990 : 18). Par « Régulateur », celle-ci qualifie les signaux d'écoute d'un récepteur. Signalons encore que notre notation n'est que pure hypothèse - le TP 6a étant quasi inaudible.

⁶⁰ Nicolas Sarkozy se rend pour la deuxième fois en janvier 2005 dans l'émission *On ne peut pas plaire à tout le monde* de Marc-Olivier Fogiel, diffusée sur France 3. Cf. Artufel (2006 : 44).

⁶¹ Selon Roulet, une construction du discours est dite *diaphonique* lorsque le « locuteur/scripteur représente dans son discours celui de son interlocuteur immédiat » (2001 : 286).

⁶² *Face Threatening Act* : acte menaçant pour la face – notion tirée de la théorie de Brown et Levinson.





double tranchant, puisque la source de cette information – une émission de variétés – met également en danger le niveau de crédibilité du journaliste.

Nicolas Sarkozy, qui se place en retrait sur sa chaise dès le TP 16, décide de quitter momentanément sa position offensive, et d'esquiver l'acte menaçant fait à sa face. Une nouvelle fois, il fait porter le contenu de ses répliques sur les procédés d'énonciation de son interlocuteur. L'ironie (TP 16) alliée à une politesse excessive font la lumière sur le « formidable » numéro de Mazerolle : « ah bon, pardon, j'attendrai pour répondre que vous ayez fini ». Nicolas Sarkozy, se posant au passage en victime, laisse intentionnellement son interlocuteur s'égosiller, et l'encourage même par une révérence de la main. Le style archaïque créé par l'inversion dans la phrase, « j'attendrai *pour répondre* que vous ayez fini », renforce cette idée de place laissée par le politicien au journaliste, un repli autant physique et verbal que syntaxique. Nicolas Sarkozy réalise ici un bel exemple de congruence, c'est-à-dire une adéquation parfaite entre son discours et son attitude corporelle.

Au terme de cette deuxième partie, la sollicitation reste donc avortée, les interactants refusant de coopérer et échangeant même leur rôle praxéologique : l'interviewé pose des questions, et l'interviewer répond de manière péremptoire à la place de celui qu'il interroge. Au terme de cette deuxième partie de la négociation entre les interlocuteurs, l'on peut donc résumer ainsi la stratégie de chacun : l'invité souhaite éviter d'aborder de manière trop directe sa *trahison* du président, tout en affirmant son ambition ; le journaliste, qui a « travaillé » sa question, exige un type de réponse bien précis à l'attention de son audience.

Le duel verbal ne manque pas d'être souligné par un curieux montage du réalisateur qui propose une image en miroir durant 3 secondes (au temps 0:39:43 de l'émission) : les interlocuteurs sont multipliés par deux et forment donc par le face à face des images, un face à face à quatre. La figure homothétique vient résumer la confusion des rôles entre les protagonistes et appuyer leur confrontation, apportant une sorte de climax visuel au téléspectateur. A la place de ping-pong d'images cadrées, le réalisateur choisit l'image statique qui se répond à elle-même pour indiquer peut-être aussi que l'on tourne en rond.





2.3.3. Aveu – partie III

Le début de cette troisième partie s'ouvre sur un signal de coopération, une incitation adressée au politicien: « maintenant je vous écoute ». Ce message, qui, empiété par le tour de parole 20a, passe quasi inaperçu, en dit long sur les attentes de Mazerolle. Après son fastidieux recadrage de la deuxième partie (n° II) pour déjouer toutes les précautions de l'invité vis-à-vis du « président sortant », le journaliste réclame « maintenant » des aveux, à savoir les intentions claires du candidat. L'utilisation du déictique temporel par le journaliste met un terme à la phase de sollicitation qui tirait en longueur ; des détours qui ont servi à contrer ceux du politicien et à le mener jusqu'à ses derniers retranchements (au-delà desquels il devient difficile de ne pas passer pour un couard).

Il s'agit d'une sorte de *double bind*, un dilemme auquel se trouve confronté Nicolas Sarkozy. « Comment satisfaire l'autre, sans trop se sacrifier soi-même ? » : un conflit « entre Soi et l'Autre » selon les termes de Kerbrat-Orecchioni (1992 : 279), qui revisite la notion de « double contrainte » telle que l'a définie Bateson puis Watzlawick. En effet, si Sarkozy ne répond pas complètement, sa sincérité en pâtit, et dans le cas contraire, il passe pour un traître.

Le journaliste ne fait là qu'exploiter le ressort de la position délicate dans laquelle se trouve politiquement son invité : celle d'outsider du gouvernement, mais néanmoins du même parti que le président en place ; une position qui le contraint à clamer à-demi mot ses velléités de *rupture*⁶³. Cette attitude devient encore plus ambiguë dès lors qu'il récupère grâce à Chirac son poste au ministère de l'Intérieur à l'été 2005, soit quelques mois après son passage à l'émission :

Le ministre/chef de l'UMP semble jongler en permanence avec deux registres : l'action et la solidarité gouvernementale, d'un côté, le projet pour 2007 et la critique de la politique actuelle, de l'autre. Il adapte son discours en fonction des publics (paroles fortes et critiques devant les préfets, les élus, les patrons d'entreprise ; déclarations de solidarité et unité de façade devant les médias) et laisse ses partisans exprimer à sa place ses convictions profondes afin de détourner l'attention. (Artufel 2006 : 81)

⁶³ Précisons pour être exact que le mot n'apparaît pas lors de l'émission. Notons toutefois qu'il est présent dans le vocabulaire du candidat dès 2005. Cf. le numéro 2837 de *L'Express* consacré à Nicolas Sarkozy dans lequel on relève quelques occurrences du mot (17-23 novembre 2005, p. 28-67). « Sarkozy contre-attaque » est l'intitulé de l'article de Denis Jeambar, – un titre elliptique, puisqu'il peut s'agir des problèmes de banlieue (il est alors ministre de l'Intérieur) ou de la perspective de la présidentielle.





C'est à la lumière de cette quasi impasse qu'il faut par conséquent considérer les arabesques⁶⁴ de Nicolas Sarkozy – des arabesques qui tendent à faire déplacer la controverse. Nous voulons parler des attaques *ad hominem*⁶⁵, auxquelles il se livre depuis le début de l'extrait, et dont voici la dernière occurrence : « pis on voit que votre question vous l'avez travaillée, hein ? ». A en croire que l'argument *ad hominem* constitue la stratégie d'évitement préférée du candidat, puisque, comme l'indique son nom, une attaque *ad hominem* est « une attaque contre la personne au lieu de *ad rem*, contre la chose dont il est question » (Amossy 2006 : 40).

Ajoutons à ce recours, celui de l'ironie et de l'humour, qui participe selon Charaudeau à un ethos⁶⁶ d'intelligence :

[...] lorsqu'elle réussit et qu'elle fait mouche, l'énonciation humoristique met les rieurs du côté de l'orateur, construit en faveur de celui-ci un ethos d'« intelligence » qui en appelle à la complicité de l'auditoire et peut être destructrice pour l'adversaire.

L'usage de l'humour représente un avantage supplémentaire en ce qu'il peut aussi transformer Caïn en Abel, le côté agressif implicité par le sujet (une ambition carnassière) s'effaçant devant le côté plus humain. Quelqu'un qui rit ne peut en quelque sorte pas assassiner politiquement.

Ainsi, lors d'une question d'Alain Duhamel, en fin d'émission, sur le « raisonnable » d'un troisième mandat présidentiel de Chirac, Sarkozy répond avec un large sourire :

NICOLAS SARKOZY

Vous avez été la [= la question] chercher loin.

ALAIN DUHAMEL

Je l'ai cherchée en vous écoutant tout à l'heure. De toute façon, si j'avais été plus court, vous auriez évité plus facilement.

Alain Duhamel adopte ici à l'instar de Mazerolle la même méthode pour élaborer sa question, celle du discours représenté : Duhamel cite des propos tenus lors de l'émission par le politicien – diaphonie locale – tandis que Mazerolle revenait sur des déclarations

⁶⁴ Nous empruntons ce terme à E.T.A. Hoffmann ; dans *Kater Murr*, le personnage fictif, Kreisler, partage certains tics (mouvements convulsifs) avec le politicien.

⁶⁵ On trouvera un rappel des paralogismes en *ad* chez Amossy (2006 : 139ff.), qui reprend ceux introduits par Locke en 1690 dans *Essais sur l'entendement humain*.

⁶⁶ Le terme *ethos* remonte à la tradition aristotélicienne, qui distinguait trois dimensions dans la rhétorique : logos, ethos et pathos. Selon Auchlin (2000 : 82), « [d]ans le système des preuves de la rhétorique d'Aristote, la *preuve éthique*, ou preuve par l'ethos (la plus efficace des deux preuves "subjectives") consiste pour l'orateur à donner, par la façon dont il construit son discours, une image de lui-même de nature à convaincre l'auditoire en gagnant sa confiance ». L'ethos concerne ce que nous donnons à voir de nous même lorsque nous parlons aux autres. Précisons qu'Auchlin donne deux visions de l'ethos : l'une statique et monologale appelée « ethos en soi » qui fait « l'impasse sur le fait que tout ethos est *ethos pour quelqu'un* », l'autre dynamique et dialogale, « ethos pour quelqu'un ». Pour les détails, se référer à l'article cité avant.





faites chez un confrère – diaphonie à distance. On peut voir là les techniques de ménagement de face, déjà évoquées plus avant, à savoir l’atténuation de l’attaque – qui met l’interlocuteur dans une position basse – par un procédé polyphonique (*certain disent que*) ou, plus efficace encore, un procédé diaphonique (*vous-même vous dites que*).

2.3.3.1. Petit bonheur conflictuel des bonimenteurs

L’utilisation du discours rapporté fait émerger indirectement un autre aspect : celui de l’homogénéisation⁶⁷ de l’information. L’inter-texte des journalistes et la réaction répétitive de Sarkozy (l’amusement) ne sont pas dus au hasard, ils révèlent au contraire l’uniformisation des sujets et le caractère calculé d’une mécanique bien huilée : la mise en scène du duel entre Chirac et Sarkozy. Cette construction médiatique est relayée en abondance depuis l’annonce par Sarkozy de sa possible candidature en 2007, au point de devenir incontournable. Une construction rentable qui profite autant à l’homme politique qu’aux médias, puisque *tout le monde en parle...* Un travail pour gagner « ses émoluments » et « après tout » Monsieur Sarkozy doit sa visite à cette actualité.

Le sujet étant convenu, les interactants peuvent donc se livrer en toute aisance au jeu de la petite provocation. D’où le plaisir qu’il ressort de cet échange : rapidité des interventions et petite mise en scène autour du service public démontrent qu’il n’y a pas de surprises. Les deux agents s’amuse, rient et prennent le public comme témoin de leur petite rivalité. Une lutte d’influence, pour gagner l’audience, qui fait oublier momentanément celle évoquée il y a quelques instants, la lutte entre Jacques Chirac et Nicolas Sarkozy. Un déplacement – qui n’est pas sans intérêts pour Sarkozy – s’opère donc et pousse le journaliste à se justifier après les FTAs (*Face Threatening Acts*) exercés sur sa face positive : « pis, on voit que votre question, vous l’avez travaillée, hein ? [...] puis, elle vous tenait à cœur, hein ? [...] et puis c’est votre petite contribution à la paix dans les familles ».

⁶⁷ Cf. Bourdieu (1996 : 24) : « Pour les journalistes, la lecture des journaux est une activité indispensable et la revue de presse un instrument de travail : pour savoir ce qu’on va dire, il faut savoir ce que les autres ont dit. C’est un des mécanismes à travers lesquels s’engendre l’homogénéité des produits proposés. [...] Dans les comités de rédaction, on passe une part considérable du temps à parler d’autres journaux, et en particulier de "ce qu’ils ont fait et qu’on n’a pas fait" ("on a loupé ça !") et qu’on aurait dû faire – sans discussion – puisqu’ils l’ont fait. ».





Sarkozy prend une position haute de moralisateur pour juger Mazerolle, et le relègue de son statut d'informateur à celui de trivial animateur. Par les termes de « petite contribution » le politicien signifie que l'on s'adresse plus à un public de divertissement qu'à un public de citoyens : « la paix des familles » renvoie directement à l'espace privé (*vs* public), à la sphère sensationnelle (*vs* rationnelle). Une remarque qui ne manque toutefois pas d'aplomb, lorsque l'on mesure tout le profit que tire le politicien de cette *guerre* avec Chirac⁶⁸. Selon certains journalistes, « il parvient quotidiennement à intéresser les médias de son projet de parricide chiraquien, à ses bisbilles incessantes avec les autres barons du gaullisme » (Noir 2005 : 12) : une instrumentalisation stratégique de cette lutte de pouvoir qui est symbolisée durant toute la période de campagne électorale par le terme de « rupture ». Remarquons par ailleurs que l'homme politique ne rechigne jamais à médiatiser sa propre famille, versant ainsi régulièrement dans le sensationnel et se servant habilement de sa vie privée pour sa vie d'homme public. Cécilia Sarkozy se trouve lors de l'émission au premier rang du public et est cadrée plusieurs fois par un cameraman. Au moment d'écrire ces lignes, l'actualité récente nous donne raison sur cette médiatisation extrême voire grotesque de sa vie, dont il soigne régulièrement la mise en scène : Sarkozy – devenu entre temps président de la République – a ainsi officialisé sa liaison avec un mannequin dans un parc d'attraction. En dévoilant des détails de sa vie intime, le politicien fournit bien évidemment des images aux médias, qui, à leur tour, les retransmettent au public. L'opération est donc rentable pour l'une ou l'autre des parties ; sans oublier, que la force de captation de l'image peut réduire l'attention portée aux textes (ex : des arguments politiques).

Mazerolle ne se risque pourtant pas à dénoncer ce jeu de bonimenteur et préfère jouer le sien en se rabaissant intentionnellement pour déjouer l'ironie du politicien : « oh ben j'travaille [...] il m'arrive de travailler » (TP 21a-b). Cette stratégie est toutefois en porte-à-faux avec l'attitude du journaliste qui tente encore une fois de s'imposer dans l'interaction par sa voix, pour revendiquer sa modestie en tant qu'agent du service public.

Il faut bien gagner sa croûte, dirait un cheminot ; le journaliste préfère le terme d'« émoluments », un terme qui, au pluriel, signifie :

⁶⁸ Artufel et Duroux dans un paragraphe intitulé « OPA sur la Chiraquie » évoquent ce « rapport de force stratégiquement mis en scène » dans la communication de Nicolas Sarkozy (2006 : 46).





2. Rétributions des actes tarifés d'un officier ministériel. (ADMIN.) Rétribution représentant un traitement fixe ou variable. => **appointements, honoraires, rémunération, salaire, traitement.**
(Robert 2008)

Le choix lexical du journaliste ne doit rien au hasard, il persifle en fait les valeurs politiques défendues par son invité : le travail et le mérite.

C'est bien parce que Nicolas Sarkozy est favorable « à la prise en compte des performances des fonctionnaires dans leurs émoluments »⁶⁹ que Mazerolle peut justifier tout le zèle que son interlocuteur lui reproche⁷⁰ : « oh ben je travaille (...) vous savez c'est le service public ici, faut bien gagner ses émoluments » ; et sur ce point, Sarkozy ne peut pas le contredire, « bien sûr » (TP 23).

A voir, entendre puis relire cet extrait, l'on est tout de même frappé par le ton de cette interaction : gestuelle théâtrale, rires et moqueries. Les deux personnalités semblent profiter de leur relative « autonomie » pour se permettre une certaine liberté de parole et s'octroyer un petit moment de bonheur conversationnel⁷¹ en plein débat. Nous nous intéressons ici « à la manière dont les interactants *vivent* leur interaction » (Auchlin 1991 : 113), et non au bonheur qui pourrait être envisagé du point de vue de l'analyste de discours. Ce petit plaisir d'Olivier Mazerolle auquel participe activement Nicolas Sarkozy, un bonheur dialogique⁷², ne s'exprime pas explicitement dans les commentaires méta-discursifs des protagonistes, et au vu de la situation agonistique, il serait d'ailleurs étonnant d'en trouver. Ainsi, lorsque Sarkozy affirme par exemple être « très heureux de discuter et de débattre »⁷³ avec Michel Sapin, le téléspectateur comprend toute la portée ironique de cette déclaration. Il faut donc comprendre que le fait de révéler son « bonheur » ou d'en parler dans le cadre d'un débat ne reflète en rien de ce que le participant éprouve réellement. Donnons encore cette dernière phrase de N.

⁶⁹ Alain Duhamel parle d'ailleurs de cette question avec l'invité en fin d'émission et utilise le terme d'« émoluments ». On peut gager que lors de la préparation de l'émission, la rédaction est mainte fois revenue sur cette notion, ce qui peut expliquer ce mot d'esprit (qui ne viendrait donc pas de nulle part). Cf. Annexe, p. 54.

⁷⁰ Un geste de Nicolas Sarkozy vient appuyer et railler Mazerolle : les deux poings fermés au niveau du thorax sont secoués verticalement pour mimer l'effort ainsi que le mouvement de la bouche qui dévoile dans un sourire des dents qui grincent (sourire agressif). Se référer au temps 0:39:49 du dvd.

⁷¹ Une « dimension constitutivement subjective du vécu discursif » définie par Auchlin (1991 : 104), qui n'apparaît pas dans les formes d'organisation de l'approche modulaire de L'Ecole de Genève (Roulet 2001).

⁷² L'on parle de bonheur « dialogique » lorsque ce dernier « trouve sa cause dans la qualité de l'échange et non [...] dans celle d'un constituant discursif monologique (une intervention). » (Auchlin 1991 : 112).

⁷³ Cf. Annexe, p. 9.





Sarkozy qui clôt le débat avec M. Sapin : « ce qui me rend triste, c'est que vous deviez partir, c'est tout. »⁷⁴.

Dans le cas de notre extrait, le plaisir des sujets parlants émerge par les éléments discursifs tels que chevauchements et interruptions issus de la tension provoquée par la controverse. Les codes d'interprétation doivent être alors revus à la lumière de la situation d'interaction (ici : un débat) pour justifier l'intuition de bonheur ou de malheur conversationnel. D'après Auchlin, l'« on interprète [] les *mouvements discursifs* et les *reformulations* comme des ajustements énonciatifs consécutifs à des intuitions de malheur relatif [...] » (1991 :114), il nous faut toutefois constater avec ce cas de productions discursives une variante positive. Nous postulons en effet que l'investissement des locuteurs dans leur discours tend même à favoriser ce qui pourrait être perçu comme des *ratés communicationnels* dans un usage ordinaire du discours. Le bonheur se conçoit ici justement dans les maladresses, par exemple celles déjà évoquées lors de notre analyse de la partie I : avec l'*endiguement* de la question, d'une part, et l'atermoisement de la réponse, de l'autre. Un réel plaisir de débattre, de créer la controverse : un jeu de la petite pique. Charaudeau parle d'une « tradition d'impertinence française » (2005 : 79). Sans aller jusqu'à l'impertinence, on considère la négociation de cette interaction comme une connivence railleuse, une sorte de tango conversationnel pour séduire les spectateurs. La collaboration se limite, puisqu'il est question de débat, à un échange de bons procédés : chacun travaille à enrober les boniments par le spectacle, d'autant que le sujet de débat est, rappelons-le, plus qu'habituel. Cette collaboration autour d'un sujet dramatisé met en relief la part de marketing politique dans le discours politique ; il est bien plus question de jeu que d'enjeu politique. On voit déjà ici les prémisses de la campagne présidentielle de 2007, durant laquelle la personnalité importait plus que le programme. Un article de Rizzitelli rapporte les réactions de correspondants européens à ce sujet :

Si la matière première des débats n'excite pas plus que ça les médias continentaux, la nature même du scrutin, présidentielle, qui personnalise à l'excès, fait l'unanimité. « Les nouveaux personnages donnent beaucoup de spectacle, notamment à la télé », souligne Rúben Amón [= correspondant en France d'*El Mundo*]. La forme plus que le fond, air connu. « Ils ont tous bien assimilé les méthodes de Blair et de Clinton », ironise René Moerland [= reporter néerlandais].⁷⁵

⁷⁴ Cf. Annexe, p. 14.

⁷⁵ In : « Les correspondants font leur présidentielle », *Les Inrockuptibles*, 27 mars 2007, p.20.





Un phénomène que Trognon, à la suite de Noël Nel (1988), relevait déjà il y a plus de quinze ans :

[...] ce phénomène est lié à l'introduction de l'opinion publique dans le jeu politique – sondages avant, pendant, après – et à la mise en scène de ce jeu. Cause autant que conséquence. Phénomènes qui se nourrissent les uns les autres. A partir du moment où les médias dérivent du public au privé, et, publics aussi bien que privés, en viennent à se disputer les parts de marché et à se jauger en parts de marché, le marketing s'impose et il en découle des « logiques structurantes » (Mouchon, 1989) de la communication politique. S'il faut faire de l'audience avec tout (et avec rien), il faut en faire aussi avec les émissions politiques [...]. (1994 : 13)

Les interlocuteurs prennent donc soin de divertir leur audience. Les traces émotionnelles paralinguistiques, les rires du public sur le plateau, viennent confirmer qu'il y a un bonheur conversationnel « indirect » (*vs* « direct »)⁷⁶ chez les destinataires. L'opération marketing et la captation de l'audience ont réussi.

2.3.3.2. L'aveu transparent

L'échange est révélateur du comportement adopté par Nicolas Sarkozy à l'encontre des journalistes, une certaine manière de « s'appuyer sur une relation de connivence pour mieux déjouer la critique »⁷⁷ : *moi, je joue le jeu*. C'est peut-être une des raisons pour lesquelles il participe patiemment à la petite provocation, qui se caractérise chez Mazerolle par un certain psittacisme – « forme de langage comparable à celle du perroquet » (Dupriez 1984 : 369) : « concevable » revient quatre fois (TP 5a, 5b, 7 et 11), et trois occurrences pour « président sortant » (TP 13a, 15d, 30b). En fait, Mazerolle répète ce qu'il a entendu chez un autre – « j'ai entendu ça chez monsieur, chez Olivier Fogiel » – à la manière d'un élève qui aurait bien retenu sa leçon.

L'analyse prosodique vient renforcer cette idée, en observant le ton adopté par le journaliste (TP 30a et b) : « monsieur Chirac lui même n'était que candidat [...] n'était pas sortant ». Le ton infantile est caractérisé par un débit assez rapide, d'une part : il faut 1.75s à Mazerolle pour réaliser le TP 30a avant l'interruption intra-tour de Nicolas Sarkozy (une certaine prouesse de diction au vu du nombre de consonnes à articuler) ; d'autre part, une intonation plus aiguë est perceptible à chaque fois que le journaliste prononce le verbe être à l'imparfait (« n'était »). Ce changement de registre indique

⁷⁶ Selon Auchlin, le « niveau auquel appartient le discours qui le [= le bonheur] cause ». Le niveau *direct* est celui des interlocuteurs, Mazerolle et Sarkozy ; le niveau *indirect* est celui du public, des téléspectateurs.

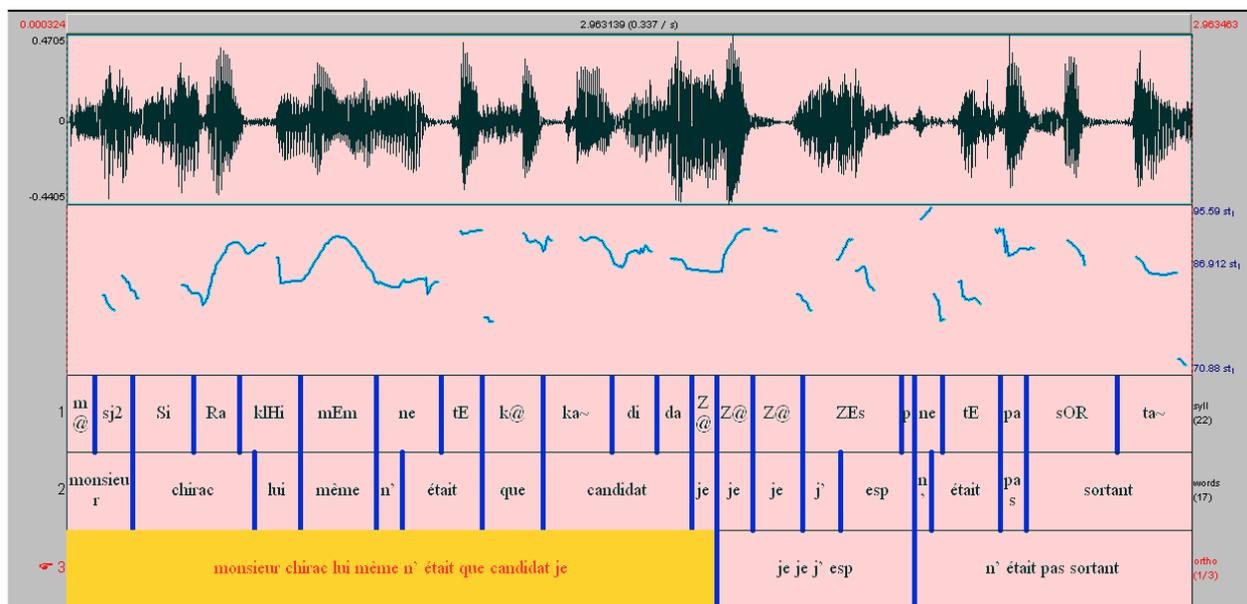
⁷⁷ Selon un article des *Inrockuptibles*, « Sarko et le troupeau », du 27 mars 2007 (p.31) qui rapporte les propos de Philippe Ridet, journaliste au *Monde*.





l'énerverment mais aussi la provocation du journaliste, une sorte de *na na nère* d'écolier ; on note à ce propos le petit sourire du journaliste en fin de tour.

Figure 9. TextGrid à 3 tires généré par EasyAlign sous Praat⁷⁸ : OM & NS
En demi-tons (st) relatifs à 1 Hz



Pependant, le politicien ne joue plus. Malgré une égalité parfaite des tours de parole dans cette troisième partie (10 tours de paroles pour chaque intervenant), on constate qu'il parle plus, surtout en fin de IIIème partie, et qu'il domine l'échange ; certes, Mazerolle a envoyé un signal clair dans ce sens (« maintenant je vous écoute »), même si les quelques interruptions de sa part viennent contredire cette intention de départ. Le recours par l'invité à la répétition coupe court à ces intrusions : l'adverbe « toujours » est asséné à trois reprises, dont les deux dernières sur un ton descendant, et accompagné par l'index de la main gauche pointé vers le haut. Un geste usuel chez le politicien que Catherine Monnin, « chargée de cours en communication et comportement organisationnel », décrypte :

L'index porté vers le haut ou vers l'avant est très courant chez Sarkozy. Agressif ou moralisateur mais congruant : il affirme fortement, et ses mains, marquant l'articulation des mots, appuient le discours [...].⁷⁹

⁷⁸ L'outil *EasyAlign* de Goldman (2007) permet d'aligner phonétiquement une transcription orthographique – un texte au format txt – à un corpus sonore. Cet outil s'utilise sous le logiciel de phonétique *Praat*, développé par Boersma et Weenink (1996) ; ce logiciel libre permet l'analyse et la manipulation de sons.

⁷⁹ Propos relevés dans l'article de Florence Gaillard « Corps à corps cathodique » du *Temps*, 2 mai 2007, p. 3.





Le caractère absolu de l'affirmation, au niveau du contenu et de la manière dont elle est énoncée, manifeste un renversement de situation : « toujours », là où Mazerolle prétendait « jamais » (TP 13a), Sarkozy persiste avec ce terme (TP 22b, 27) qu'il réussit même à faire admettre au journaliste, du moins verbalement : « d'accord » (TP 26). Le ton des interventions de Nicolas Sarkozy est sérieux, même si Mazerolle continue d'esquisser des sourires, on l'a vu au terme du TP 30b.

Le contraste avec son interlocuteur est d'autant plus probant que le débit de Nicolas Sarkozy est plus lent et son intonation plus grave au TP 31 ; le chevauchement qu'il réalise (TP 31) est en outre non compétitif⁸⁰ ; il s'agit plutôt pour lui de garder le fil de sa pensée.

Au TP 32, Nicolas Sarkozy lance un « d'accord » très rassurant et non-agressif ; il est assez rare de l'entendre prendre un ton conciliant et terminer sur un contour conclusif montant pour ne pas le relever. La montée mélodique réalisée avec la locution adverbiale (« d'accord ») indique une recherche de consensus du locuteur pour en *rester là* avant de poursuivre sa démonstration. Cette montée fait d'ailleurs écho à celle du journaliste décrite avant : le politicien manifeste par cette « inter-synchronisation » une « empathie vocale » et verbale (Kerbrat-Orecchioni 1990 : 22). La réponse au ton infantile du journaliste vient ainsi subtilement évacuer l'agression.

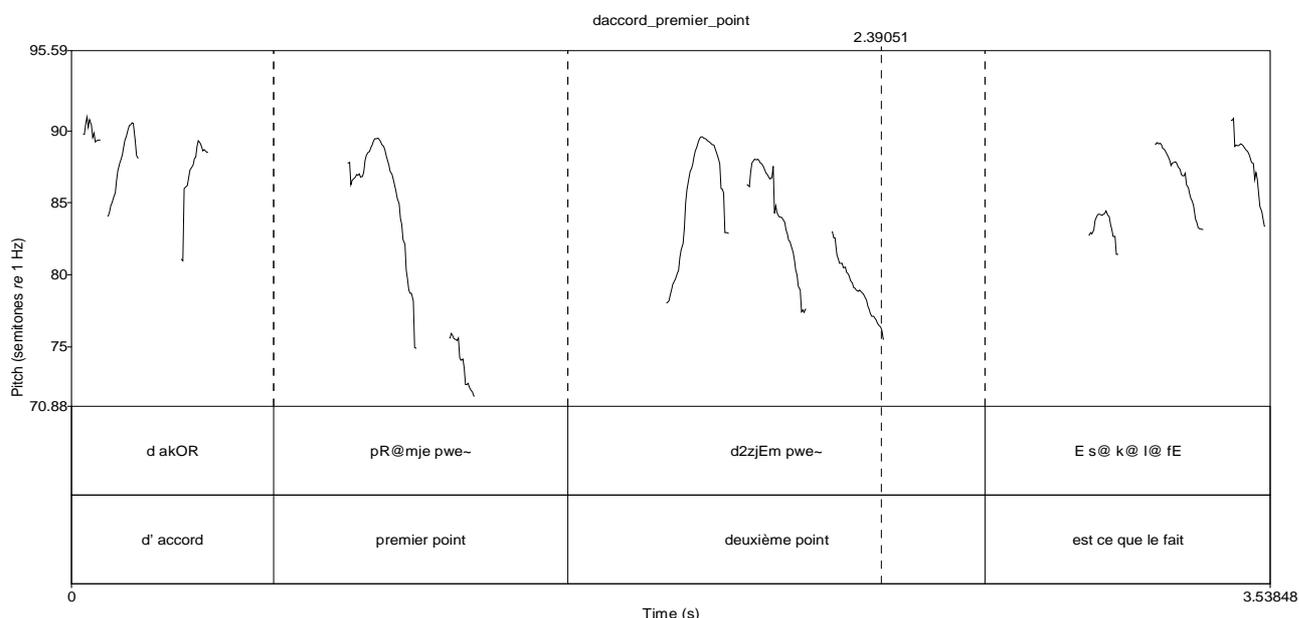
Le fait que l'adverbe reste en quelque sorte suspendu *mélodiquement* est stratégiquement profitable à son locuteur puisque il lui permet de garder la parole tout en feignant la conciliation. Ce semblant de consensus est bien vite mis au placard par une ratification, « premier point », au cours de laquelle le politicien renoue avec les contours conclusifs descendants en adoptant un ton plus péremptoire ; le fondamental de la voix dévie pratiquement de 20st. La déviation du fondamental tombe comme un couperet et signale, en même temps que le tranchant de la main gauche déplacé horizontalement, la fin de la polémique *mazerollienne* sur le thème Chirac-Sarkozy.

⁸⁰ Terme repris à Roulet (2001 : 244) qui distingue différents types de chevauchement.





Figure 10. TextGrid à 2 tires généré par EasyAlign sous Praat : NS
En demi-tons (st) relatifs à 1 Hz



A partir de « premier point », ne voulant pas perdre sa concentration et n'ayant pas l'intention de retomber dans une séquence de divertissement, Nicolas Sarkozy ne regarde plus le journaliste pendant quelques secondes (jusqu'à « autre candidature »). Les expressions de recadrage servent de piliers lexicaux sur lesquels le locuteur s'arrête pour prendre le temps de dérouler le fil de ses propos : « premier point », « deuxième point ». Simples syntagmes nominaux – un adjectif suivi d'un nom, elles fonctionnent pourtant comme de véritables propositions : chaque acte périodique réalise un mouvement périodique⁸¹ à lui seul. Ces mouvements périodiques sont reconnaissables à l'intonation descendante ; ils se terminent sur un ton descendant conclusif (\\). On assiste à une cautèle argumentative du politicien, puisque cette chute mélodique suggère à l'auditeur qu'un argument a été avancé à chaque fois qu'une expression de recadrage a été prononcée.

Ces expressions de recadrage sont devenues tellement caractéristiques du discours *sarkozyen* que la rédaction de *L'Express*⁸² n'a pas hésité à publier dans un article en marge d'une interview une sorte de story-board en quatre photos, qui montre la main gauche de Nicolas Sarkozy en train d'égrainer les chiffres de un à quatre – le geste

⁸¹ Les mouvements périodiques chez Roulet (2001 : 240) sont des unités intonatives présentées, par leur « ponctuation terminale », comme distinctes et autonomes. Les mouvements périodiques peuvent être constitués d'un ou de plusieurs acte(s) périodique(s), unités intonatives distinctes mais non autonomes par leur « ponctuation non terminale ».

⁸² Cf. « Nicolas Sarkozy contre-attaque » in : *L'Express*, 17 novembre 2005, p. 31.





venant souligner la parole. Le discours se construit brique après brique par une auto-synchronisation⁸³ des unités non verbales et verbales. Notons que la locution adverbiale « d'abord », autre expression de recadrage, revient une quinzaine de fois dans la totalité de sa prestation télévisée.

Nous parlions d'impasse, de dilemme avant de nous attarder sur le petit bonheur conflictuel entre les deux protagonistes – ce conflit « entre Soi et l'Autre », dont doit se départir Nicolas Sarkozy pour pouvoir convaincre, autrement dit pour ramener l'Autre à Soi⁸⁴. Il s'agit pour lui d'évoquer avec sincérité et sérieux la question des candidatures au sein de l'UMP et plus précisément de faire allusion à la sienne, sans prendre le risque de passer pour quelqu'un qui crache dans la soupe. Il doit fournir une sorte d'aveu suffisamment transparent pour paraître irréprochable. C'est à cette situation que l'on doit le changement de registre : le retour au sérieux donne une tonalité plus dramatisante à la déclaration. Il ne s'agit plus de badiner avec Olivier Mazerolle – du moins l'espace d'un instant –, mais de délivrer un message grave « aux Français » qui l'écoutent : « je suis venu pour répondre aux questions et je n'ai pas l'intention de mentir, et je n'ai pas l'intention de travestir la vérité » (TP 22b). Cette déclaration sous forme de prolepse – réfuter une objection ou une critique « en se les faisant à soi-même et en les détruisant d'avance » (Dupriez 1984 : 362) – présuppose que le futur candidat pourrait mentir. Nicolas Sarkozy use de ficelles rhétoriques pour mettre son interlocuteur au ban de l'échange, puisque non content de prévenir la critique, il fait les questions et les réponses : « est-ce qu'il est concevable (...) » (TP 22b) ; « est-ce que le fait d'être président rend illégitime (...) » (TP 32). La manœuvre vise en fait à supprimer l'intermédiaire pour pouvoir directement s'adresser au tiers-muet et se livrer à un discours monogéré. Pour ramener cet Autre (le téléspectateur) à Soi, le politicien met en scène une sorte de transparence symbolisée par un parler vrai. Calvet et Véronis, qui précisent que la formule est un héritage de Michel Rocard, se demandent si cette nouvelle tendance n'est pas une « version moderne du paradoxe du menteur » :

Celui qui annonce qu'il faut désormais que les hommes politiques disent la vérité affirme implicitement que ce sont d'ordinaire des menteurs. Mais il est lui-même homme politique, et on ne peut pas s'empêcher de penser que cette fois-ci encore, il ment... (2006 : 12)

⁸³ Cf. Kerbrat-Orecchioni (1990 : 142).

⁸⁴ C'est ainsi que Charaudeau définit le « principe d'influence » (2005 : 12).





Quoiqu'il en soit, cette volonté de transparence se trouvera inscrite de la main même de Nicolas Sarkozy sur son tract de campagne électorale – un courrier qui parvient à chaque votant avant le premier tour de la présidentielle et qui contient un dépliant par candidat, c'est-à-dire douze prospectus pour cette année 2007. Voici le message du candidat à ses électeurs : « Je ne vous mentirai pas, je ne vous trahirai pas. Je ne me déroberai pas. Je vous demande votre confiance pour qu'ensemble tout devienne possible ».

Pour en revenir à notre émission, la tendance affichée de Nicolas Sarkozy de répondre aux questions sans langue de bois traduit bel et bien l'ambiguïté de sa position (hors-gouvernement) : l'homme politique ne peut pas tout dire, et malgré ce qu'il laisse entendre, il « lui faut jouer de stratégies discursives »⁸⁵. Autant dire que le parler vrai constitue une opération délicate, si l'on souhaite conserver sa crédibilité, mais qu'elle s'avère très utile stratégiquement. Avant d'observer quelques manifestations de ce parler, citons les propos de Nicolas Sarkozy tenus lors d'une conférence à Herzliya (Israël) le 16 décembre 2004 :

Puis-je d'abord vous dire ma conviction que la politique internationale, la diplomatie, les relations entre les Etats doivent gagner en **transparence**, en **simplicité**, en sincérité. Si l'on veut que les peuples comprennent les enjeux, y adhèrent, les partagent il faut qu'ils puissent appréhender les éléments de chaque situation. Le **parler vrai**, le **parler simple**, le **parler direct** va devenir un impératif de la scène internationale comme il l'est devenu de la scène nationale. Obtenir des résultats, affronter des réalités, se dire des choses me semble une méthode toujours préférable à celle qui consiste à contourner les problèmes, à emprunter un langage codé et à imaginer que le temps, comprenez la perte de temps, finit toujours par arranger les choses. (Nous soulignons.)⁸⁶

On note au passage le double langage habile du futur candidat qui appelle à une nouvelle forme de politique internationale basée sur la transparence, tout en laissant sous-entendre qu'il applique déjà cette éthique pour lui-même au plan national⁸⁷. Selon Nicolas Sarkozy, *c'est parce que l'on parle vrai que l'on obtient des résultats*, sorte de lien de cause à effet tout trouvé. On est en fait au cœur de sa stratégie de communication qui repose précisément sur ces pivots : *simplicité, parler simple et direct*.

⁸⁵ Cf. Chapitre de Charaudeau (2005 : 80ff.) « La persuasion politique entre perversité et mentir vrai ».

⁸⁶ Source Internet disponible en document PDF sur <http://www.u-m-p.org/site/index.php/ump/s_informer/discours/conference_2004_d_herzliya_le_16_decembre_2004> (page consultée le 3 janvier 2008).

⁸⁷ Le politicien évoque, plus tard dans sa conférence, ses réalisations au niveau national: « Ceux qui me connaissent savent que la première chose que j'ai faite lorsque je suis devenu en 2002 ministre de l'Intérieur de la République française, ce fut de reconnaître l'ampleur du problème, qui avait trop longtemps été sous-estimé ». (Idem)





2.3.3.2.1. Je parle simplement

Il ne faut pas chercher très loin la notion de simplicité dans le discours de Nicolas Sarkozy, puisqu'il y fait référence lui-même ; l'adverbe « simplement » revient une dizaine de fois, dont trois occurrences dans cet extrait (cf. TP 32 et 47). Ajoutons que le terme est souvent précédé par un verbe de parole, le plus souvent *dire* : « je vous dis simplement » (TP 32) ; « je le dis simplement » (TP 46). Parfois, l'utilisation de l'adverbe laisse cependant hésiter sur le sens à lui donner, ainsi « je parle simplement » (TP 32) jongle adroitement avec les deux acceptions de l'adverbe, le *dire franchement* ou le *dire uniquement* :

1. D'une manière simple, sans complication, sans affectation. [...] => **bonnement, naturellement, uniment**. Recevoir des amis très simplement, sans cérémonie, sans façon
2. (Sens faible) Seulement. => **uniquement** [...] Je voulais simplement vous le dire.
(Robert 2008)

Cette utilisation permet au politicien de gérer le *double bind* déjà évoqué : il contre-argumente tout en ménageant son ethos de « vertu », qui selon Charaudeau se construit justement à travers des images « de transparence, de désintéressement et de loyauté » (2005 : 95) : « je parle simplement parce que je crois que dans une République, c'est aux Français de choisir » (TP 32), dit-il en levant les sourcils à la manière de quelque qui s'étonne. Il y a quelque chose de naïf dans ce « je parle simplement », du moins c'est l'effet qu'il vise sur l'allocataire : *je tiens ces propos uniquement parce qu'à mon avis c'est aux Français de choisir et qu'il n'y a aucune loi d'interdiction*. La contradiction est moins perceptible et donne du coup une image de candidat moins agressive pour l'électorat, moins menaçante envers le père spirituel qu'est Jacques Chirac.

A propos de père spirituel, l'usage particulier de l'adverbe « simplement » doit peut-être son influence directe à Chirac, connu pour son « naturellement » : un héritage, en somme, plus qu'un tic de discours.





Le linguiste Damon Mayaffre, qui a réalisé une analyse logométrique⁸⁸ des discours de l'ancien président Chirac⁸⁹, a pu mesurer aux moyens du logiciel informatique *Hyperbase* que l'adverbe « naturellement » est un des trois mots⁹⁰ les plus caractéristiques de Jacques Chirac. Cette sur-utilisation du mot s'explique selon Mayaffre de la manière suivante : « naturellement » sert fréquemment dans le discours du politicien « à articuler deux affirmations contradictoires en noyant l'incompatibilité dans une forme paralogique qui prend les traits de l'évidence » (cité par Amossy 2006 : 243). Voyons un exemple : « nous devons réduire les dépenses de l'Etat, ce qui ne veut pas dire, naturellement, réduire la situation des fonctionnaires ou les traitements des fonctionnaires »⁹¹. L'on voit dans cet exemple que le *naturellement* joue la fonction de la conjonction à valeur adversative *mais*.

Dans le cas de Sarkozy, l'adverbe « simplement » ne semble pas être le mot le plus fréquent lorsque l'on observe l'ensemble de ses discours⁹², mais il participe néanmoins à modeler un certain message. La formule « je dis simplement » adoucit effectivement le franc parler (*je le dis tout bonnement*) tout en auto-légitimant la prise de position (*je dis uniquement ceci*). L'utilisation, qui en est faite au TP 47, le montre parfaitement ; Nicolas Sarkozy alors qu'il évoque un point de désaccord avec Jacques Chirac : « [...] mais je suis un homme libre. Et je veux dire très simplement que quand je ne crois pas que quelque chose est juste, je le dis, fut-ce au président de la République ». Malgré la présence de l'adverbe d'intensité (*très*) qui ne laisse grammaticalement aucun doute sur le sens donné à « simplement », on peut toutefois, puisqu'il suit une proposition adversative (« mais je suis un homme libre »), l'assimiler à l'adverbe « seulement ». L'adverbe, au service d'une relation interactive (Roulet 2001 : 172), jouerait ainsi le rôle de contre-argument et viendrait épauler la proposition adversative qui le précède : *je respecte le président, mais je suis un homme libre, et à ce propos, parce que vous*

⁸⁸ L'objectif de la logométrie est de renverser la méthode hypothético-déductive, qui consiste à formuler une hypothèse avant de chercher les moyens de l'infirmier ou de la confirmer, en partant de l'objet (le mot) pour aller ensuite vers l'explication.

⁸⁹ Damon Mayaffre (2004), *Paroles de président. Jacques Chirac (1995-2003) et le discours présidentiel sous la Vème République*, Paris, Champion. Nous renvoyons à l'émission radiophonique *Là-bas si j'y suis* de Daniel Mermet consacrée entièrement aux analyses de Mayaffre, et dans laquelle on trouve des extraits sonores. L'émission intitulée « Jacques à dit » est disponible sur < http://www.la-bas.org/article.php3?id_article=1071 > (page consultée le 3 janvier 2007).

⁹⁰ Les deux autres mots les plus utilisés chez Chirac seraient selon Mayaffre : « aujourd'hui » et « notamment ».

⁹¹ Jacques Chirac dans un entretien télévisé du 26 octobre 1995 (exemple donné par l'émission de France Inter *Là-bas si j'y suis*).

⁹² Nous faisons référence ici aux discours mis en ligne sur le site de l'UMP ; cf. la bibliographie de ce travail.





insinuez que je suis déloyal, je dis seulement que quand je crois que quelque chose n'est pas juste, je le dis. De cette façon, Sarkozy délivre un message clair, tout en feignant d'être désintéressé. Le tour de force réside dans le fait de rendre un propos comme une question de bon sens (on retrouve dans ce *simplement* le *naturellement* de Chirac) ; il dit la chose *en passant* (uniquement) et semble ainsi maintenir sa loyauté envers le « président sortant ». En résumé, il soigne idéalement son ethos de « vertu ».

2.3.3.2.2. Le parler direct ou l'art de faire les questions et les réponses

Nous avons déjà relevé un des emplois stylistiques de l'interrogation chez Nicolas Sarkozy, qui consiste à formuler une idée sous forme de question et y répondre immédiatement : « est-ce qu'il est concevable qu'il y ait plusieurs candidats dans la même famille politique ? Depuis 1981, y a toujours eu plusieurs candidats (...) » (TP 22b). Cette méthode présente l'avantage pour le locuteur de réduire, comme on l'a vu, à néant la participation à la négociation de son interlocuteur direct (le journaliste), qui se retrouve de fait dépossédé de son rôle d'interviewer ; les positions étant interverties, le locuteur gagne également du temps pour répondre. Souvent l'interrogation, dans un autre emploi stylistique, est rhétorique : la question contient déjà la réponse en elle-même, ce qui permet au locuteur de ne pas avoir à se justifier, et de réclamer même la réponse à son interlocuteur. On le voit dans cette injonction qui tourne au défi (TP 32):

Est-ce que le fait d'être président de la République rend illégitime par construction toute autre candidature ? Eh bien, **si vous me montrez un texte**, une règle, une coutume qui prévoit cela, alors je m'inclinerai. (Nous soulignons.)

L'intonation indique également que la question n'en est pas vraiment une, puisque la fin de la proposition n'est pas marquée par un contour conclusif montant (/), mais un contour conclusif descendant (à 71,3 st). Ce sont les syntagmes intonatifs⁹³, « est-ce que le fait d'être président de la république // » et « par construction // », qui sont dotés de contours montants et suivis de pauses intra-tours d'une demi-seconde⁹⁴ ; à en croire que le locuteur fait exprès de discriminer par son intonation les mauvais syntagmes. En effet, la question porte sur le fait de savoir si cette candidature est légitime ou non et pas sur le fait d'être ou non président de la République ; on attendrait ainsi : **candidature//**.

⁹³ Cf. chapitre de Moeschler & Auchlin consacré à la phonologie (2001 : 39-51) : « On nomme syntagmes intonatifs les groupes syllabiques dotés d'un contour propre ».

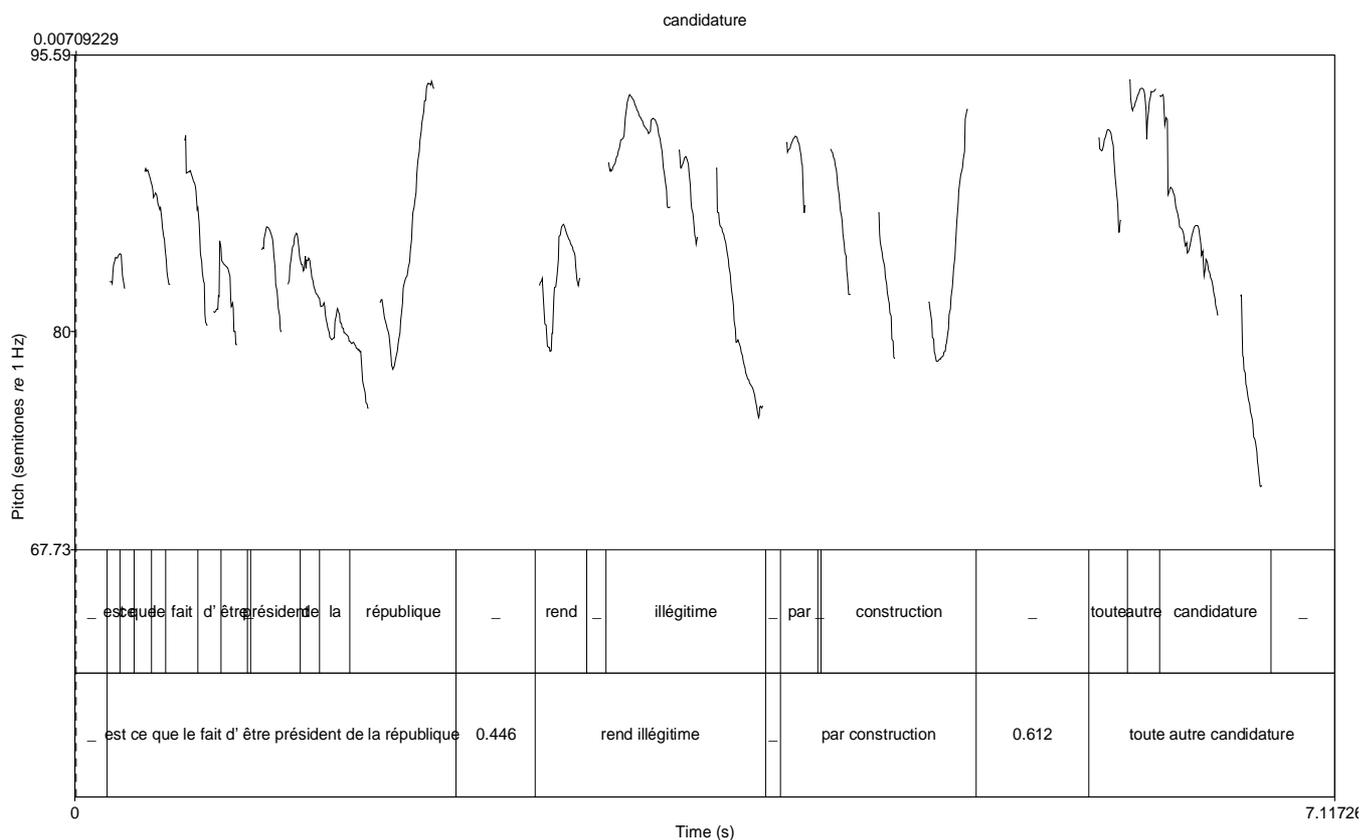
⁹⁴ Les temps de ces pauses sont indiqués dans le texte (respectivement : 0.446 puis 0.612).





Cette alternance de contours mélodiques dans une même proposition – montants, descendants, montants, descendants – est une sorte de *métaphore prosodique* du style oratoire du politicien, qui fait les questions et les réponses lui-même.

Figure 11. TextGrid à 2 tires généré par EasyAlign sous Praat : NS
En demi-tons (st) relatifs à 1 Hz



Pour reprendre la définition de Catherine Kerbrat Orecchioni, qui résume la notion d'interaction à un « réseau d'influences mutuelles » qu'« exercent [les interactants] les uns sur les autres » : « parler, c'est échanger, et c'est changer en échangeant » (1990 : 17) ; on peut se demander ce qu'il reste de « l'échange communicatif » dans ce cas précis. En faisant les questions et les réponses, Nicolas Sarkozy rompt non seulement le rythme de l'interaction mais dialogue d'une certaine façon *sans échanger* avec son interlocuteur. Son usage fréquent de l'adverbe « pourquoi » pour reformuler une problématique avant d'y répondre révèle cette





dialectique ; il s'agit d'une sorte d'effet d'annonce⁹⁵, le politicien met l'accent sur ce qu'il va et ce qu'il est en train de dire :

Pourquoi on a aussi des problèmes ? Essayons de nous tourner vers l'avenir et pas vers le passé politicien. **Pourquoi** on a des problèmes ? On a des problèmes parce que la situation budgétaire de la France est catastrophique et parce que le poids des dépenses publiques fait que nos entreprises pour créer des emplois pour ceux qui nous regardent ont des charges trop lourdes. Voilà le problème. **Comment** on peut trouver une solution ? C'est cela qui est important et c'est cela qui est utile. [...] (Nous soulignons.)
(Annexe, p.9)

Cette stratégie verbale n'est pas nouvelle ; déjà pratiquée dans la Grèce antique, elle est courante dans la rhétorique classique : on pense à la maïeutique de Socrate mais aussi à Démosthène, dont Sarkozy se serait apparemment beaucoup inspiré (Mantoux 2003 : 220). Néanmoins, ce tour rhétorique revêt, avec les nouvelles techniques de communication, un autre aspect ; on le voit, par exemple, au contexte dans lequel prend place notre interaction. Le discours politique doit en effet trouver des solutions pour contourner la contrainte médiatique qui lui ôte sa « force injonctive » (Charaudeau 2005 : 48). Malgré les dispositifs pris pour tenter de faire oublier la situation de communication unidirectionnelle (télédiffusée), n'oublions pas que le lien avec l'opinion publique reste indirect (pas de co-présence, ni de réciprocité). De plus, l'invité ne dispose pas d'accès visuel direct aux téléspectateurs.

Le fait de poser des questions traduit cette volonté de parler vrai, de parler direct : en mettant le médiateur de côté, le politicien donne l'illusion de s'adresser directement à chaque téléspectateur, qui se sent ainsi concerné et participe mentalement. Il donne un ton didactique à ses interventions, en prenant soin de définir lui-même les objets de son discours au fur et à mesure de son argumentation et de démolir la partie adverse⁹⁶ :

Qu'est-ce qu'un service public ? C'est un monopole. C'est-à-dire qu'à un moment donné, l'Etat considère qu'il doit être en charge du service rendu au public. Si ce service public s'arrête, vous prenez alors en otage des utilisateurs qui du fait du monopole n'ont pas d'autres moyens de se déplacer. Je considère que la contrepartie du monopole, c'est le service minimum. Cela veut dire quoi ?
[...]
(Annexe, p.12)

La dialectique, telle que la pratique Sarkozy, constitue par conséquent un excellent moyen de simuler une interaction directe avec le public, que ce soit dans le cadre d'un

⁹⁵ Selon Mantoux (2003 : 219) *Les Guignols* de Canal+ ont parodié Nicolas Sarkozy à l'aide de ce tic de langage caractéristique : « Pourquoi ? Mais je vais vous le dire, moi, pourquoi ».

⁹⁶ Nicolas Sarkozy est avocat de formation.





meeting ou dans le cadre d'une émission médiatique. Dans un article du Figaro, on peut lire ces propos de Nicolas Sarkozy :

Au début, je pratiquais les question-réponses avec la salle, mais je me suis rendu compte que ça ne permettait pas de garder le fil, d'exposer un raisonnement linéaire. Maintenant, dans les réunions publiques, c'est moi qui fais les questions et les réponses et, à la sortie, les gens ont l'impression qu'on s'est vraiment parlé.⁹⁷

Le côté pernicieux d'une telle technique réside dans le fait que l'allocutaire se retrouve destitué de tout jugement et, pris en charge, il peut se laisser bercer par la mélodie du locuteur ; l'argumentation étant exercée sur le mode de l'implicite, l'allocutaire doit, s'il ne rechigne pas à compléter les éléments manquants, faire le travail en solitaire (cf. partie 3 et point 3.3.2 de ce travail).

2.3.3.2.3. Je vous dis que je dis - autophonie

Une autre manifestation de ce *parler vrai* se trouve dans la construction autophonique⁹⁸ du discours *sarkozyen* : un « je vous dis que » a forte valeur performative. La caractéristique – et l'avantage, sur un plan rhétorique – de l'énoncé performatif réside dans le fait qu'il ne peut pas recevoir de valeur de vérité ; au contraire de l'énoncé dit constatif (Moeschler 2000 : 135f.), il n'est que « susceptible d'être heureux ou malheureux suivant les conditions de félicité qui le régissent » (idem : 190). Si Mazerolle, on l'a vu, a une légère tendance à recourir au discours polyphonique ou diaphonique ; Nicolas Sarkozy, quant à lui, aime se référer à son propre discours (*auto*) : « je dis » (TP 32) ; voir aussi les nombreuses occurrences dans la partie IV, « je vais dire », « je veux dire », « pourrais-je dire » etc. Ces verbes de parole à la première personne représentent le discours du locuteur en tant qu'être du monde (sujet existant auquel réfère l'énoncé⁹⁹ ; instance extralangagière) ainsi que le point de vue, modalisé ou non, du locuteur (sujet parlant, qui produit l'énonciation ; instance intralangagière). Ils servent en fait ici à attirer l'attention, par effet d'écho, sur celui qui s'exprime. Nous pensons de plus que la construction autophonique permet de donner un caractère volontariste au discours.

⁹⁷ Cf. article de Judith Waintraub du 13 mai 2005 (p.5) : « La méthode de Nicolas Sarkozy pour préparer ses discours. Comment les formules viennent au président de l'UMP ».

⁹⁸ Il existe « différents types de discours représentés [:] autophoniques, diaphoniques et polyphoniques » (Roulet 2001 : 281).

⁹⁹ Cf. Glossaire de Moeschler & Auchlin donné dans leur *Introduction à la linguistique contemporaine* (2001 : 188) : « **Enoncé** : Enonciation d'une phrase, la réalisation effective d'une phrase dans le discours » ; « **Enonciateur** : Point de vue présenté par un énoncé, auquel le locuteur peut ou non s'assimiler ».





Premier cas : « je ne parle pas pour moi, je parle simplement (...) » (TP 32) :

Cette proposition est intéressante sur un plan linguistique, car elle met en relief le dilemme du candidat : « celui qui estime » avoir la volonté d'être candidat doit réfréner son ardeur verbalement. La clause méta-discursive « je ne parle pas pour moi » donne l'impression que le locuteur responsable (*je*) de l'énonciation effective se désolidarise du point de vue présenté par son énoncé (*pas pour moi*) ; bien que, il est vrai, le sens strict de « parler pour » est « parler en faveur de » (*je ne plaide pas pour moi*).

Nicolas Sarkozy aurait pu déclarer : *lorsque je dis ceci, je ne parle pas en tant que futur candidat, mais en tant que citoyen français*. Si bien que la formule autophonique et négative (« je ne parle pas pour moi »), restant vague quant au rôle du locuteur (qui est *ce moi ?*, comment se considère-t-il ?), présuppose¹⁰⁰ la candidature. *Lorsque je dis cela, je ne prêche pas pour ma paroisse, à savoir pour ma candidature élyséenne*.

L'homme politique enchaîne ensuite avec une clause positive, qui annule sur le plan syntaxique la précédente : « je parle ». Cette clause positive (« je parle simplement »), également méta-discursive, revendique la responsabilité de l'énonciateur tout en maintenant cependant toujours le flou quant à la personne à laquelle l'énoncé réfère. Qui parle ? Est-ce plutôt le futur candidat qui s'adresse à son électorat ou plutôt l'invité interviewé qui fait un commentaire réflexif sur son énonciation ? La réponse est donnée par le politicien lui-même : « je parle simplement parce que je crois que c'est aux Français de choisir ». Là où la grammaire aurait préféré le verbe *dire* (*je dis simplement cela parce que je crois que c'est aux Français de choisir*), l'homme politique choisit le verbe *parler* pour indiquer que le *je* s'exprime au nom de tous les Français. Quant à savoir si Sarkozy s'inclut ou non dans la 'masse' des Français, nous avons déjà évoqué toute l'ambiguïté suscitée par l'adverbe « simplement » :

je parle simplement comme tous les Français (de manière simple)

je ne parle pas pour moi, mais pour tous les Français (uniquement)

Et de poursuivre : « je vous dis simplement les choses, la question de la présidentielle, c'est une affaire entre les Français et celui qui estime (...) celui-là doit être libre » ; cette dichotomie lève le voile de l'énigme, il y a les Français citoyens qui votent et le candidat qui aspire, le *eux* et le *je*. Le *je* d'un énoncé peut référer à « tout le monde » comme se plaît à faire croire Sarkozy lorsqu'il utilise le verbe *parler* : « je ne parle pas pour moi. Je parle simplement [...] » (TP 32) et « ça veut pas dire que je parlais pour

¹⁰⁰ Peut importe la proposition, *je parle pour moi* ou *je ne parle pas pour moi*, le « moi » reste candidat. Le contenu d'une présupposition sémantique « ne varie pas sous la négation » (Moeschler 2000 : 190).





moi naturellement »¹⁰¹ (TP 34). Lorsqu'il s'agit par contre de *dire*, il n'y a plus de doute quant au *je-locuteur* : c'est un *moi*, *Nicolas Sarkozy, candidat à la présidentielle*.

Deuxième cas : « pourrais-je dire quelque chose sur [...] » (TP 34)

C'est par cette question (partie n° IV) que Nicolas Sarkozy tente de revenir sur le thème de ses relations avec Chirac, alors que le journaliste proposait justement de changer de topique. Pour atténuer ses propos, le locuteur accole à son verbe de parole un verbe à valeur modale (« pouvoir ») au conditionnel ; on ne peut s'empêcher de considérer dans cette politesse extrême, une certaine ironie. L'invité met en scène son acte d'énonciation : là où il ne fait pas bon dire, il persiste à dire. L'effet d'annonce que revêt cette interrogation met en valeur la volonté de transparence. L'invité se met lui-même en situation de difficulté. Le fait de revenir au topique précédent et de l'indiquer par une construction autophonique tend à prouver que le politicien ne rechigne pas à discuter de sujets fâcheux, à « affronter des réalités » (comme il le disait à Herzliya), en résumé : à parler vrai.

2.3.3.2.4. Le discours *kärcherisé* : un parler simple et pauvre

Même si l'on ne trouve pas dans cet extrait de réelles traces de langage familier, il nous faut néanmoins ajouter à ce chapitre du *parler vrai* un paragraphe sur le lexique du discours *sarkozyen*, qui tend à exprimer « simplement les choses ». Inconditionnel du *Voyage au bout de la nuit* de Céline, Nicolas Sarkozy revendique un style familier, qui le rapproche, selon lui¹⁰², des classes populaires : « vous savez pourquoi je suis tellement populaire ? Parce que je parle comme les gens »¹⁰³ ; il explique ainsi sa façon de rythmer ses anecdotes en ponctuant par un « qu'elle me répond » ou « qu'il a dit ». On trouve un passage dans l'émission où cette technique est mise en application :

Soyons précis et soyons concrets. Je voudrais illustrer ce que je vous ai dit sur le travail. J'ai rencontré dans la banlieue de Strasbourg dans une entreprise d'insertion, une jeune femme – enfin, une femme – avec 4 enfants. Le mari avait fichu le camp et l'avait laissée tomber. Cette femme venait de reprendre un emploi dans une entreprise d'insertion. [...] **Elle m'a expliqué, cette femme**, qu'on allait lui retirer une partie de ses allocations familiales, 700 euros par mois, [...] parce qu'elle avait repris un emploi dans une entreprise d'insertion et parce que du coup, elle dépassait les niveaux. Je propose une chose très simple : qu'on laisse tranquille les gens qui ont le courage de reprendre un emploi. Quand

¹⁰¹ Ce TP est d'ailleurs exprimé sur un ton ironique.

¹⁰² Tous ces propos sont rapportés dans l'article de Judith Waintraub « Comment les formules viennent au président de l'UMP » déjà cité.

¹⁰³ Déclaration du politicien en avril 2004 reprise dans un article intitulé « le vrai Sarkozy » in : *Marianne*, 14-20 avril 2007, p.25.





on a été deux ans comme cette femme au RMI, vous ne trouvez pas que c'est injuste, que c'est une honte, d'aller lui retirer une partie de ses allocations familiales ? **Ce qui fait que cette femme m'a dit** : “ Vous vous rendez compte ? Je ne vais pas gagner plus alors même que je viens de reprendre un emploi ”. Un ouvrier d'ALSTOM à Tourcoing **m'a dit une chose. Il m'a dit** : “ Monsieur SARKOZY, je gagne 1 250 euros chez ALSTOM après 25 ans dans l'usine. Mon beau-frère qui est au RMI – **il le disait** sans acrimonie – à la fin du mois avec les allocations, il est dans la même situation que moi ”. (Nous soulignons.) (Annexe, p. 5)

Ce langage se rapproche à dessein d'un style familial. On le remarque également dans l'extrait cité que le politicien ne craint pas la redondance, en devant souvent par un pronom le sujet de ses phrases ; voici un autre exemple : « qu'est-ce qu'ils veulent les Français, au fond [...] » (Annexe, p.1). Le vocabulaire, tout comme la syntaxe, participe à forger ce style oral. Lorsqu'il s'adresse à un jeune universitaire, présent sur le plateau, il utilise une tournure quelque peu désinvolte : « je vais vous dire un truc, l'échelon 1 et 2, je ne sais pas ce que c'est. » (Annexe, p.34). Le téléspectateur ou le membre du public, désarçonné par ce style décontracté, peut en oublier la question. Signalons également deux occurrences du terme « boulot » (Annexe, p.25) dans ses interventions adressées également au panel des lecteurs. A titre de comparaison, un tel lexique paraîtrait impossible dans les discours de Gaulle¹⁰⁴ ; ce qui dénote une évolution dans la communication politique avec l'émergence de nouvelles stratégies – dont Sarkozy et ses conseillers en communication tirent parti.

Une chronique de David Abiker¹⁰⁵ relate comment Nicolas Sarkozy, invité de l'émission *A vous de juger* (France 2) du 8 mars 2007, répondant à une question, interpelle un membre du public par son prénom : Polo. Le dénommé Polo n'avait pourtant pas oublié de préciser son nom de famille (Monsieur Texeira) en posant sa question. L'utilisation répétée voire martelée du prénom par le politicien constitue une ruse pour « neutraliser la question », et quelle question : « qu'est-ce que vous allez faire pour me sortir du chômage ? ». David Abiker ne manque pas de relever le tragi-comique de la situation, en précisant que si le candidat du panel s'était appelé « Gonzague Bertrand », l'effet n'aurait pas été le même.

¹⁰⁴ Jean Véronis publie sur son blog un diagramme de Damon Mayaffre qui indique « un changement rhétorique majeur dans les discours présidentiels au cours de la Vème République ». Si le discours de de Gaulle, Pompidou et Giscard est « nominal et conceptuel », celui de Mitterand et de Chirac « à partir des années 1980 est verbal et énonciatif ». Que dire de celui de Sarkozy ? Un discours familial ? Le billet daté du 21 mars 2005 est disponible sur <<http://aixtal.blogspot.com/2005/03/texte-jacques-dit.html>> (Page consultée le 9 octobre 2007).

¹⁰⁵ Chronique réalisée dans le cadre de l'émission *Arrêt sur images* (France 5) du 11 mars 2007.





Deux mois après son passage dans l'émission *100 minute pour convaincre*, le futur candidat parle de « nettoyer au Kärcher la cité des 4000 »¹⁰⁶ ; une dérive que certains qualifient de « démagogie sémantique et verbale »¹⁰⁷. Le politicien récuse cependant cette accusation et argue qu'il appelle un chat un chat : « qu'est-ce que vous me reprochez ? D'appeler un voyou un voyou ? »¹⁰⁸. Sans entamer ce débat, il nous faut constater que dans cette utilisation du langage, qui relève d'une intention d'incarner le volontarisme politique par un parler direct, il y a une véritable stratégie de communication. Il n'y a donc aucun hasard quant au choix du vocabulaire, et il ne s'agit pas de dérapage verbal involontaire. Le mot devient une image pour frapper en peu de temps l'esprit de l'allocataire : « on va vous débarrasser de cette racaille »¹⁰⁹. Il s'agit de capter l'attention du public sans effort, puisque le message s'assimile en une seule image. Par ailleurs, le politicien fait des phrases courtes ; Damon Mayaffre¹¹⁰, qui a réalisé une étude contrastive des discours de Ségolène Royal et de Nicolas Sarkozy, indique que le candidat de droite fait des phrases courtes d'environ 27 mots (il utilise beaucoup plus de points) tandis que les phrases de Ségolène Royal, qui contiennent en moyenne 36 mots, sont plus longues. La phrase courte présente l'avantage, étant « moins alambiquée et moins construite », d'être plus efficace. C'est, selon Mayaffre, ce qui a permis, par exemple, à G.W. Bush d'être plus audible que son concurrent J. Kerry et d'être par conséquent élu.

Il ne sert à rien de briller par l'intelligence de ses phrases, ce qui compte en somme c'est l'efficacité : « Je ne suis pas un théoricien, je ne suis pas un idéologue, je ne suis pas un intellectuel, je suis quelqu'un de concret », déclare Nicolas Sarkozy lors de sa première intervention télévisée en tant que président de la République¹¹¹. L'intellectuel est-il moins susceptible de captiver et séduire un électorat ? Il constitue en tout cas l'antithèse pour Nicolas Sarkozy de ce que Boris Cyrulnik appelle dans *L'ensorcellement du monde* (1997 : 250ff.) l'« hétéromême » - un néologisme pour qualifier le « panurgisme intellectuel » des individus, qui sont (é)mus par un « simple énoncé » et qui se sentent « en récitant les même mots » unis par cette « représentation verbale » unique.

¹⁰⁶ Cf. Calvet et Véronis (2006 : 64ff.) qui reviennent sur ces propos du politicien.

¹⁰⁷ Cf. article de Denis Jeambar déjà cité, p.29.

¹⁰⁸ Idem.

¹⁰⁹ Selon Calvet et Véronis (2006 : 73), ce propos date du 25 octobre 2005. Nicolas Sarkozy réitère en mai 2006 : « Ceux qui vivent au milieu de la racaille me comprennent. ».

¹¹⁰ Damon Mayaffre explique son étude dans l'émission radiophonique *Là-bas si j'y suis* du 2 mai 2007 intitulée « Le poids des mots, le choc de Sarko ». L'émission est disponible à la réécoute à cette adresse Net : < http://www.la-bas.org/article.php?id_article=1169 > (page consultée le 9 janvier 2007).

¹¹¹ Journal de 20 heures de TF1 du 20 juin 2007. L'interview est menée par Chazal et Poivre d'Arvor.





Le lexique et la syntaxe sont mis au service du volontarisme politique, que le futur candidat tente d'incarner : *une volonté de parler vrai pour réussir*. A bien observer les propos tenus lors de l'émission, Nicolas Sarkozy affirme en quelque sorte lui-même cette idée, lorsqu'il déclare : « Mais tout cela ce sont des mots et moi je voudrais mettre des faits, des propositions derrière les mots. Parce que les mots, chacun y met ses peurs, ses craintes, ou ses fantasmes. Mettons des faits. » (Annexe, p.5). Cet aveu d'impatience révèle que le dire n'est qu'une étape avant l'agir.

2.3.4. Un panégyrique – partie IV

Après avoir fait un rappel juridique sur les candidatures élyséennes, Nicolas Sarkozy tente dans cette séquence IV d'atténuer le coup porté à Jacques Chirac, en se lançant dans un discours épideictique : un panégyrique en faveur du président en place. Le panégyrique est un discours d'apparat qui consiste à louer une personne de son vivant...ou non. Nicolas Sarkozy se risquerait-il à un discours démonstratif, après avoir interrompu – de manière certes polie mais ostentatoire : « pourrais-je dire (...) » – le journaliste, s'il n'était pas déjà certain de la mort politique de son rival ?

Le grand perdant du débat Mazerolle-Sarkozy n'est-il pas Jacques Chirac ? L'amusement des deux protagonistes – que l'on a décrit plus avant – naît, à notre avis, de cette débâcle ; et la question d'un troisième mandat n'est qu'un prétexte pour évoquer les guerres intestines au sein de la droite. Le débat axé sur la question du « concevable » aura été donc tronqué, puisque le président en place est définitivement sortant¹¹². Le sujet de débat tenait donc plus du niveau du divertissement que du débat civique.

Pour en revenir au panégyrique, qui n'en est pas vraiment un, disons que Nicolas Sarkozy ménage la face du président en place, davantage dans un souci de préserver son ethos de « vertu » que par déférence envers Chirac. C'est cette prise en compte de l'allocutaire qui donne au discours de Nicolas Sarkozy une allure de va-et-vient : *je dis cela, mais je ne parlais pas pour moi*. On peut se demander pourquoi Olivier Mazerolle accepte de laisser passer ce positionnement ambigu : « non, je vous ai posé une question de principe » (TP 35), après avoir tellement tancé son interlocuteur sur cet objet. C'est à l'occasion de cette déclaration que le journaliste reprend en fait son poste de régulateur

¹¹² Si l'on étudie les réactions des personnes interrogées durant le reportage ; on peut supposer que le téléspectateur avisé n'ignore pas cette situation.

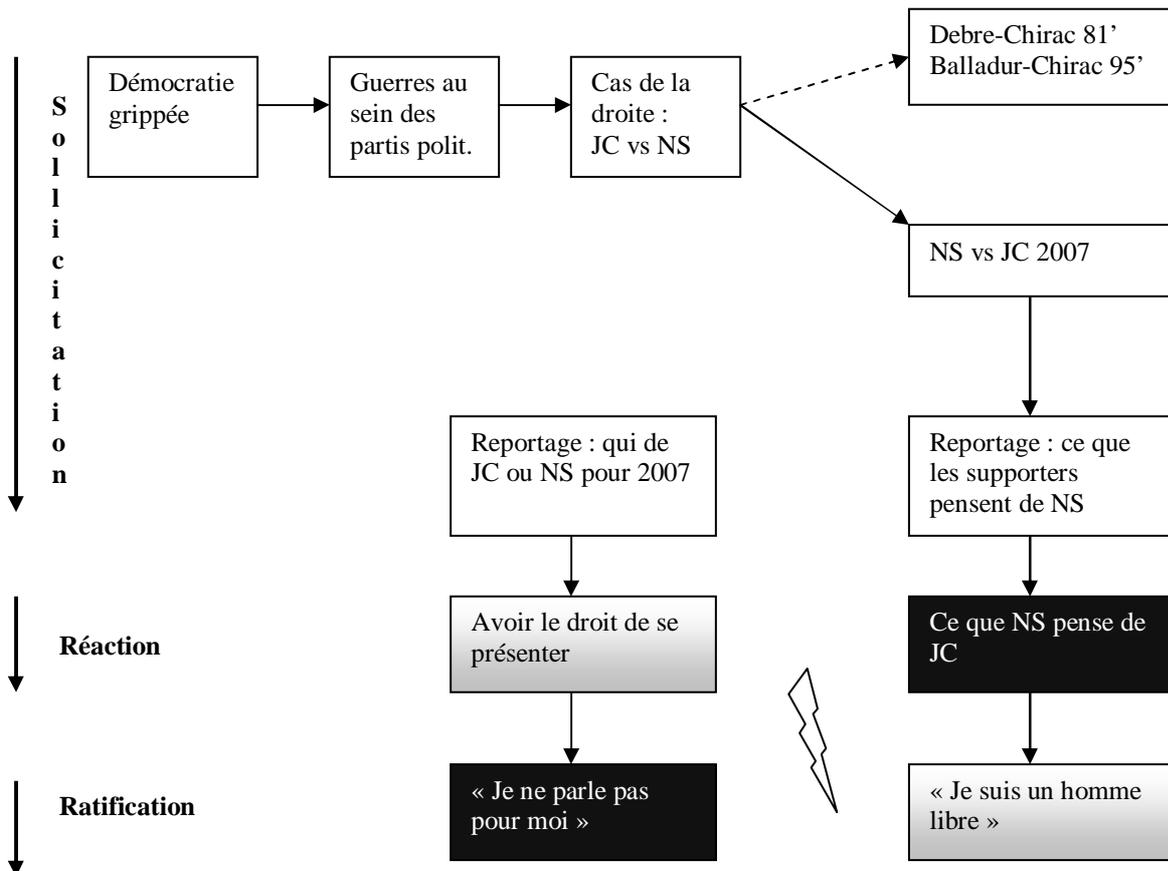




de débat ; ayant terminé « sa petite contribution » à l’audimat par un moment de spectacle, il redevient le médiateur pour pouvoir annoncer la séquence suivante (animée par Gilles Leclerc) : les 100 minutes s’écoulent, il y a un certain timing qu’il doit gérer et respecter.

On remarque d’ailleurs que l’homme politique, après ce court laps de temps pendant lequel le journaliste introduit une nouvelle séquence¹¹³, tente de ramener la controverse à un rapport différent. Non content d’avoir réagi à la sollicitation du journaliste, Nicolas Sarkozy se lance à présent dans une phase de ratification. Rappelons que le débat se caractérise généralement par trois phases : sollicitation – réaction – ratification. Il atteint cependant rarement le stade de la ratification. Ici, la ratification est stratégique ; elle sert au président de l’UMP à placer l’interaction à un niveau plus pacifique, du moins en apparence. Nous rendons compte de cette progression :

Figure 12. Les trois phases sur un plan stratégique (FTA et anti-FTA)



¹¹³ Nous précisons que cette intervention du journaliste ne figure pas dans notre transcription.





N.B. : Les FTAs (Face Threatening Acts) de Nicolas Sarkozy pour la face de Chirac sont floutés en gris ; les anti-FTAs sont sur fond noir. L'éclair signale la tension entre les actes menaçants et non-menaçants.

On perçoit, dans cette figure 12 qui couple structure conceptuelle et organisation topicale¹¹⁴, le va-et-vient permanent de Nicolas Sarkozy qui jongle entre FTA et anti-FTA. Il règne une sorte de flou, par lequel le politicien tente d'égarer le téléspectateur, bien qu'il prétende le contraire : « pour que les Français soient éclairés là-dessus » (TP 45) ; une vérité qui s'annonce plus par l'articulation du mot « *éclairés* » que par la teneur du propos. Au sortir de l'extrait, personne ne peut prétendre que le président de l'UMP a éludé la question, puisque coup de force majeur le politicien est lui-même à l'origine de l'intervention initiative (cf. TP 38a), mais personne ne peut non plus dégager une position claire de son intervention réactive.

En prenant pourtant l'extrait à rebours, on ne peut que considérer la revendication du président de l'UMP, « je veux le dire devant les Français : je suis un homme libre » (TP 45), comme un écho à sa déclaration du TP 32 : « la question de la présidentielle, c'est une affaire entre les Français et celui qui estime qu'il a quelque chose à faire partager. Celui-là doit être libre [...] ». *Libre*, c'est aussi le titre du livre de Nicolas Sarkozy paru en janvier 2003, soit deux ans avant l'émission. C'est pourtant cette revendication de liberté qui sème le doute ; nichée au sein d'éloges, elle fait figure d'apodioxie : *je respecte Jacques Chirac, mais je n'ai de leçon à recevoir de lui*¹¹⁵. Dans le texte, cela donne : « chuis un homme libre [...] quand je ne crois pas que quelque chose est juste, je le dis, fut-ce au président de la République » (TP 47). Malgré les précautions prises, il manifeste avec ce genre d'argument quelque agressivité.

Le futur candidat se garde bien de s'impliquer trop personnellement dans ce panégyrique, en jouant sur le principe (de Leibniz) de substitution appelée *salva veritate*. La substitution *salva veritate* permet de permuter un terme par un autre sans pour autant changer la valeur de vérité d'une proposition. Ici, il s'agit de l'expression « président de la République », qui peut renvoyer à plusieurs référents (concret vs abstrait ; intension vs extension ; rôle vs valeur). Exemples :

¹¹⁴ L'organisation topicale est une organisation complexe qui vise à dégager une hiérarchie des objets de discours et décrire la manière dont les interlocuteurs gèrent l'introduction de ces objets dans le dialogue. (Roulet 1999 et 2001).

¹¹⁵ Cf. Amossy (2006 : 142f.). L'apodioxie (le « rejet » en grec) est en rhétorique, le refus d'argumenter. Ruth Amossy cite Olivier Reboul : « refus argumenté d'argumenter soit au nom de la supériorité de l'orateur : *Je n'ai aucune leçon à recevoir...*, soit au nom de l'infériorité de l'auditoire : *ce n'est pas à vous de me donner des leçons...* ».





- « J'ai du respect pour la fonction du **président de la République** » (nous soulignons) ; Nicolas Sarkozy peut très bien parler de Jacques Chirac, l'actuel Chef d'Etat (réfèrent concret), mais il peut aussi se référer à la fonction institutionnelle (réfèrent abstrait). Sans oublier que le politicien brigue le poste de « président de la République » ; ce qui fait que lorsqu'il qualifie la fonction d'« éminente et [d'] extrêmement difficile », il se complimente à l'avance – en se projetant dans l'habit de Chef d'Etat – tout en faisant croire à une louange destinée à Chirac.
- Sa déclaration « quand je ne suis pas d'accord, je le dis au président de la République » (TP 45), qui est potentiellement menaçante pour la face positive de Jacques Chirac, se retrouve atténuée par le principe leibnizien utilisé juste avant. Il en est de même pour cette provocation : « chuis un homme libre [...] quand je ne crois pas que quelque chose est juste, je le dis, fut-ce au président de la République ».

Le flou, érigé en stratégie discursive, est aussi entretenu et constamment maintenu par la répétition de deux lexèmes : le verbe *dire* et le substantif *chose*. Sorte d'écho permanent rendu par un effet de boomerang entre les lexèmes, le politicien parle mais ne dit pas grand chose. Le discours devient verbiage, car noyé par l'écho, quand il s'agit de mettre en avant les qualités de Chirac. Il est par contre clair quand il s'agit d'affirmer sa position par un discours autocentré ; l'implication personnelle du locuteur se manifeste avec pas moins de 18 occurrences du pronom personnel « je » présents aux TP 45 et 47. Il y a à ce titre un carambolage entre discours polyphonique rapporté et autophonique produit. Le discours que rapporte Sarkozy est désigné par un syntagme nominal connoté négativement : « désaccord ». Il n'ira cependant pas plus loin quant aux tenants et aboutissants de ce « désaccord », en implicitant son propre discours par le connecteur « eh bien ». Il mime ainsi syntaxiquement son pouvoir décisionnel sur son interlocuteur :

N[Nous avons eu un désaccord **N'** + **JC** [] récemment sur la Turquie.] (...)
 N [**N'**[] eh bien ce désaccord **N'** + **JC** [], nous l'avons assumé. Y a pas eu de drame.]

N.B. La notation est celle établie par Roulet (2001 : 277). Le discours est mis entre crochets droits et la source de la voix, indiquée par une lettre, précède celui-ci. Les crochets droits vides placés après l'expression indique le discours désigné. Les crochets droits vides placés avant le connecteur *eh bien* indique le discours implicité. Les voix : N pour Nicolas Sarkozy, N' : Nicolas Sarkozy comme interlocuteur du discours rapporté, JC: Jacques Chirac.





Au final, l'auditeur aura essentiellement retenu la position forte du futur candidat, qui relègue les qualités du président Chirac au rang de l'anecdotique. L'UMP décide et le président en place s'incline : « l'UMP a décidé que nous ne voulions pas de l'adhésion de la Turquie » (TP 47). Dans cette affirmation, l'UMP peut référer autant au parti majoritaire de droite qu'au président de ce même parti : le nom *UMP* devient alors un *je* déguisé. La majorité de pronoms à la première personne du singulier ont eu gain de cause ; la personne de délocution « il » (Chirac) se trouve neutralisée dans un « nous », avant de disparaître à nouveau au profit du « je », puisqu'après tout on élit un homme et pas une force politique : « c'est comme ça que je conçois mes rapports avec le président de la République ». Il opère un pied de nez au « je décide, il exécute »¹¹⁶ de Jacques Chirac, qui résumait en juillet 2004 la répartition des rôles.

En récupérant le parti de l'UMP, Nicolas Sarkozy bénéficie de la voix des adhérents, c'est ce qu'il démontre en associant sa voix aux membres, un « nous » qui s'impose face au « il » (Chirac). Pour le coup, le match est à somme nulle, il y aura un gagnant et un perdant, un élu et un sortant.

Cet extrait aura montré le délicat travail que constitue une intervention pour un politicien. Etant à la disposition des journalistes qui l'interrogent, Nicolas Sarkozy doit répondre en tenant compte du tiers-muet – potentiel électeur –, mais aussi se positionner face à ses concurrents de la classe politique. Un permanent réajustement se déroule ainsi au fil de l'interaction ; l'homme politique négocie son image de président de l'UMP ainsi que celle de futur candidat à la présidence de l'Etat. Il doit mener aussi bien un travail de *face work* pour lui-même (ménager sa propre face), qu'un travail de politesse négative (ménager celle de Chirac)¹¹⁷, sans oublier de gérer ses divers *ethes*¹¹⁸ (de sérieux, d'humanité, de vertu). Au terme de cette analyse, nous constatons que le politicien parvient à jongler habilement avec toutes ces difficultés, en établissant tout d'abord un lien de connivence avec le journaliste, pour finir par l'exclure totalement de l'échange. Une technique qu'on pourrait nommer *la mante religieuse* : la phase de séduction précède la mise à mort verbale. Mais n'est-ce pas au fond ce qui est arrivé à Chirac ?

¹¹⁶ Cf. Divers articles du n°2768 de *L'Express*, 19-25 juillet 2004.

¹¹⁷ Selon Kerbrat-Orechioni, la « politesse négative [] consiste à éviter de produire un FTA, ou à en adoucir par quelque procédé la réalisation » (2001 : 74).

¹¹⁸ Nous suivons ici Auchlin : « l'ethos est constitutivement dialogal ».





3. Outils de l'hypnothérapeute : la communication de suggestion

L'analyste qui tente de décrire une interaction verbale peut, à travers ses choix et ses mises en évidence, ne proposer qu'une expérience subjective et relative des productions discursives. Sans entrer plus en avant dans le débat, disons simplement qu'il coexiste plusieurs interprétations de la réalité. Dans notre cas, nous ne pouvons pas prétendre à une interprétation objective, ne serait-ce que par notre choix du corpus et notre transcription de l'extrait audio-visuel. En focalisant notre attention sur le discours de Nicolas Sarkozy dans le cadre d'une émission télévisée à l'aide d'outils d'analyse de discours (décrits dans l'ouvrage de Roulet [2001]) et de la pragmatique¹¹⁹, nous avons certes pu fournir une base méthodique à notre approche. Toutefois, l'expérience du discours telle qu'elle peut être vécue par l'analyste (ou le téléspectateur) s'en trouve quelque peu mise de côté ; nous avons d'ailleurs abordé succinctement cette « dimension constitutivement subjective du vécu discursif » (Auchlin 1991 : 104) à l'occasion du paragraphe consacré au *bonheur conversationnel* (idem).

Ce dernier chapitre se propose d'aborder l'impact sur l'allocutaire par le biais des productions discursives de Nicolas Sarkozy. Comment, en effet, décrire ce que certains considèrent comme bagout voire charisme chez le politicien : ce talent à communiquer et à persuader, ou, pour emprunter un terme à Cyrulnik, à « ensorceler ». Le discours d'influence, pratiqué en politique, ne relève plus uniquement des arts de la rhétorique classique ; il s'appuie sur l'évolution des techniques de communication. Rappelons que c'est Edward Bernays (neveu de Sigmund Freud), premier *spin doctor*, qui développe dès le début du XX^{ème} siècle des techniques pour favoriser le *spin*¹²⁰, « c'est-à-dire la manipulation – des nouvelles, des médias, de l'opinion – ainsi que la pratique systématique et à large échelle de l'interprétation et de la présentation partisans des faits ». Les procédés de vente pour un produit se révèlent être avec

¹¹⁹ « La pragmatique est le domaine qui étudie l'usage qui est fait de la langue dans le discours et la communication, et vise à décrire l'interaction entre les connaissances fournies par les différentes unités linguistiques, et les connaissances extralinguistiques (ou contextuelles) nécessaires pour comprendre les phrases énoncées. » ; définition donnée par Moeschler et Auchlin dans leur *Introduction à la linguistique contemporaine* (2000 : 7).

¹²⁰ De l'anglais : *to spin* (tourner, tourner vrai) ; *to get into a spin* (s'affoler, perdre la raison). En allemand : *spinnen* (débloquer, dérailler) ou aussi *die Spinne* (l'araignée, qui tisse sa toile).





Bernays les mêmes que pour la politique ; d'où l'émergence de ce qu'il est courant d'appeler « marketing politique » et les dérives qui en découlent.

Ces dérives se sont fait ressentir lors du processus de désignation de 2007 au cours duquel il était davantage question de la personnalité des candidats que de leur programme politique.

Dans ce qui suit, nous cherchons à décrire les productions discursives de Nicolas Sarkozy en tentant une approche **transdisciplinaire** (même si embryonnaire) : une sorte de carrefour entre la linguistique et l'hypnose. Il ne saurait être question d'interdisciplinarité – qui « suppose une articulation harmonieuse » entre différentes approches¹²¹. Nous renvoyons d'ailleurs le lecteur pour une histoire précise et documentée de l'hypnose à l'ouvrage de Chertok et Stengers (déjà cité).

Cette approche, même si elle se veut expérimentale, n'a rien d'inédit, puisque Trognon dans son article « hypnose et pragmatique interactionnelle » (Michaux 1998 : 227-249) propose à l'instar de J. Balken (Salem 2001) de considérer les pratiques psychothérapeutiques liées à l'hypnose comme relevant de la « pragmatique conversationnelle ». L'hypnose à laquelle nous faisons par conséquent référence n'est pas celle des spectacles ou autre folklore – dont l'hypnose, peut-être par son « assimilation sémantique peu pertinente » (Salem 2001 : 7) au sommeil (*hypnos* en grec), est victime¹²² –, mais celle pratiquée par Milton Erickson (1901-1980). C'est en effet grâce à Erickson proche de G. Bateson (le fondateur d'une conception moderne de la communication) que l'hypnose a été remise au goût du jour et réhabilitée :

Milton H. Erickson a redéfini l'hypnose et sa pratique pour en arriver à une conception moderne de la communication thérapeutique, laquelle a infiltré l'approche systémique. Le passage de l'hypnose, situation duelle, au système thérapeutique de la thérapie familiale ou de la thérapie de couple s'est d'abord fait au cours des années 50 à Palo Alto [...]. (Malarewicz 1988 : 19)

¹²¹ Voir à ce sujet les explications de Chertok et Stengers (1989 : 203 et 241).

¹²² A l'instar de Salem, Cyrulnik (1997 : 103) déplore ce terme et préfère l'expression de « capture ».





L'originalité d'Erickson est d'avoir su pratiquer une « hypnose sans hypnose » pour reprendre le titre de Malarewicz : une hypnose légère (vs profonde) et simplifiée, une « transe conversationnelle »¹²³ comme l'appelle Megglé (2005 : 76). Notre objectif n'est cependant pas de donner une acception définitive de l'hypnose étant donné que même la littérature spécialisée ne s'accorde pas à départager l'hypnose dite *classique* (freudienne) de cette nouvelle forme d'hypnose, pratiquée encore chez les héritiers de la méthode ericksonienne. Pour aller vite, constatons avec Michaux que « [l]ongtemps l'hypnothérapeute a plus prêté attention à ses attitudes et au ton de ses énoncés qu'aux énoncés eux-mêmes » (1998 : 19). La différence, qui nous intéresse, se joue donc sur la méthode de communication, suggestive (vs injonctive) et indirecte (vs directe) : « la méthode de communication d'influence n'est plus fondée ni sur l'emphase ni sur l'affrontement, mais sur différentes techniques de communication dont certaines renouent avec la rhétorique » (idem : 12). L'avantage de recourir à des techniques d'influence indirectes est de faire tomber plus facilement les résistances (au sens psychanalytique du terme) du patient, de « faciliter la survenue d'un état modifié de conscience en influençant la vigilance du sujet » explique Salem (2001 : 49).

Il n'est un secret pour personne que la publicité¹²⁴ et la politique recourent à des techniques de suggestion pour avoir accès plus facilement à un/des public(s) cible(s). Le discours suggestif, auquel recourt un thérapeute durant une séance d'hypnose avec un patient, peut effectivement être utilisé pour son versant négatif et à des fins non-thérapeutiques, c'est-à-dire en tant qu'outil de manipulation. Cette suggestibilité était déjà décrite à la fin du XIX^{ème} siècle par le psychologue Gustave Le Bon dans *La Psychologie des foules* (1963). Qu'en est-il cependant des interventions télévisées, étant donné que les discours devant les foules se sont transformés en rendez-vous médiatisés ? Si l'on considère les performances d'audience réalisées, les grands

¹²³ Pour être exact, certains spécialistes distinguent clairement la transe de l'hypnose ; ainsi Balken relève ceci (Salem 2001 : 251) : « S. Gillian (1994) a distingué avec justesse la transe, état psychobiologique *normal* du fonctionnement cérébral, de l'hypnose, technique mise en œuvre pour atteindre cet état psychique au cours duquel est intensifié le contact avec les ressources inconscientes. » Erickson s'appuie justement sur ces « états psychiques spontanés » (« *common everyday trance* ») pour faciliter son travail. Le fait de conduire une voiture peut engendrer ce type de transe, par exemple.

¹²⁴ Le travail de préparation peut même se faire en amont. Il est intéressant de noter la remarque de Patrick Le Lay, lorsqu'il résumait sa mission en tant que président de TF1 : « Il y a beaucoup de façons de parler de la télévision. Mais dans une perspective business, soyons réaliste : à la base, le métier de TF1, c'est d'aider Coca-Cola, par exemple, à vendre son produit. Or pour qu'un message publicitaire soit perçu, il faut que le cerveau du téléspectateur soit disponible. Nos émissions ont pour vocation de le rendre disponible : c'est-à-dire de le divertir, de le détendre pour le préparer entre deux messages. Ce que nous vendons à Coca-Cola, c'est du temps de cerveau humain disponible. ». Cf. Page du site Internet d'ACRIMED : < <http://www.acrimed.org/article1690.html> > (consultée le 10 janvier 2007).





rassemblements se font désormais devant la télévision. Diffusé simultanément sur TF1 et France 2, le débat d'après premier tour entre Ségolène Royal et Nicolas Sarkozy a réuni ainsi 20 millions de téléspectateurs¹²⁵.

La focalisation de l'attention fonctionne aussi très bien par le relais de la télévision. D'abord, l'appareil ne peut qu'être placé dans un endroit où chacun le voit. S'il s'agissait seulement d'entendre, il en irait tout autrement. (Declerck in : Michaux 1998 : 191)

En disant cela, Michèle Declerck oublie cependant de préciser que l'homme politique doit quand même adapter son discours d'influence en tenant compte de la dimension médiatique :

- un public-cible hétérogène (au contraire d'un public de partisans qui se rendraient à un meeting). Charaudeau parle de « cibles abstraites » (2005 : 49).
- la diffusion de l'information de manière pluri-canal
- la concurrence entre informations (contrainte de captation)

3.1. Physiologie de l'état hypnotique : saturation de l'hémisphère dominant du cerveau

Nous souhaitons, avant de commencer à relever quelques techniques discursives, reprendre ici les considérations du Docteur Megglé quant à la physiologie de l'état hypnotique. Nous nous permettons de reprendre mot pour mot un passage de son livre dans un souci de rester fidèle à sa pensée :

Au plan physiologique, l'état hypnotique modifie le système nerveux végétatif. Il existe une certaine désactivation du système sympathique (qui sert à rester en prise, actif, sur la réalité extérieure), au profit d'une activation du parasympathique – d'où des changements cardiorespiratoires et souvent quelques larmes sans signification émotionnelle. Il existe aussi des modifications du tonus musculaire, non seulement de type relaxation mais des rééquilibres curieux. Par exemple, un bras cataleptique peut rester en l'air longtemps sans aucune fatigue [...]. Au plan neurologique central, l'électroencéphalogramme (EEG) d'un sujet en état hypnotique ne diffère pas de celui d'un sujet non hypnotisé. La « théorie des deux cerveaux » a fourni une nouvelle hypothèse intéressante. Dans cette théorie, l'hémisphère dominant (gauche chez le droitier) serait le siège de l'activité logico-analytique rationnelle tandis que le mineur (droit chez le droitier), serait le siège **d'une activité analogique, plus sensorielle, plus imagée avec une sensibilité particulière aux mélodies et aux formes**. Par extrapolation un peu rapide mais commode, l'hémisphère dominant serait le siège de la partie consciente et le mineur de la partie inconsciente. L'hypothèse est que l'état hypnotique correspondrait à une désactivation du cerveau gauche et à une activation du droit. [...] Des premiers résultats [grâce à la technique de « l'EEG quantifié »] semblent montrer que, lors de l'induction hypnotique, c'est-à-dire de son installation, l'activité du cerveau gauche tend à s'intensifier jusqu'à une certaine saturation qui atteint un maximum après lequel ce cerveau gauche se

¹²⁵ Information donnée par la TSR. Cf. le site Internet <<http://tsr.blogs.com/info/>>, page consultée le 10 janvier 2008.





désactive, tandis que la relève est prise par le droit [...]. Or, il est exact que, lors de l'induction hypnotique spontanée ou provoquée, il y a une saturation de la pensée logique jusqu'à un point où elle lâche prise. Le sujet pense consciemment de plus en plus fort jusqu'à un moment où il « décroche » et se laisse aller à expérimenter l'état dans lequel il se trouve plutôt qu'à l'analyser. Voilà une hypothèse qui, si elle se confirmait, expliquerait pourquoi les techniques de confusion (qui consistent à sidérer l'esprit conscient en lui envoyant des messages impossibles à traiter rationnellement) sont aussi efficaces pour induire l'hypnose ». (Nous soulignons.)
(2005 : 68-9)

On peut établir une première observation quant à la « confusion, sidération » de l'esprit par une technique discursive : force est de constater que cette technique peut se réaliser à grande échelle et pas uniquement sur un plan discursif. Nous percevons effectivement le flot continu d'informations, accompagnées ou non d'images, et dont les chaînes du même nom sont un bon exemple (France info ou LCI), comme une saturation de l'esprit à un niveau plus important. Le principe de l'actualité renouvelée en permanence ainsi que le raccourcissement des distances spatio-temporelles grâce aux satellites font que l'individu submergé n'a plus le temps de digérer l'information. Là où il fallait plusieurs jours pour faire parvenir un message, il faut à présent quelques secondes ; et la rapidité de la transmission n'est pas forcément gage de qualité. Le flux ininterrompu a pour effet de désorganiser et de paralyser l'esprit critique, puisqu'à peine l'esprit se penche sur une information qu'une autre la bouscule déjà. Par ailleurs, la concurrence entre médias accélère cette course à l'information, ce qui ne risque pas de ralentir la « production de ce bien hautement périssable que sont les *nouvelles* » (Bourdieu 1996 : 85).

3.1.1. Saturation par la présence médiatique

Nous avons mentionné dans l'introduction du module situationnel le nombre d'invitations à l'émission *100 minutes pour convaincre* dont Nicolas Sarkozy a bénéficié : 3 invitations en l'espace de 3 ans, exactement. Notons que sa présence dans les médias est allée crescendo avec l'approche de l'élection présidentielle de 2007. Le candidat est partout et joue beaucoup sur la mobilité (nombreux déplacements effectués) : il « alimente[r] en petites phrases, en images différentes plusieurs fois par jour » l'actualité (*Esprit* 2007 : 46). Calvet et Véronis rapportent que l'équipe de campagne du candidat aurait acheté plusieurs *adwords* chez Google (mot-clef pour un moteur de recherche), dont les « noms et sigles des partis concurrents » (2006 : 63), pour monopoliser l'attention sur la Toile :





Le 6 novembre 2005, au plus fort des émeutes, les internautes qui tapaient les mot-clés *racaille*, *banlieues*, *insécurité*, *gauchiste*, *délinquance*, *émeutes* et quelques autres dans Google ont eu la surprise de voir apparaître un lien publicitaire indiquant « *Emeutes en banlieues : soutenez la politique de Nicolas Sarkozy pour établir l'ordre* », et pointant sur le site de l'UMP. (Idem)

Ce principe de saturation médiatique exploité par le candidat Nicolas Sarkozy n'a d'ailleurs échappé à personne, au point que *Le Nouvel Observateur* a lancé l'idée d'une « journée nationale sans Sarkozy dans les médias »¹²⁶. La journée fut un échec.

L'« omniprésence calculée »¹²⁷ du politicien pourrait à notre avis s'apparenter au phénomène d'hypnose décrit plus avant : sorte d'images bougeant en permanence qui désactiveraient à force l'activité rationnelle du cerveau. A terme, le citoyen finit par s'habituer, grâce à ce bombardement d'images répété, à l'homme politique, mais aussi par assimiler inconsciemment son message. Il est en outre plus difficile pour le récepteur de prendre du recul et d'analyser ce qui lui est transmis, puisque l'actualité ne lui en donne pas le temps. Rappelons que Jean-Louis Missika (cf. note 8 de ce travail) précise que même les journalistes, pourtant professionnels de l'actualité, ont du mal à suivre pour rédiger leurs articles et autres droits de réponse¹²⁸.

Comme le signale le rédacteur en chef de la revue *Esprit*, Marc-Olivier Padis : « Nicolas Sarkozy est [...] devenu un personnage de feuilleton, tant par la familiarité de ses apparitions répétées sur les écrans que par la personnalisation à laquelle il recourt pour se présenter aux électeurs » (2007 : 47).

Terminons par ce lapsus révélateur réitéré à deux occasions différentes par le candidat et qui nous est apparu lors de notre travail de recherche (événement rare puisqu'il échappe à l'aspect mécanique du discours préparé) :

(1)
J'ai changé parce que les épreuves de la vie m'ont changé. Je veux le dire avec pudeur mais je veux le dire parce que c'est la vérité et parce qu'on ne peut pas comprendre la peine de l'autre si on ne l'a pas éprouvée soi-même. On ne peut pas partager la souffrance de celui qui connaît un échec professionnel ou une déchirure personnelle si on n'a pas souffert soi-même. J'ai connu l'échec, et j'ai dû le **SURMONTRER**.¹²⁹ (Nous soulignons.)

(2)
Je suis prêt parce qu'au plus profond de moi-même je sais que la France ne redoute plus le changement mais qu'elle l'attend. Je sais qu'il faut faire renaître l'espoir parce que les peurs sont nombreuses. Je sais qu'un nouveau monde se

¹²⁶ Cf. article en ligne, disponible sur http://tempsreel.nouvelobs.com/actualites/medias/20070911.OBS4429/appel_a_une_journee_nationales_ans_sarkozy_dans_les_medi.html?idfx=RSS_notr (page consultée le 10 janvier 2007).

¹²⁷ Titre d'un article des *Echos* du 25.07.2007, p.2.

¹²⁸ Cf. son article « Une stratégie de carpet bombing médiatique » in : *Le Figaro*, 25 juillet 2007, p.2.

¹²⁹ Extrait du discours d'investiture de Nicolas Sarkozy le 14 janvier 2007 au congrès de l'UMP (Porte de Versailles, Paris). La vidéo ainsi que le texte retranscrit du discours sont disponibles sur le site de l'UMP (cf. bibliographie).





dessine qui fait naître des inquiétudes. Mais ce n'est pas en se voilant la face que nous aiderons les Français à **SURMONTRER** leurs craintes, à les affronter, à les vaincre. En voulant se rassurer à bon compte on ne fait que les renforcer.¹³⁰
(Nous soulignons.)

Sur-montrer son image, surexposer les problèmes des Français : l'aveu sort de la bouche même du politicien. Il est intéressant de constater que ces deux extraits tirés de deux congrès (que 3 ans séparent) se ressemblent dans leur mise en scène bien rôdée : la surexposition de l'orateur ainsi qu'un spectacle à caractère émotionnel. Un article du *Monde*¹³¹ précise que les images vendues aux télévisions françaises sont réalisées par une société audiovisuelle (ETC) employée par l'UMP depuis 2005. Elle « produit et diffuse les images des meetings du [] candidat » avec un dispositif de « trois caméras sur pied [...] et une Polcam, cette petite caméra fixée sur un bras articulé qui permet de filmer le public » ; elle réalise ainsi travelling, plans aériens et autres effets dignes du cinéma hollywoodien.

Pour en revenir aux deux congrès, si l'un est consacré à la présidentielle de 2007 et au candidat UMP, l'autre (novembre 2004) célèbre avec fastes la rencontre du parti UMP et de son nouveau chef. Or, à visionner les images, la similitude de ces congrès est flagrante et même caractéristique de l'amalgame dont Nicolas Sarkozy a su tirer parti : président d'un parti ou président d'une nation. Il est en tout cas clair que du congrès de 2004 à celui de 2007, certaines notions sont restées pour garantir un certain fil rouge, ici : le changement. Ce substantif revient également à cinq reprises au cours de l'émission ; et on note onze occurrences du verbe « changer ». La répétition est connue comme technique rhétorique mais elle sert également dans le discours de l'hypnotiseur, par exemple :

- pour la « scansion du temps » ; « votre main s'élève, s'élève, [...], s'élève vers votre visage » (Michaux 1998 : 288).

- pour la technique de « saupoudrage » (Megglé 2005 : 92, Michaux 1998 : 69) qui consiste à parsemer son discours de l'idée qu'on désire communiquer en répétant plusieurs fois les mêmes mots au gré de l'interaction. C'est le cas de cette idée de changement martelé par Sarkozy (se référer également à son discours d'investiture de janvier 2007).

¹³⁰ Extrait du discours de Nicolas Sarkozy le 28 novembre 2004, au congrès « pour un mouvement populaire » (Bourget, Paris). La vidéo ainsi que le texte sont disponibles sur le site de l'UMP.

¹³¹ Cf. article « L'UMP, productrice de l'image Sarkozy » de Philippe Ridet et Raphaëlle Bacqué, 8 novembre 2006, p.3.





3.2. Le *parler vrai* en hypnose

3.2.1. Stratégie d'ajustement

« La stratégie d'ajustement », un des outils décrits chez Salem et Bonvin (2001 : 100), consiste à établir un lien de confiance entre le thérapeute et le patient pour favoriser l'« adhésion » de ce dernier. Ainsi le thérapeute peut-il être amené à pratiquer le *joining* – une méthode de *jonction* « avec le style transactionnel du patient ». Elle réside dans le fait d'« imiter (à peu près) le patient dans son langage, sa gestualité, ses postures ». Les techniques d'ajustement consistent en fait « à accepter le style d'expression et de comportement du patient, en le ratifiant sur le plan verbal, paraverbal et non verbal » (idem : 101). Salem précise que « ce comportement en miroir » est aussi connu en éthologie.

Pour ce qui est des techniques discursives chez Nicolas Sarkozy, nous avons déjà évoqué sa propension à recourir à un certain franc-parler voire à un parler familial, sur le plan lexical et syntaxique, et sur lequel nous n'allons pas revenir. On peut considérer ce *parler vrai* comme une technique de *joining* sur le plan conversationnel. Cette technique d'*accordage* a l'avantage d'effacer les barrières aussi bien sur l'axe horizontal (distance *vs* familiarité) que vertical (position haute *vs* basse) pour reprendre ici Kerbrat-Orecchioni (1992) ; le récepteur se sent plus proche du candidat pour lequel il vote. Sarkozy a par ailleurs beaucoup insisté sur le fait qu'il n'était pas comme la majorité de la classe politique française énarque ; il y a donc une réelle volonté de la part du politicien de s'inscrire dans une position d'homme simple (dans le sens de *commun*). Ses propos, retranscrits dans un article de Judith Waintraub, confirment cette attitude :

J'étais dans une usine textile, à Douai. Pendant que je parlais avec le groupe qui m'accompagnait, j'ai vu un journaliste qui demandait ses impressions à un ouvrier. [...]Un ouvrier, ça ne se confie pas facilement. Ça croise les bras [...], très haut sur la poitrine, ça se cale sur une jambe et ça prend son temps pour répondre. Finalement, le type a dit en me désignant du menton : « Celui-là, il est comme nous. » J'avais un costume Lanvin, j'ai été maire de Neuilly pendant vingt ans ! Il n'attendait pas que je mette une blouse, que je me déguise. C'est ça le métier : je dois rester moi-même tout en étant eux.¹³²

La confiance se gagne aussi à l'image que le candidat dégage : l'ethos de « vertu » que tente de ménager Sarkozy au cours de son interaction avec Olivier

¹³² In : *Le Figaro*, 13 mai 2005, p.5.





Mazerolle est comparable à ce que Salem appelle « l'alliance thérapeutique » (2001 : 100) ; si personne ne souhaite de thérapeute douteux, il en est de même pour un président. Nous nous rappelons les efforts de Nicolas Sarkozy pour apparaître comme un homme loyal mais libre. De même que le message quant à la crédibilité du locuteur (« je ne vous mentirai pas ») participe à consolider cette alliance grâce à une base de confiance.

Etant donné que la méthode du *joining* est une imitation du style : il serait intéressant d'observer ses imitations sur un plan prosodique. Erickson adaptait souvent son rythme et son intonation à ceux de ses patients (Maralewicz 1988 : 92). Entre parenthèses, nous pensons que le « d'accord » (TP 32 de l'extrait analysé) de Nicolas Sarkozy et qui, on l'a vu, tentait par le ton une conciliation avec Mazerolle appartient à cette technique. Le locuteur réussit à neutraliser son interlocuteur par un phénomène d'imitation et maintient son tour de parole. Personne ne voudrait attaquer quelqu'un qui lui ressemble.

3.2.2. L'anecdote

Meggé rappelle dans son ouvrage qu'Erickson était un « conteur » (2005 : 94) et que c'est Zeig, qui fut le premier à « formaliser l'utilisation des anecdotes, dans le but de déterminer leur utilité pratique » (idem). Grâce à elles, le thérapeute peut réaliser un diagnostic en observant à quel moment du récit « le patient réagit non verbalement ». La particularité de ce recours au style narratif est résumé en ces termes par Meggé (idem : 95) : « Quand une histoire, ou un point d'une histoire, rencontre les besoins de la personne, elle s'absorbe à l'intérieur d'elle-même et entre en état hypnotique ».

Le recours à l'anecdote est sur un plan discursif un moyen de toucher l'auditeur de manière simple voire parfois régressive ; mais encore faut-il savoir parsemer ici ou là plusieurs éléments susceptibles d'émouvoir celui qui écoute.

La dimension médiatique impose au locuteur cependant une difficulté supplémentaire, en le plaçant sur un autre niveau que son récepteur (pas de co-présence ni de réciprocité) et en diffusant son message à une cible hétérogène (pas d'adaptation possible comme dans le cas d'une interaction thérapeute- patient).

Nous allons reprendre un passage déjà cité dans ce travail pour observer comment se déroulent ces changements de séquences (cf. organisation séquentielle [Roulet, 2001]) chez Nicolas Sarkozy, qui passe du délibératif au narratif :





Soyons précis et soyons concrets. Je voudrais illustrer ce que je vous ai dit sur le travail. J'ai rencontré dans la banlieue de Strasbourg dans une entreprise d'insertion, une **jeune femme** – enfin, une **femme** – avec 4 **enfants**. Le **mari avait fichu le camp** et l'avait laissée tomber. Cette femme venait de reprendre un **emploi** dans une entreprise d'insertion. **SMIC** : 932 euros, dans cette entreprise d'insertion. Elle m'a expliqué, cette femme, qu'on allait lui retirer une partie de ses allocations familiales, 700 euros par mois, et une partie de l'APL – l'ALP, c'est **l'allocation pour le logement** – parce qu'elle avait repris un emploi dans une entreprise d'insertion et parce que du coup, elle dépassait les niveaux. Je propose une chose très simple : qu'on laisse tranquilles les gens qui ont le **courage** de reprendre un emploi. Quand on a été deux ans comme cette femme au **RMI**, vous ne trouvez pas que c'est injuste, que c'est une honte, d'aller lui retirer une partie de ses **allocations familiales** ? Ce qui fait que cette femme m'a dit : “ Vous vous rendez compte ? Je ne vais pas gagner plus alors même que je viens de reprendre un emploi ”.

Par cette *simple* anecdote, le locuteur peut viser plusieurs catégories et de manière indirecte ; il suffit pour l'allocutaire de se reconnaître dans l'une ou l'autre des catégories : jeunes et moins jeunes femmes (puisque le locuteur se reprend) ; parents d'enfants ; personnes célibataires ou divorcées ; chômeurs ; smicards ; Rmistes ; personnes bénéficiant d'allocations aux logements ou familiales etc. Pour ceux qui ne se sentent pas concernés par ce catalogue, il y a une valeur absolue : « le courage ».

Cette séquence, étant pourvue d'une forte dimension compassionnelle (dont on trouve une trace dans l'indignation du locuteur), permet de tisser un lien émotionnel entre Nicolas Sarkozy et le téléspectateur – de briser la glace ou plutôt l'écran de télévision. Le pragmatisme annoncée d'entrée, « soyons précis, soyons concrets », fonctionne comme un levier d'ajustement : *ce n'est pas l'homme politique qui vous parle, mais l'être humain*. Cette précision de Sarkozy tend à renforcer son ethos « d'humanité »¹³³ et par là établir une relation de confiance.

Si tout est fait pour mobiliser un maximum l'auditoire et de convaincre un maximum d'électeurs, il y a pourtant une catégorie à laquelle Sarkozy refuse de s'adresser, « les assistés », à savoir *ceux qui ne veulent pas travailler* :

[...] les allocations sociales sont payées par le fruit du travail de la France qui se lève tôt le matin. [...] En Australie, ils ont trouvé un système qui paraît très intéressant. Tous les jeunes de 18 à 24 ans au chômage qui n'ont pas trouvé un emploi dans les 6 mois sont obligés de prendre une activité [...] pendant 12 heures par semaine. C'est-à-dire que ça leur laisse le temps de chercher un emploi, mais chacun est ainsi assuré que tous les chômeurs ont une activité parce que, Monsieur Mazerolle, on ne vit dignement que du fruit de son travail ou de son activité, alors pas de l'assistanat. (Annexe, p.7)

¹³³ Sarkozy le dit lui-même au début de son discours : « Je pensais que la politique n'avait rien à voir avec mes émotions personnelles. J'imaginai qu'un homme fort se devait de dissimuler ses émotions. J'ai depuis compris qu'est fort celui qui apparaît dans sa vérité. J'ai compris que l'humanité est une force pas une faiblesse. ». (Discours du 14/1/2007 ; selon transcription donnée par l'UMP).





L'essentiel de son discours d'investiture (14 janvier 2007) porte sur cette idée de « travail » et d'encouragement au travail. L'idée du travailleur honnête est d'ailleurs toujours opposée à celui dit malhonnête, une vision antagoniste : « le travailleur qui voit l'assisté s'en tirer mieux que lui pour boucler ses fins de mois sans rien faire [...] ». Au passage, notons que l'opposition lexicale est souvent un des piliers du discours sarkozyen¹³⁴ ; il marche selon le même principe que le langage publicitaire : une vision binaire des choses permet un message plus percutant et plus simple à comprendre.

La mobilisation ne pourrait pourtant pas fonctionner si le discours dans son ensemble restait sur ce clivage (une France qui travaille vs une France paresseuse), c'est pourquoi l'orateur opte finalement pour une formule valorisante, qui englobe subtilement par un dispositif textuel l'ensemble de son auditoire :

Je propose donc qu'aucun minimum social ne soit accordé dans notre pays sans la contrepartie d'une activité minimum d'intérêt général. Parce que les hommes tels que je les vois sont tous capables de donner quelque chose à la société dont ils reçoivent. (Le discours tel qu'il a été prononcé lors du 14/1/2007 fait foi.)

Personne ne souhaiterait appartenir raisonnablement à la catégorie des « incapables » (sauf peut-être par esprit de contradiction); et l'orateur, qui en appelle à une coopération pour la 'guérison de la France'¹³⁵, place l'auditeur dans la même situation que celle du patient – qui doit coopérer¹³⁶ en vue du succès de sa thérapie. En décrivant sa vision de l'homme (catégorie qui a le mérite d'être universelle !), Nicolas Sarkozy réalise un acte assertif qui, par sa tournure encourageante et à la fois indirectement directive (cf. « je propose qu'aucun minimum social (...) » implique qu'*il faut donc travailler*), invite l'auditoire à participer à son projet. Le propos balance entre avertissement (gare à celui qui...) et encouragement (*vous êtes tous capables*), donnant une impression générale d'un dialogue entre un père et son enfant.

Nous voyons avec cet extrait une situation assez comparable à celle où « le patient est mis en position de satisfaire [l]es actes [directifs], et donc de rendre vrais leurs contenus propositionnels » (Michaux 1998 : 287).

Continuez à regarder vos mains, continuez à les regarder [...] vous deviendrez conscient de certaines sensations à l'intérieur de vos mains. Vous devenez conscient du fait que vous êtes assis très, très calmement. [...]
(Dollander qui traduit Wolberg Lewis [in : Michaux])

¹³⁴ Quelques oppositions de son discours : « modernité » vs « archaïsme » ; « ordre » vs « désordre » ; « amis » ou « ennemis de la République » ; « immigration choisie ou subie » ; « parole » vs « action » etc.

¹³⁵ La personnification n'est pas abusive, elle correspond à l'image présentée dans le discours du politicien : « Ce jour-là, la France s'appelle [...]. Elle a 14 ans [...]. La France, elle a 19 ans [...] » etc.

¹³⁶ Trognon compare sur un plan discursif le principe de coopération de Grice à celui mis en place lors d'une thérapie ; cf. son paragraphe « coopération (vs compétition) » (Michaux 1998 : 270).





Le propos directif enjoint « le sujet à ajuster l'état du monde à l'état de choses prédiqué par le contenu propositionnel de l'acte de langage » (idem). De même que le patient veut satisfaire son thérapeute, l'enfant obéit parce qu'il ne veut pas faire mentir son père (*tu en es capable, mon fils*).

La communication d'égal à égal telle qu'elle est revendiquée est en fait un leurre chez Nicolas Sarkozy si l'on considère cette position patriarcale ; plus que symétrique, la relation avec l'auditoire est complémentaire¹³⁷.

3.2.3. La métaphore

Salem propose l'usage de la métaphore comme un outil d'induction au service de l'hypnose conversationnelle ; comme dans son usage en rhétorique, où elle consiste « à employer de préférence un terme concret dans un contexte abstrait, par substitution analogique », elle sert dans un usage thérapeutique à suggérer une idée chez le patient de manière indirecte. Cette technique est expliquée par Salem comme suit :

Au lieu de se cantonner dans l'expérience du patient, le thérapeute mentionne l'expérience de quelqu'un d'autre, réelle ou fictive [...]. Raconter une histoire permet de capter l'attention du patient pendant qu'à un autre niveau, par substitution analogique, son esprit découvre et apprend d'autres façons possibles de réagir, de penser, de sentir, de décider... Au mécanisme de *distanciation*, qui évite au patient de se sentir trop directement impliqué, s'ajoute celui d'une *identification* « en douceur » à la situation décrite par le thérapeute. (2001 : 135)

Nicolas Sarkozy, qui aime beaucoup le sport, a souvent tendance à recourir aux métaphores « sportives » pour faire allusion à la politique. Tour de France, course à pied ou rugby, il est vrai que le sport a vocation à fédérer plus qu'à diviser. Le recours à la métaphore « sportive » est stratégique : sa qualité de message rassembleur optimise les chances de toucher la majorité d'une cible hétérogène.

Dans les faits, il s'agit par exemple d'évoquer de manière allusive sa pensée (volonté) politique tout en parlant de sport ; le message qui pourrait être considéré comme trop direct passe ainsi « en douceur » et même parfois avec humour auprès des citoyens. Précisons en outre que le genre de sport est choisi en fonction de sa popularité : il n'est pas question de golf ou d'équitation, mais de sport accessible à tous et donc « démocratique ».

¹³⁷ Nous empruntons ce critère à l'Ecole de Palo Alto décrit chez Michaux (idem).





Nous allons ne prendre qu'un exemple de métaphore relatée au journal de 20 heures de France 2¹³⁸. La scène se passe en mai 2005, le candidat UMP est en maillot de cycliste au côté de Richard Virenque, chacun sur sa selle de vélo et entouré de plusieurs cyclistes, il évoque alors sa future *ascension* : « comme toi dans Paris-Tour... tout droit, le peloton derrière...jamais, il te rattrape ». Si la métaphore a le mérite d'être décodable immédiatement, nous considérons néanmoins qu'elle use du même mécanisme décrit plus avant. La substitution, qui occasionne une distanciation avec le sujet évoqué, permet de dire sans trop choquer les esprits. Le locuteur qui raconte en fait sa propre histoire induit un message politique combattif en se basant sur une analogie avec l'esprit compétitif du sport.

Il faut souligner également le rôle du corps – ce corps mobilisé dans l'effort sportif. Nadine Bertoni dans son article « la métaphore en hypnothérapie des maladies psychosomatiques » (Michaux 1998 : 145-158) explique qu'une des manières d'analyser le lien psychosomatique, « un lien de causalité entre les symptômes et la vie psychique du malade », consiste à « évoquer[] la détermination physique du mental »¹³⁹ ; elle ajoute ceci : « Dans le sens esprit-corps c'est à la détermination inverse que l'on se rapportera, à contre-courant de la pensée dominante en philosophie de l'esprit. » (Idem).

La course d'un candidat à l'Élysée n'est pas (encore) une maladie... Toutefois, doit-on percevoir dans cet usage de la métaphore sportive, une volonté de ramener la problématique politique à une image plus concrète, ici : une image physique, de la même façon que le ferait un médecin (mais à des fins thérapeutiques) ? Il est certain que le rythme imposé aux candidats frise parfois le marathon.

Notons qu'en prenant soin de laisser son allocataire terminer la construction du message (quel peloton ?, par exemple) l'image du gagnant est ainsi co-construite de part et d'autre, de même qu'elle instaure une coopération symbolique entre les deux instances.

¹³⁸ Cf. Journal du 26 avril 2007 qui à l'occasion de l'après premier tour propose dans un sujet une biographie politique express du candidat Nicolas Sarkozy.

¹³⁹ Un exemple concret : un malade qui se plaint de son dos et qui parle de sa situation professionnelle en disant : « J'en ai plein le dos ».





3.3. La voix

Il nous est difficile de développer ici l'état actuel des recherches prosodiques en hypnose ; il nous est apparu en effet qu'elle était quasi inexistante lors de nos lectures. Il est évident que les recherches prosodiques supposent des enregistrements sonores ; or, nous ne disposons d'aucun corpus sonore d'une séance thérapeutique sous hypnose. Ce genre de document est sans aucun doute plus difficile d'accès, en raison notamment du secret médical.

Nous nous proposons donc d'observer uniquement la voix de Nicolas Sarkozy pour ce qui est du matériel prosodique en faisant deux remarques préalables :

1) Tout d'abord, pour en finir avec un mythe persistant, la voix du thérapeute n'est pas forcément monocorde, au contraire. D'après Salem, les modulations dans la voix du thérapeute peuvent avoir un effet sur le patient :

En réalité, les choses sont plus subtiles, les nuances de la voix, ses modulations, sa vibration, son timbre grave ou léger ont un effet inducteur très puissant, surtout si ces modulations sont adaptées au contenu des suggestions formulées et aux réactions idéomotrices du patient. [...] le débit, les pauses, le tempo adapté au rythme respiratoire du patient (parler pendant l'expirium de celui-ci !) jouent un rôle incomparable dans la réussite de l'induction. (2001 : 117)

2) Nous nous rappelons que l'hémisphère droit pour un droitier : « serait le siège d'une activité analogique, **plus sensorielle**, plus imagée **avec une sensibilité particulière aux mélodies** et aux formes » (Nous soulignons.) [Megglé 2005 : 68].

3.3.1. Une voix plus grave

Dès janvier 2007, Nicolas Sarkozy, devenu candidat officiel et unique de la droite pour la présidentielle, parle d'une voix plus grave – un changement assez radical et assez inhabituel pour un être humain. Mis à part les comédiens, il est en effet très rare de changer de voix à l'âge adulte. Un article de *Libération.fr* indique que cette « voix plus basse qu'à l'accoutumée » s'accompagne d'« une démarche souvent ralentie à dessein lorsqu'il [=Sarkozy] est en public » ; un changement, selon Antoine Guiral¹⁴⁰, qui fait écho au « j'ai changé » martelé lors de son discours d'investiture en janvier 2007, et qui vise à « corriger l'image d'excité anxigène » qu'il suscite. Ajoutons à cela, pour faire un lien avec notre analyse d'extrait au point 2 de ce travail, que le candidat ne

¹⁴⁰ L'auteur de cet article, qui s'intitule « La campagne d'un excité contrarié » et qui date du 18 avril 2007. Disponible sur <<http://www.liberation.fr/actualite/politiques/elections2007/248334.FR.php>> (page consultée le 19 avril 2007).

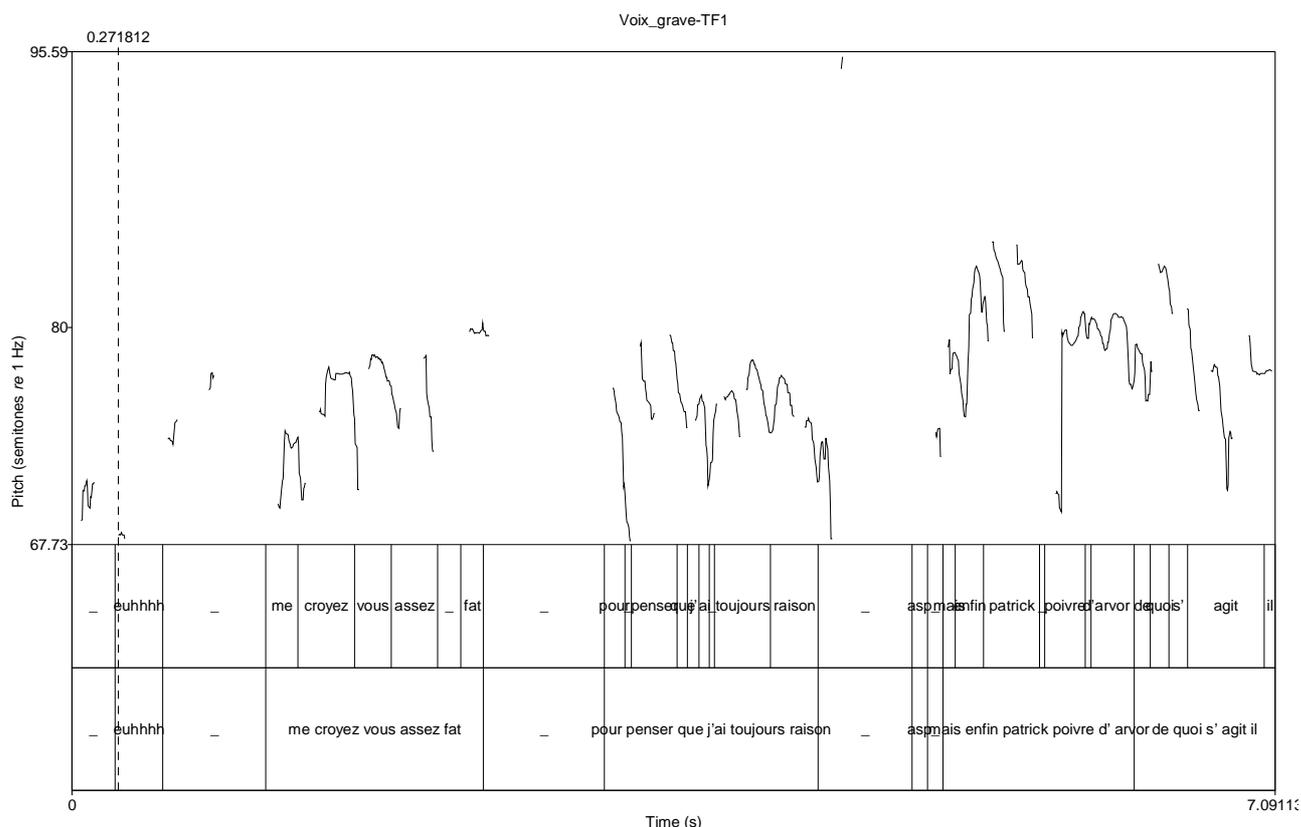




parle dès décembre 2006 plus de « rupture » mais de « rupture tranquille » ; reprenant à son compte le slogan de Mitterrand « la force tranquille »¹⁴¹, le politicien tente par cet oxymoron (comment une rupture peut-elle être tranquille ?) d'imposer une image de candidat « serein[] et posé[] »¹⁴².

Nous avons pu constater ce changement de hauteur à l'occasion d'un journal de 20 heures sur TF1¹⁴³, dans lequel une semaine avant les élections du premier tour, Nicolas Sarkozy s'exprimait. Ce qui frappe d'emblée, c'est le calme de la gestuelle avant même celui de la voix. Le candidat a même tronqué son costume bleu-marine, porté lors de sa prestation dans *100 minutes* de mars 2005, pour un costume noir et une cravate plus sombre ; le signal visuel renforce ainsi l'ethos « de sérieux ». Transformé, il répond calmement à la question du journaliste, qui lui demande en substance s'il ne lui arrive jamais de douter malgré son air sûr de lui : « Me croyez-vous assez fat pour penser que j'ai toujours raison ? ».

Figure 13. TextGrid à 2 tires généré par EasyAlign sous Praat : NS



¹⁴¹ Ce bel exemple de polyphonie politique rapporté dans l'article de P.-A. Furbury « Quand le président de l'UMP puise aux sources du mitterrandisme », in : *Les Echos*, 1^{er} décembre 2006, p.2.

¹⁴² Cf. article de C. Cornudet « Sécurité, pouvoir d'achat : Sarkozy se veut à l'écoute des préoccupations des Français », in : *Les Echos*, 1^{er} décembre 2006, p.2.

¹⁴³ Cf. journal du lundi 16 avril 2007 présenté par P. Poivre d'Arvor sur TF1.





En comparant cette figure 13 à la figure 11 de notre travail, nous pouvons remarquer que la fréquence de la voix a beaucoup baissé : le fondamental de celle-ci gravite globalement autour des 80st. De même que les pauses qui étaient déjà bien présentes (cf. point 2 de ce travail) se font plus longues, il y a même des hésitations *assumées*. En outre, le ton n'est plus aussi dynamique qu'en 2005. Le « euhh » du début de phrase qui frôle les infra-graves est, selon nous, artificiel au sens de *sur-joué*. Il mime la réflexion. Nous parlons de *jeu*¹⁴⁴, car il est enseigné aux comédiens de théâtre de monopoliser leur voix de ventre pour faire porter celle-ci plus loin. La voix émise du bas-ventre, particulièrement chez un homme, est aussi connue pour être beaucoup plus captivante et sensuelle que celle de tête ; cette utilisation du bas-ventre permet un contact plus émotionnel avec l'auditoire. Mais tandis que le corps de comédien se donne à voir, sur scène, dans son intégralité, celui de Nicolas Sarkozy est sur ce plateau de TF1 divisé en deux : le téléspectateur ne voit que le buste filmé. Un caméraman a pourtant eu l'idée, lors de ce 20 heures, de filmer le politicien de profil, dévoilant ainsi les genoux très agités de ce dernier. La dissociation entre le buste calme, associé à un ton serein, et le bas du corps surexcité trahit cette tentative de maîtrise de soi ; elle montre la lutte interne du candidat pour donner une image rassurante aux téléspectateurs ainsi que l'effort fourni pour parvenir à la réalisation d'un ethos de confiance. On remarque que Nicolas Sarkozy fronce au cours de cette interaction avec Poivre d'Arvor beaucoup ses sourcils, ce qui n'est pas toujours le cas, puisque chez Mazerolle, il les soulève constamment ; c'est un indice du travail physique effectué par son ventre qu'il doit pousser vers l'avant pour métamorphoser sa voix.

Hormis ces effets de voix, le candidat Sarkozy a eu à n'en pas douter un avantage sur son adversaire Ségolène Royal lors du débat télévisé d'entre-deux tours ; la voix « aiguë » et « monocorde » a selon Catherine Monnin¹⁴⁵ desservi la candidate. Force est de constater que Ségolène Royal fait des phrases plus longues que Nicolas Sarkozy et utilise de manière fréquente des contours continuatifs montants. Ses phrases déjà haut perchées par le fondamental de la voix se retrouvent donc suspendues dans les airs à cause des contours continuatifs.

¹⁴⁴ Cyrulnik (1997 : 245, 250) parle de « théâtre affectif [qui] prépare à la parole » et d'« ensorcellement [comme] théâtre du quotidien ».

¹⁴⁵ Cf. Article de Florence Gaillard « Corps à corps cathodique » du *Temps*, 2 mai 2007, p.3.





3.3.2. Une voix autoritaire

Nous avons signalé la tendance de Nicolas Sarkozy à joindre à ses segments de phrase des contours conclusifs descendants : « premier point\ » , « deuxième point\ » (cf. partie 2 de ce travail) ; de même que nous avons pu constater l'utilisation de pauses plus ou moins longues intra-tour. La mélodie descendante est d'ailleurs souvent suivie de ces silences. Les phrases étant toujours relativement courtes chez le politicien, il en résulte un phrasé scandé, qui produit un effet d'autorité important.

Il nous semble que ce fort effet d'autorité – constaté également par De Chanay et Kerbrat-Orechionni (à paraître) – corrobore l'hypothèse évoquée au point 3.2.2., à savoir qu'un lien père-enfant se construit avec l'allocutaire. Le ton directif de ses interventions se synchroniserait ainsi avec la voix et parfois le geste (on se souvient de l'index pointé).

Il faut cependant préciser que là n'est pas exactement l'attitude adoptée par les disciples d'Erickson en thérapie, qui plaident plutôt pour une position d'autorité diminuée. En ceci, la méthode du thérapeute surpuissant serait davantage un héritage de l'hypnose freudienne. Nous renvoyons le lecteur pour un approfondissement à la littérature indiquée, notamment l'ouvrage de Chertok et Stengers (1989).

Il serait intéressant dans le cadre d'une analyse plus poussée de voir si les pauses répétées dans les tours de parole de Nicolas Sarkozy coïncident avec un rythme naturel de respiration humaine, et d'observer si ces pauses influent sur le rythme respiratoire, à savoir si par effet de mimétisme l'auditeur ajuste inconsciemment (dans la mesure du possible) sa respiration aux silences du locuteur.

On sait par Michaux que l'hypnothérapeute est dans « une position d'accompagnement et de simulation des initiatives du sujet », il doit faciliter le travail du patient en quelque sorte.

Au niveau communicationnel, l'interaction peut être facilitée par l'association du sujet à la construction de la séance, l'hypnotiseur relayant les intentions et les choix du sujet, par l'emploi de suggestions de forme interrogative, par l'emploi de suggestions ouvertes, par l'augmentation de période de silence, etc. (Michaux : 20).

Il y a effectivement dans le style sarkozyen un usage fréquent de la question, des expressions de recadrage mais aussi du silence (cf. partie 2); le politicien avoue lui-même, on l'a dit, vouloir simuler l'interaction avec son auditoire. Le but recherché n'est pourtant pas le même que celui de l'hypnothérapeute, si l'un vise à rendre plus actif et





plus autonome son patient dans son travail de *guérison*, l'autre tente, parce qu'il doit convaincre, de rallier l'allocutaire à ses idées, il n'y a pas de négociation. C'est peut-être sur ce point que Nicolas Sarkozy possède l'avantage de se montrer plus redoutable que ses autres concurrents.





Conclusion

C'est à l'issue de la première visualisation de l'émission *100 minutes pour convaincre* que nous avons eu l'idée d'un travail sur les techniques de communication utilisées par Nicolas Sarkozy. Il suffit en effet de se remémorer les premières minutes de l'émission pour observer que l'homme politique possède non seulement une verve d'orateur mais une technicité dans l'art du discours suggestif :

Si vous m'interrogez sur les convictions qui sont les miennes, les valeurs, moi je crois au travail, je crois au mérite, je crois à l'effort, je crois à l'énergie, je crois qu'il n'y a pas de fatalité, que tout est possible, qu'il y a des solutions aux problèmes des Français. Je crois au changement contre l'immobilisme [...]. Je suis passionné par le débat d'idées. Voilà ce que j'ai envie de faire partager. Je veux surtout que les gens comprennent une chose : c'est qu'il y a un espoir qui est possible. (Annexe, p.1)

Cette séquence est digne de ce que les thérapeutes nomment dans leur jargon, le « Yes Set ». Plus connu en PNL (programmation neurolinguistique) sous le nom de « cascade de oui », il s'agit d'énumérer une série de truismes (des vérités d'évidence) avec lesquelles on ne peut donc qu'être d'accord (dire *oui*), « suivie d'une proposition clé » qui a valeur de suggestion indirecte (Salem 2001 : 105). Le message passionné qui est adressé ici aux téléspectateurs par Nicolas Sarkozy est un appel aux votes.

Il est bien évident qu'au talent naturel s'ajoute une préparation minutieuse. La presse a beaucoup parlé de l'équipe de *spin doctors* qui gravite autour de l'homme politique, mais c'est le politicien qui assure la touche finale par sa performance. Nous avons notamment remarqué que d'année en année, il se servait ici et là des mêmes formules¹⁴⁶. Si certains lui reprochent de s'être lancé trop tôt dans la course à la présidentielle au risque de provoquer un sentiment de satiété chez l'électorat, nous pensons que ce déploiement dans le temps aura permis d'assurer à son discours un certain fil rouge. Son image d'homme politique est en effet vendue à la manière d'un concept publicitaire : là où une couleur suffit à faire reconnaître la marque, un mot suffit à faire repérer par le destinataire l'auteur du message. Tout le monde connaît la formule typique de Sarkozy « travailler plus, pour gagner plus »¹⁴⁷ qui suggère une envie de réaliser un « rêve » (ce terme revient beaucoup dans ses discours). Le linguiste

¹⁴⁶ Dans l'émission de mars 2005, il dit en réponse à une question d'un membre du panel de lecteurs : « Parce qu'au RMI, on ne vit pas. On survit. » (Annexe, p.24). Le 14 janvier 2007, lors de son discours, il répète : « Je ne veux pas de la société du minimum parce qu'avec le minimum on ne vit pas. On survit. » (Discours d'investiture déjà cité).

¹⁴⁷ Cette formule fait du reste un peu penser au concept XXL des fast food américains, dans l'idée du toujours plus.





Delefosse explique que les « adverbes d'intensité sont abondamment utilisés par le thérapeute » lors du processus dit de « focalisation » (Michaux 1998 : 275), ainsi cet exemple : « la patiente peut *respirer plus profondément* », avoir une respiration « de plus en plus calme » etc. Cet usage « participe[] à la mise en relief du terme déterminé » (idem). Or, chez Nicolas Sarkozy, on remarque que souvent la valeur de l'énoncé est portée par l'adverbe et soulignée d'un geste : « La France qui se lève **tôt** le matin » (Annexe, p.7) ; « gagner **plus**, parce qu'on travaille **plus** » (idem, p.4) ; « pour vivre **debout**, il faut vivre [...] » (idem, p.24) ; sans oublier son slogan de campagne pour la présidentielle de 2007 : « **Ensemble**, tout devient possible ». Ce slogan résume bien le dire selon Nicolas Sarkozy, l'adverbe constitue en soi un acte illocutionnaire¹⁴⁸, à tel point que le verbe n'est plus réellement nécessaire : dire « ensemble », c'est déjà « faire être ensemble ». Il n'y a donc plus besoin de verbe pour accomplir un acte illocutionnaire, semble insinuer le discours du candidat. L'idée qu'il n'y a plus besoin de mots mais d'action est d'ailleurs souvent répétée. Le parler simple et direct que nous avons beaucoup évoqué dans notre travail (cf. parties 2 et 3) est plus qu'une technique de rhétoricien, il suggère inconsciemment une volonté d'action politique immédiate : aussitôt dit, aussitôt fait. C'est plus exactement un discours du gérondif, dans lequel le locuteur (dé)montre que *tout en disant, il fait* et que *tout en faisant, il dit*, un discours de la simultanéité qui s'auto-réactive perpétuellement : un discours au/en *travail*. Le mouvement rappelle aussi celui auquel le politicien s'astreint physiquement : par la gestuelle, d'une part, et par des déplacements géographiques répétés, de l'autre.

Si « la perspective interactionniste confirme et même renforce l'idée selon laquelle parler c'est agir – ou plutôt *interagir*, en ce sens que tout au long du déroulement d'un échange communicatif quelconque, les différents participants exercent les uns sur les autres des *influences* de nature diverse » (Kerbrat-Orecchioni

¹⁴⁸ Selon la théorie des actes de langage d'Austin (*Quand dire c'est faire*) expliquée ci-après par Ducrot & Schaeffer (1995 : 646f.) : « en énonçant une phrase quelconque, on accomplit trois actes simultanés : 1. un acte **locutoire**, dans la mesure où on articule et combine des sons, dans la mesure aussi où on évoque et relie syntaxiquement les notions représentées par les mots. 2. Un acte **illocutoire** [= illocutionnaire], dans la mesure où l'énonciation de la phrase constitue en elle-même un certain acte (une certaine transformation des rapports entre les interlocuteurs) : j'accomplis l'acte de promettre en disant "Je promets" [...]. Austin ne définit pas à proprement parler l'acte illocutoire, mais en signale plusieurs caractères. D'une part, c'est un acte accompli *dans* la parole même, et non pas une conséquence (voulue ou non) de la parole. D'autre part, il est toujours *ouvert, public*, en ce sens qu'on ne saurait l'accomplir sans faire savoir qu'on l'accomplit [...]. 3. Un acte **perlocutoire**, dans la mesure où l'énonciation sert des fins plus lointaines, et que l'interlocuteur peut très bien ne pas saisir tout en possédant parfaitement la langue. Ainsi, en interrogeant quelqu'un, on peut avoir pour but de lui rendre service, de l'embarrasser, de lui faire croire qu'on estime son opinion, etc. (on notera que l'acte perlocutoire, contrairement à l'illocutoire, peut rester caché : il n'est pas besoin, pour embarrasser quelqu'un, de lui faire savoir qu'on cherche à l'embarrasser. ».





2001 : 53), cette perspective trouve en Nicolas Sarkozy un beau spécimen de *self-action*. En se focalisant sur sa propre action, le politicien invite l'interactant à rallier sa cause dans un semblant de négociation basée sur une parole performative et toujours pragmatique.





Table des matières

INTRODUCTION.....	3
1. MODULE SITUATIONNEL	4
1.1. DIMENSION INTERACTIONNELLE	8
Figure 1. Cadre interactionnel de l'émission télédiffusée le 31 mars 2005.....	8
Figure 2. Cadre interactionnel complété.....	10
1.2. DIMENSION REFERENTIELLE.....	11
Figure 3. Outils pour l'analyse de l'émission	13
Figure 4. Représentation praxéologique globale de l'activité médiatique.....	13
Figure 5. Plateau de l'émission schématisé.....	15
1.2.1. Représentation vs structure conceptuelle : un entre-deux.....	16
Figure 6. Canevas non détaillé de l'émission du 31 mars 2005.....	16
1.2.2. Polyphonie.....	18
1.2.3. Cadre actionnel.....	19
Figure 7. Pluri-identité de l'agent	21
2. EXTRAIT.....	23
2.1. TRANSCRIPTION DE L'EXTRAIT EN TOURS DE PAROLE	23
Extrait 1. Joute verbale : Olivier Mazerolle (OM) et Nicolas Sarkozy (NS).....	25
2.2. COMME ON CONNAIT SES SAINTS, ON LES HONORE	28
2.3. DUEL AU SOMMET OU « IL FAIT FRAIS »	30
2.3.1. Préparation à la controverse – partie I.....	31
2.3.2. Sollicitation avortée – partie II.....	33
Figure 8. Organisation relationnelle du fragment.....	35
2.3.3. Aveu – partie III.....	39
2.3.3.1. Petit bonheur conflictuel des bonimenteurs.....	41
2.3.3.2. L'aveu transparent	45
Figure 9. TextGrid à 3 tires généré par EasyAlign sous Praat : OM & NS	46
Figure 10. TextGrid à 2 tires généré par EasyAlign sous Praat : NS	48
2.3.3.2.1. <i>Je parle simplement</i>	51
2.3.3.2.2. <i>Le parler direct ou l'art de faire les questions et les réponses</i>	53
Figure 11. TextGrid à 2 tires généré par EasyAlign sous Praat : NS	54
2.3.3.2.3. <i>Je vous dis que je dis - autophonie</i>	56
2.3.3.2.4. <i>Le discours kârcherisé : un parler simple et pauvre</i>	58
2.3.4. Un panégyrique – partie IV.....	61
Figure 12. Les trois phases sur un plan stratégique (FTA et anti-FTA)	62





3. OUTILS DE L’HYPNOTHERAPEUTE	66
3.1. PHYSIOLOGIE DE L’ETAT HYPNOTIQUE	69
3.1.1. <i>Saturation par la présence médiatique</i>	<i>70</i>
3.2. LE PARLER VRAI EN HYPNOSE	73
3.2.1. <i>Stratégie d’ajustement.....</i>	<i>73</i>
3.2.2. <i>L’anecdote.....</i>	<i>74</i>
3.2.3. <i>La métaphore.....</i>	<i>77</i>
3.3. LA VOIX.....	79
3.3.1. <i>Une voix plus grave.....</i>	<i>79</i>
Figure 13. TextGrid à 2 tires généré par EasyAlign sous Praat : NS	80
3.3.2. <i>Une voix autoritaire.....</i>	<i>82</i>
CONCLUSION	84
ANNEXE	1-56
BIBLIOGRAPHIE	I-V

